

Partie 7.4.2 p. 201 à 351

Contenu : voir p. 351

des mots, qui “font référence” à des données non observées. Locke les explique comme signifiant le transfert de données observées. -

Modèle Appliqué. -- Le mot “ange

(i) signifie dans son sens premier, de perception directe, “messenger” (en effet, en grec ancien, “angelos” signifie celui qui apporte un message) ;

(ii) Dans le second sens, métaphorique, “ange” désigne un préposé invisible, identifié dans la Bible comme le messenger de Dieu, et plus généralement un “esprit” incorporel, ce qui renforce le sens métaphorique.

La “composition” de la raison empirique. -

Tout d’abord, lisez attentivement le ch. 193, où sont mentionnées les deux principales attitudes de la période de transition, entre la philosophie fidèle et rigide de la haute scolastique (1200/1300) et la période sceptique (latescholastique (1300/1450) et Renaissance ultérieure) :

1. Le scepticisme (voir aussi kf 24), qui n’accepte que ce qui est donné immédiatement (immédiatisme strict) et doute du reste, de tous les médiats ;

2. Le scientisme, c’est-à-dire la croyance dans les sciences techniques les plus précises possibles, qui ont obtenu leurs premiers succès modernes -- résultats auxquels même les sceptiques les plus acharnés -- en toute sincérité -- ne pouvaient se résoudre à offrir beaucoup. -- Descartes et Locke cherchent tous deux, dans la lignée du scientisme de l’époque, à dépasser le scepticisme.

Le compositionnisme actuel. -

Tous deux - Descartes et Locke - considèrent les mathématiques comme une sorte d’idéal de science irréfutable. -- Mais la vie, qui englobe tous les domaines, nécessite aussi des observations de toutes sortes.

(i) Chez Descartes, la perception est bien là, mais réduite à son minimum, -- en raison de son caractère douteux et ambigu. --

(ii) avec Locke, au nom de l’empirisme anglo-saxon (kf 197 : prélude), la perception se voit attribuer un rôle beaucoup plus important. Ainsi, nous comprenons l’“analyse compositionnelle”, c’est-à-dire la division en filigrane de la totalité en parties irréductibles (“éléments”), comme chez Descartes, qui se méfie des données incompréhensibles, dites “globales”, et les divise en parties maniables susceptibles d’être intuitionnées directement. --

L’analyse de Locke a été qualifiée d’“associationnisme”. Il y a une part de vérité dans cette critique. Mais elle témoigne d’une incompréhension radicale de ce que Locke lui-même souhaitait réellement : des certitudes inébranlables sur des types de perception bien organisés.

1. *l'âme (conscience, sujet) comme "tabula rasa". -*

Nous l'avons vu : pour Locke, pas de "conceptions innées". L'âme du bébé commence par zéro, la "tabula rasa", une table sur laquelle il n'y a rien.

2.- *Les observations. -*

Le conseil de notre âme n'est décrit qu'avec des informations, lorsqu'il vit à travers des perceptions. Locke en distingue deux types.

a. Les perceptions du monde extérieur - la perception sensorielle - sont appelées "sensations" (en français "sensation").

b. Locke appelle les observations de notre vie intérieure (le "sens intime" de Descartes) "réflexion", ce que nous appelons aujourd'hui introspection, observation de soi. -- dans le *livre i* de son essai de 1690, Locke dit que les deux formes de perception -- que l'on retrouve également chez Descartes -- fournissent les matériaux de notre connaissance. Ce sont des "idées", des conceptions, à comprendre comme des images des données.

3.-- *Conceptions singulières et composées.--*

Ce qui nous amène au compositionnisme actuel ; --

A. *Les conceptions singulières - "simples".*

Celles-ci entrent dans l'âme par le biais de nos perceptions internes et surtout externes. L'âme réagit passivement : les données viennent à elle sans qu'elle les crée. Il est impossible pour notre raison de créer une seule "idée". -

B. *Les conceptions composées - "complexes"*

Maintenant, notre âme se construit elle-même, activement. Notre raison active peut, par exemple, répéter un seul contenu perceptif, le combiner avec d'autres ou fusionner plusieurs contenus. Ici, les concepts fondamentaux d'"identité/différence" (que nous avons déjà rencontrés chez les anciens paléopythagoriciens et chez Platon) - cf. kf 1 (tautologique/analogique) -, de "relation" (par exemple plus large que, plus grand que), de "coexistence" (coexistence : par exemple, quelque chose est à la fois de couleur jaune et malléable (l'or, par exemple), -- et surtout d'"existence réelle" jouent un rôle normatif.

Comme chez Descartes, nous sommes ici confrontés à une harmonologie (théorie de l'ordre : kf 194 (mathesis universalis)), qui perdure dans une certaine mesure dans la logique actuelle. Nous ordonnons les observations avec notre "raison de composition". Cela inclut ce que nous appellerions aujourd'hui la "combinatoire" (théorie de la configuration).

Nous ordonnons - selon Locke - de manière infiniment variable. À mon avis, c'est la bonne façon d'interpréter le compositionnalisme de Locke.

La théorie de l'ordre de Locke est, certes, perfectible. Mais il a vu, au moins, le problème harmologique.

4. -- Modèles d'application.

a. Perception de l'autre monde. --

A.1. Conceptions uniques.

a. L'idée de "proximité" (rigueur, solidité) ou d'"impénétrabilité" est formée - ou plutôt, suggérée - par notre toucher physique. De toutes les conceptions singulières du monde extérieur, la proximité semble à Locke la plus essentielle (cf. l'exhaustivité de la matière chez Descartes).

L'idée du "corps" est impensable sans le "lien". -- Ce n'est pas l'"espace" avec lequel les cartésiens le confondent. Ce n'est pas non plus la dureté. Locke appelle un corps "solide" dans la mesure où il remplit l'espace de telle manière qu'il déplace et exclut complètement tous les autres corps, tandis qu'il le qualifie de "dur" dans la mesure où il est difficile ou impossible de changer sa forme. -

b. La singularité. -- Locke ne veut pas donner une définition stricte de l'"attachement". Si nous lui demandons de préciser son idée de "proximité", il nous renverra à notre propre perception sensorielle ; car une idée singulière est "singulière" précisément dans la mesure où elle n'est connue que par l'expérience. Si nous voulons rendre notre concept plus clair que ce que nous en savons par notre propre observation, nous ne ferons que peu ou pas de progrès. -

A.2. Conceptions composées. -

Les pensées qui sont "suggérées" à nos âmes par plus d'un type de perception (organe des sens, par exemple) sont, par exemple

- i.** Espace, étendue, figure (forme extérieurement visible),
- ii.** Mouvement ou repos.

b. Perception intérieure. -

Les conceptions de "perception", de "pensée", de "volonté" et d'"action" proviennent de notre "réflexion" (introspection). -

Note - On observe que, chez Locke, l'observation du comportement extérieur est rare lorsqu'il s'agit de conceptions psychologiques ; il n'est donc pas "comportementaliste".

c. Perception externe et interne. -

Des concepts tels que **i.** l'existence, l'unité, **ii.** le pouvoir, **iii.** le plaisir/la douleur, nous les obtenons du monde extérieur et de notre âme elle-même.

La raison compréhensible. - Notre raison forme des concepts. Et ce sont des concepts généraux, des "universalia" en latin du milieu du siècle. Pour Locke, ils ne sont que le produit de notre raison empirique".

(1) Il est vrai que les phénomènes en nous et dans la nature qui nous entoure présentent des similitudes (kf 202 : identité). Par exemple, une race d'animaux est constituée de spécimens très semblables. -

(2) mais les différences individuelles (kf 202), dans l'espace et le temps par exemple, sont également définissables.

Conséquence : lorsque nous résumons les similitudes dans un concept universel abstrait, nous mettons entre parenthèses les différences individuelles. -- le mot "flatus vocis", un déplacement d'air de notre voix, est le même pour tous les spécimens individuels. La matière à laquelle le mot "réfère" (se réfère à) est toujours partiellement différente. Cf. 118 (formulation du nominalisme par Euripide).

Le concept d'"existence réelle". -

Ce qui existe réellement, c'est donc l'individu, le singulier. Ce qui existe au sein de notre raison empirique, à savoir nos concepts universels, sont au mieux des concepts d'espèce.

Conséquence : ne confondons pas les mots identiques avec les choses existantes. C'est ce que Locke, en tant que nominaliste, reproche à...

(i) les abstractionnistes aristotéliens, qui supposent quelque chose de véritablement universel dans les choses existantes elles-mêmes,

(ii) les idéationnistes platoniciens, qui conçoivent d'ailleurs ce qui est véritablement universel dans les phénomènes réels comme préexistant, par exemple, dans l'esprit du fondateur de l'univers (demiourgos).

Les débuts de la critique. -

Le terme "critique" est généralement réservé à I. Kant, la figure de proue de l'aufklärung allemande. Mais on peut facilement l'appliquer à Locke. Comme A. Weber, *hist. D. I. Ph. Europ.* 339, dit : L'essai de Locke avait pour but de...

i. Découvrir les origines de notre pensée,

ii. Indiquer fermement le degré de certitude et surtout la limitation à la perception de nos connaissances, même intellectuelles (kf 198 : intuition). Mais Kant fait cela aussi, - seulement de manière plus approfondie.

En d'autres termes, tout ce qui va au-delà de notre perception intérieure ou extérieure est discutable. Nous sommes toujours dans la sphère du scepticisme, avec lequel on lutte (kf 188, -- 193 (Descartes), 204 (Locke)).

La crise de la métaphysique (ontologie) traditionnelle.

Voyons comment Locke exprime la triade métaphysique - âme, Dieu, monde extérieur (kf 195 (les trois substances)) - interprétées empiriquement.

(1) J'ai une connaissance immédiate et intuitive (immédiateté) de l'objet de l'enquête.

Le fait que j'existe. -- Mais - et nous voyons ici la différence avec le Descartes non empirique - je ne sais presque rien de la nature de l'âme (comme le prétend la métaphysique traditionnelle). -

Sur un point, Locke va plus loin : j'ai la conscience de mon identité individuelle, car je la perçois dans ma conscience de soi. Par exemple, je peux me souvenir d'avoir fait quelque chose il y a vingt ans : "Je suis vraiment le même maintenant que celui qui l'a fait vingt ans auparavant". Ce à quoi les sceptiques radicaux eux-mêmes répondent : "Ne vous trompez pas, Locke".

(2) J'ai une connaissance certaine de l'existence de Dieu. Non pas, comme chez Descartes, par une intuition semi-mystique de "l'infini", non : je ne sais, ce faisant, presque rien de la nature infinie des attributs divins. Plus encore : je ne connais Dieu qu'au moyen d'une sorte de preuve (médiatisme).

(3) J'ai une connaissance des choses à partir du monde extérieur existant ; mais, ce faisant, il est clair que je ne les connais pas directement (médiatisme).

Conséquence : l'information n'existe que dans la mesure où nos conceptions - après avoir été testées par rapport aux faits - correspondent à ces faits (immédiatisme). Mais ce qu'est réellement "l'essence" (comme le pense la métaphysique traditionnelle) des choses du monde extérieur, je n'en sais rien. Car je ne perçois que des "propriétés" (= proximité, -- étendue, formes géométriques, -- mouvements). C'est tout.

Conclusion. -- La métaphysique classique, qui s'articulait autour de trois concepts principaux -- l'âme (immortalité, responsabilité morale), Dieu (créateur, juge), le monde (le cosmos en tant qu'univers ordonné, par exemple) -- devient discutable. Et est en compagnie douteuse.

Conclusion générale : les fondamentalismes modernes. -

Locke et Descartes veulent tous deux construire une ontologie scientifique. Comme le dit Coreth, o.c.,34f., ils pensent trouver des 'fondements' (fundamentals) indubitables dans des intuitions premières, immédiatement données (immediatism), qui fournissent des certitudes apodictiques. -- Un modèle est le scientisme de l'époque. L'Antiquité et le Moyen Âge n'ont jamais osé le faire.

Avec un Hegel, cela devient "la méthode absolue du système absolu". La grande erreur était la suivante : même ces premières bases sont déjà des interprétations, et non des "faits" non interprétés et donc sujets à caution.

Un vingt-troisième échantillon : le rationalisme sadien.

“Le divin marquis”, c’est comme ça qu’on l’appelle !

Donatien Alphonse François, Marquis de Sade (Paris 1740/ asile des fous (Charenton) 1814), est connu pour les œuvres pornographiques suivantes : *Les 120 journées de Sodome* (1787), *Justine ou les malheurs de la vertu* (1791), *La philosophie dans le boudoir* (1795).

Le Petit Larousse en couleurs (1972) ajoute : “Ses romans peignent des personnages obsédés par le plaisir pervers de faire souffrir les âmes innocentes (sadisme), mais l’importance de son œuvre tient à l’exposé qu’il y fait de la révolte d’un homme libre contre Dieu et la société”. -

On ne saurait mieux résumer la situation. L’intelligentsia moderne est tellement “obsédée” par “la rébellion contre Dieu et la société” qu’elle inclut même la pornographie - en tant que pornographie. En d’autres termes, ça marche dans le business du porno lui-même :

- (i) autonomie, “l’homme libre” (Larousse) (identité),
- (ii) s’auto-promouvoir (affirmation de soi),
- (iii) même contre les plus hautes valeurs de la vie (négation ; kf 119,-- 173, 182).

Nous sommes obligés d’en parler parce que nous retrouvons sans cesse cette forme élémentaire d’“autonomie” et nous la retrouvons dans la pornographie, qui fleurit dans les pays “libres” (cf. 183 et suivants : La modernité comme “liberté”) - c’est un des traits marquants de la modernité, dans la mesure où elle contraste avec les traditions.

A.-- Les deux prépositions par excellence. -

Si l’on veut comprendre les textes sadiens, il faut commencer par...

- (i) le matérialisme au sens du XVIIIe siècle et
- (ii) le libertinage.

A.I.-- matérialisme moderne. -

Mentionnons-nous un échantillon biblique ?

Fr. A. Lange, *Geschichte des Materialismus und Kritik seiner Bedeutung in die Gegenwart*, -- surtout I (Geschichte des Materialismus bis auf Kant), Leipzig, 1866-1 ;

-- Joh. Fischl, *Materialismus und Positivismus in der Gegenwart (Ein Beitrag zur Aussprache über die Weltanschauung des modernen Menschen)*, Graz/ Wien/ Altötting, 1953 (l’auteur traite du matérialisme des XIXe et XXe siècles, -- sous ses deux formes, le mécaniste et le “dialectique” (Marx, philosophie soviétique)) ;

-- O. Bloch, *Le matérialisme*, Paris, 1965 (a.o. 59/61 (Le mécanisme cartésien)) ;

-- J.K. Feibleman, *The New Materialism*, La Haye, 1970 ;

-- R. Desne, *prés., Les matérialistes français de 1750 à 1800*, Paris, 1965.

-- D. Dubarle, O.P., *Concept de la matière et discussions sur le matérialisme*, in : *Science et matérialisme (Recherches et Débats du Centre Catholique des Intellectuels de France)*, n° 41 (1962 : déc.), 37/70 (une étude approfondie du concept de “substance” (matière), tel qu’il est perçu par l’intelligentsia classique).

Cependant, pour être complet, il est nécessaire d’ajouter à cela :

J.J. Poortman, *Ochêma (Histoire et sens du pluralisme hyléen)*, Assen, 1954,

- J.J. Poortman, *Vehicles of Consciousness, I-IV*, Utrecht, 1978 (une étude très approfondie sur les idées non classiques concernant la “matière” (matière fine ou raréfiée, “matière primitive”, etc.), qui, à mon avis, ne doit pas être ignorée si l’on veut parvenir à une compréhension plus complète).

La mentalité cartésienne comme prématérialisme. -

Echantill. bibl. : C. Forest, C.P., *Le cartésianisme et l’orientation de la science moderne*, Liège/ Paris, 1938, 3, écrit : “Le cartésianisme en tant que système a été abandonné assez rapidement. Pourtant, cela n’a pas diminué l’influence de Descartes sur les philosophies et les sciences modernes”. C’est précisément pourquoi nous appelons cette partie du texte “mentalité cartésienne”. Une mentalité n’est pas un système d’apprentissage. Il “flotte”, c’est cet élément intangible mais influent qui constitue une “mentalité”.

(1) Descartes était un spiritualiste à la fois philosophiquement et en tant que croyant (car c’est ce qu’il semble être resté radical).

Le terme “spiritisme” comprend

(i) la croyance en l’âme (immortalité, responsabilité) et

(ii) la croyance en un monde transcendantal, immatériel (= immatériel), dans et pourtant quelque part au-dessus des réalités matérielles-visibles (dans lequel Dieu, généralement, joue un rôle central).

En d’autres termes, Descartes n’était pas un “matérialiste”, certainement pas. cfr. Forest, o.c.,9. -

(2) Et pourtant, il était un prématérialiste. *Voltaire* (1604/1778 ; figure de proue des Lumières révolutionnaires françaises), dans ses *Œuvres complètes* (1784), t. 31, 1, dit que de nombreuses personnes - il les énumère - qu’il a connues prétendaient que le “cartésianisme” (**note** : pas Descartes lui-même) les amenait à ne même plus croire en Dieu. (Voir Lange, o.c., I, 368).

Note -- Il s’agit d’un des nombreux exemples d’harmonie des contraires, comme le pensaient les Grecs anciens : l’inversion à l’opposé (le spiritualisme se transforme en matérialisme) le prouve.

Notes explicatives. -

Quels sont les “éléments” qui fonctionnent dans le système de Descartes pour qu’il soit pré-matérialiste ?

(i) N’oublions-nous pas (kf 193) le fait prééminent,

qui définit le rationalisme moderne, à savoir le scepticisme. Nous le répétons : le sceptique s’accroche au visible et au tangible. La matière brute - par opposition à la matière ténue ou fine (“subtile”) - est immédiatement donnée (immédiateté) et, en tant que telle, indéniable. Ou, avec Descartes, “évident”.

Comme nous l’avons vu, Kf 24, -- 193, 201 :

(i) le vécu intérieur (portée réflexive-introspective) et

(ii) le transrationnel ou le théosophique ne partagent pas cette “évidence”, -- ne sont donc pas ou certainement pas aussi “crédibles”. Disons qu’aux yeux des sceptiques, elles sont plutôt improbables.

(ii) Deuxième “élément” qui fonctionne : le dualisme cartésien. --

kf 196 nous a fait prendre conscience que le penseur catholique *Jacques Maritain* (1632/1973 : néothomiste), dans son ouvrage *Le songe de Descartes* (1932), comme dans son ouvrage *Religion et culture* (1930), décrit le “paradigme” de Descartes (schéma de pensée de base) comme suit.

Ce que saint Thomas d’Aquin (la figure de proue de la Haute Scolastique) dit de l’ange, substance spirituelle vitale, Descartes le dit déjà de l’âme de l’homme terrestre. “un ange habitant ‘une machine’ ou “un ange conduisant une machine” est l’homme terrestre.

En effet, deux concepts “clairs” et donnés par Dieu sont innés à notre âme, à savoir la pensée, qui est l’essence de l’âme, et l’ étendue, qui est l’essence du corps et de la matière.

Contrairement au platonisme (qui repose sur une “croyance de dualité” religieuse et scientifique), le cartésianisme s’inspire de la mécanique grecque antique, comme en témoignent les atomistes, Leukippos de Miletos et son élève Démo-kritos d’Abdera (-460/-370). -

Son rétablissement moderne constituera l’arrière-plan - encore une fois, une “mentalité” - de toutes les cosmologies (= conceptions de l’univers) modernes (Forest, o.c.,5), - sauf la dialectique des marxistes. -

Pierre Duhem (1861/1916 ; science), Henri Bergson (1859/1941 ; philosophe juif), Alexis Carrel (1873/1944 ; prix Nobel 1912 (physiologie/médecine)) ont dénoncé le mécanicisme : “Il a impliqué notre culture dans une science qui connaissait son triomphe, mais cela alors qu’elle tuait l’homme”. (*A. Carrel, L’ homme, cet inconnu* (1933)).

Reductivisme. -

Par “réductionnisme”, on entend la tendance à comprendre le supérieur (anagogique) à partir du inférieur. Le plus élevé est “réduit” au plus bas. -

Appl. mod. - Comme nous l’avons vu, kf 194, le premier domaine auquel Descartes a appliqué son mécanisme est la biologie. Sa “réductivité” consiste à utiliser la matière purement mécanique comme seule prémisses pour expliquer les êtres vivants. -

Écoutez une Nicole Malebranche (1638/1715), l’un des plus importants cartésiens : “Si un animal crie, il le fait selon les lois qui régissent l’échappement de l’air d’un corps dans lequel il est confiné : il n’y a pas de différence entre un chien qui aboie et une cloche qui sonne”. (Forest, o.c.,6). -

Note : Le réductivisme peut être à l’œuvre à plusieurs reprises :

(i) comme méthode, - auquel cas elle est parfaitement plausible, car on ne prétend pas alors expliquer le fait total, mais seulement une tranche mécaniste de celui-ci ;

(ii) comme une idéologie - ce qui était le cas pour beaucoup (ils pensaient comprendre l’ensemble du phénomène) ;

(iii) comme une mode - ce qui était le cas des esprits superficiels et modernes qui suivaient les “tendances” (mouvements), c’est-à-dire interpréter l’esprit et la vie biologique autant que possible du point de vue des sciences naturelles et des mathématiques (= scientisme).

Le pluralisme hyléen. -

La paranormologie actuelle, et surtout l’occultisme traditionnel (kf 9, 24, 33) ont interprété l’homme de trois façons :

(i) il/elle est un corps brut (qui, hormis un aspect mécanique, est en fait un organisme vivant) ;

(ii) il/elle est un corps d’âme subtile (également appelé “âme” en abrégé), intermédiaire entre le corps matériel grossier et l’âme (esprit) pure et immatérielle. Cela a perduré avec Francis Bacon (kf 197) et Descartes sous le nom d’“esprits de la vie” (spiritus animales, “esprits animaux”).

(iii) L’homme est, en outre, un “moi” (sujet) purement spirituel, incorporel, -- un “ego” plus profond. -

Seules ces trois caractéristiques réunies rendent l’homme compréhensible, selon la philosophie théosophique.

Hylique” signifie “matériel” : le “pluralisme hyléen” signifie que l’on présuppose une multiplicité de matières, afin de comprendre les phénomènes dans leur totalité. C’est le holisme du New Age (kf 11).

A.II. Le libertinage (libre-pensée).

Echantill. Bibl. : A. Adam, *Les libertins au XVIIe siècle*, Paris, 1964 ;

-- Cl. Reichler, *L'âge libertin*, Ed. de Minuit (1987) ;

-- J.- Ch. Gateau, *Biographies : Salades panachées de salons libertins*, in : *Journal de Genève* (30.05.1987).--

“Cérébral, langoureux et hypersensible comme il l’était, le XVIIIe siècle est à la mode. Il nous est présenté par quatre amateurs de crudité irritante”.

C’est ainsi que Gateau introduit sa brève revue de quatre livres :

1. *Duc de Castries, Le scandaleuse Madame de Tencin* (= C1. Guérin (1682/1749)) - (Perrin),

2. *L. Desgraves, Montesquieu* (1669/1755 ; le penseur libéral. (Mazarine),

3. *Benedetta Craveri, Madame du Deffand et son monde* (Le Seuil), - le salon de Madame de Deffand continuait, en 1747, celui de Madame de Tencin ; elle était intelligente et “libertine”, comme de Tencin et tout aussi cynique (cf 110/123),

4. *J.-J. Pauvert, Sade vivant, I (Une innocence sauvage)* (R. Laffont), dont nous reparlerons plus tard.

Claude Reichler, L'âge libertin,

Reichler définit le libertinage : l’homme qui connaît et vit sa liberté à tel point qu’il remplace les présumés - y compris ceux qui sont généralement admis - de la société établie par ses propres présumés individuels :

a. le poète Théophile de Viau, qui proclame haut et fort, avec pour résultat que, par ordre royal, il est emprisonné ;

b. le penseur-historien Pierre Bayle (connu pour son *Dictionnaire historique et critique* (1696/1697), pratiquement la première histoire moderne de la philosophie), qui, bien que libertin, prend le masque d’“un honnête homme” ;

c. le libertinage typique du XVIIIe siècle qui agit de manière théâtrale. - L’accent est mis sur les femmes et, en particulier, sur les femmes en tant que corps érotiques, ainsi que sur le sexe. Outre les freins externes (religion, morale établie, royauté), Reichler met également l’accent sur les freins internes (des siècles de culture inhibée ne se laissent pas facilement écarter). Le livre couvre la période 1680/1789. -

Note. J.P. Dubost e.a., *L’Enfer de la bibliothèque Nationale 7*, Paris, 1988, donne *Oeuvres érotiques du XVIIe siècle*, d’où il ressort que le libertinage français a aussi des origines italiennes ; ainsi Pietro Aretino (1492/1556 ; *Sonnetti lussuriosi*, -- *Ragionamenti* (1336;1556), un écrivain voluptueux.

Écoutons A. Adam, *Les libertins au XVIIIe siècle*, 7 : “Vers 1620, le libertinage devient un incendie furieux qui entraîne une bonne partie de la jeune noblesse de Paris”. Rappelez-vous : Galilée a eu ses premiers ennuis avec l’héliocéno-trisme vers 1610 ; Descartes a vingt-quatre ans en 1620. -

Note : D’autres études sur le libertinage montrent que, même en plein Moyen Âge, il existait un libertinage typique du Moyen Âge : à quelle fin les chanteurs de Minnez auraient-ils récité “la minne”, ennoblie (par rapport à sa forme dégradée) ?

Conclusion. -- Nous sommes confrontés à un fait culturel que nous ne pouvons ignorer.

Une définition. -

Fr. Engels, *Ludwig Feuerbach und der Ausgang der klassischen deutschen Philosophie*, Stuttgart, 1888, ii in fine, écrit :

Le “Philistère” (citoyen borné) entend par “matérialisme” le manger, le boire, le voyeurisme, la “luxure charnelle” et l’arrogance, la quête de l’argent, le grattage, la cupidité, la recherche du profit, l’escroquerie boursière, bref, toutes ces créations maléfiques immondes auxquelles il s’abandonne secrètement”.

Le “matérialisme” est ici apparemment synonyme de libertinage. Mais il est néanmoins frappant de constater que l’usage linguistique, à un certain moment, prend les deux termes, dans une certaine mesure, comme synonymes.

Mais il faut faire attention : **a.** Reichler distingue déjà trois types de libertins, **b.** Adam fait aussi une distinction. Adam dit qu’à côté de la sauvagerie, il y a aussi des esprits libres cool et calculateurs, tous deux aussi rationnels. De sorte que la définition d’Engels ne s’applique qu’à une partie de notre sujet.

L’hypothèse du libertinage.

Comme dans toutes les philosophies de la vie et du monde, ici aussi. Il y a des libertins qui vivent leurs hypothèses sans trop de théorie. Il y a ceux qui développent une véritable philosophie.

A. Critique de la tradition.

cf. kf 191, -- 192 (Descartes), 199 (Locke).

-- La tradition spirite (croyance en Dieu, y compris la Bible) est rejetée, avec scepticisme.

B. Rationalisme.

Le destin, c’est-à-dire la loi suprême qui régit tout, “Première Puissance”, a ordonné la nature et l’ordonne sans cesse (ainsi que notre vie).

Les “*principes de vie*” sont mis en avant. Ils passent d’une forme (de vie) à une autre dans un mouvement éternel. Ceci afin de rendre les formes en question - une plante, une

un animal, un être humain - à faire vivre. -

Note : Avec cette conception des ‘principes vivants’, le Libertin évite le Reductivisme de la mentalité (Kf 209) et reste un morceau d’interprétation archaïque de tout ce qui est vivant, à travers la vie. -- Il ne faut pas confondre ces “principes vivants” avec la vision biblique ou platonicienne de l’âme : le libertin - selon A. Adam - ne croit pas à l’immortalité de l’âme.

Le Rationalisme typique.

1. Le destin - en tant que Première Puissance - est le remplacement de la divinité traditionnelle. En accord avec la poursuite du scepticisme, base première du rationalisme moderne. -

2. Mais la rationalité apparaît, aussi, directement. A. Adam, o.c., 12s., dit que le libertinage, en tant que libre-pensée (freethinking), est “illuminé” (“Enlightened”). Plus encore, il se dit aussi “éclairé”.

a. Plus précisément : ils se distancient de manière critique (cf. 204 : de Locke à Kant) des “erreurs du commun des mortels” (élitisme), qui sont exposés aux tromperies et aux illusions du “sens commun”. -

b. Et ce, au nom de “la lumière de la raison” propre au libertinage. -

Conclusion : vers 1620, notamment chez les jeunes aristocrates, on assiste à un véritable rationalisme éclairé. Une chose que les manuels d’histoire de la philosophie ne mentionnent pas ou trop peu.

Modèle d’application : Critique religieuse.

Que sont les religions, -- les religions biblico-chrétiennes avant tout ? Il s’agit de formes de tromperie politique : les puissants - la classe politique - font croire aux impuissants - les gens ordinaires “non éclairés” - qu’il existe une divinité, une loi morale, etc.

Afin de fournir aux impuissants de ce monde une fausse moralité - à laquelle ils ne croient même pas eux-mêmes - et de les garder “bons” (soumis).

Même à l’époque, ce que nous avons souvent entendu, surtout depuis le Concile Vatican II (1962-1965), a été répercuté jusque dans la bouche des catholiques : “Qu’est-ce qu’ils ont sur nous ? -

Ce n’est pas tant un Galilée, un Descartes ou un Locke, mais un *Théophile de Viau* (Souffle, o.c.,7), un Gaston d’Orléans (o.c.,9), un auteur *des quatrains du déiste* (o.c.,10) qui sont éclairés vers 1624.

Plus connus sont les libertins comme la Mothe le Vayer (1586/1672 ; un chrétien sceptique radical, qui fut “précepteur” (éducateur) de Louis XIV) ou Gassendi (1592/1655 ; rival de Descartes) (O.c., 15). -- Rationnellement, ils sont en avance sur leur temps.

B. -- Le rationalisme sadien. --

On a beaucoup écrit sur de Sade ; par *exemple*, des biographies telles que E. Lely, *Vie du marquis de Sade*, Paris, 1965 (1952-1 et 1957-2 dans un seul livre) ;

-- J.-J. Pauvert, *Sade vivant, I (Une innocence sauvage (1740/1772))* (Laffont);-- des critiques comme R. Jean, *Un portrait de Sade*, Actes Sud, 1989 (Jean ne le juge pas négativement comme un Charles Nodier (typique d'un certain XIXe siècle) ni aussi positivement comme les surréalistes (typique d'une certaine tendance de notre XXe siècle) ;

Simone de Beauvoir, Soll man de Sade verbrennen ? (Drei Essays zur Moral des Existenzialismus), Szczesny, Munich, 1964 (o.c., 7/34) (Note : ce livre évite le mépris sans bornes et, aussi, l'exaltation sans bornes : de Beauvoir, "la Sartreuse", voit en de Sade à la fois l'écrivain et l'homme sexuellement pervers ; dans un sens typiquement rationaliste, de Sade refuse d'accepter ses déviations naturelles comme un fait naturel ; il cherche - pour les "fonder" (cf. 166) - à construire un système ;

Revue comme *Bertrand d'Astorg, introduction au monde de la terreur*, Paris, 1945 (25/33 : de Sade ; assimilant Saint-Just et William Blake à de Sade) ; -- H. Layser, *Sade - oder der andere florestan (Eins Skizze zur Tragikomödie der Intelligenz)*, in : *Antaios II* (1961) 6 (März), 515/526 (Layser voit dans de Sade un degré pervers de rationalité) ;

Les approches féministes (en dehors de celles de Simone de Beauvoir) sont par exemple *Angela Carter, La femme sadienne*, H. Veyrier, 1979 (une interprétation féministe plutôt rayonnante) ; -- Simone Debout - Claszkievicz, *Sade*, in : *D. Huisman, dir., Dictionnaire des philosophes*, Paris, 1984, 2275/2278 (appréciation très positive).

-

Note : Il n'est pas dans notre intention de discuter de toutes ces positions. Ce qui nous intéresse, c'est la dose de rationalisme réel dans le système sadien, comme l'appelle de Beauvoir.

Un regard sur la bibliothèque de de Sade. -- A. Carter, o.c., 65s. (entre autres), met l'accent sur le rationalisme. Dans sa bibliothèque se trouvaient :

(i) *Miguel de Cervantes (1547/1615), Don Quichotte de la Manche* (note : un roman de 1605 et 1615) ;

-- *Mad. de Lafayette (1634/1693), La Princesse de Clèves* (un roman de 1678). --

(ii) *Voltaire, Œuvres complètes* (63 volumes) ;

J.-J. Rousseau, Oeuvres complètes (tous deux sont des figures de proue du siècle des Lumières français).

Selon Carter, de Sade soumet précisément ce monde de la "rationalité", à sa critique libertine, à la pornographie.

Note -- De nombreux magazines de sexe - pensez à playboy - mélangent rationalité et sexe, -- même maintenant, de Sade était très en avance sur son temps - le nôtre.

La connaissance de soi de De Sade.

De Beauvoir, Faut-il brûler de Sade ? commence par une citation, qui peut servir de leitmotiv à notre discussion :

“Autoritaire, colérique, sans mesure ni but, -- moralement livré à une fantaisie confuse sans égal, -- athée jusqu’au fanatisme, -- bref, voilà ce que je suis. Tuez-moi ou prenez-moi comme je suis, car je ne me changerai pas. - Immédiatement, nous avons, en résumé, l’hypothèse sadienne.

Quelques faits.

(1) Lieutenant dans l’armée allemande à l’âge de vingt ans, il est jugé par son capitaine comme suit : “Fort dérangé”, mais fort brave. --

Dans l’espoir de le ramener à la “raison”, sa famille l’amène à un mariage, à l’âge de vingt-trois ans. Mais bientôt, des rumeurs commencent à circuler, qui vont le coincer pendant des années entre sa belle-mère, qui veut l’envoyer en prison, et sa femme, qui va remuer ciel et terre pour l’en empêcher.

(2) Les procès d’Arcueil (avril/juin 1768) portent sur le fait qu’il a soumis à Arcueil une débauchée, Rose Keller, à des flagellations érotiques. -

Les procès de Marseille (juin/septembre 1772) portent sur le fait qu’il recrute un groupe de prostituées, -- pour soumettre ces femmes -- avec son chambellan -- à un certain nombre de perversions. -

Note. - Pour illustrer l’ambiguïté de de Sade :

(i) H. Leyser, a.c., 517, dit que de telles déviations ne peuvent être comprises que “sur le plan de l’intellectualisme éclairé” ;

(ii) Simone Debout-Oleszkiewicz, a.c., 2275, dit : “Sade fut emprisonné trente ans pour quelques délits mineurs”. (De Sade a été emprisonné pendant trente ans pour quelques délits mineurs). --

En tout cas : dans son château de La Coste (Provence), de Sade a fondé une sorte de groupe sexuel polygame, dans lequel les relations homosexuelles prévalaient -- y compris les indulgences avec des mineurs. -

(3) Vendredi saint 1790 : de Sade est libéré de prison en vertu d’une amnistie générale (Révolution française). En tant que “Brutus”, de Sade devient membre de l’un des nombreux clubs révolutionnaires.

Il en est même devenu le président. Au printemps 1793, de Sade est nommé juge. Comme il ne fait qu’acquitter les

accusés - même ses anciens ennemis - il est accusé de modernisme (une attitude politique qui prêche la modération, au lieu du fanatisme et de l'extrémisme) et, immédiatement, arrêté à nouveau.

(4) Sous Napeleon (1769/1821), il est enfermé dans un asile d'aliénés jusqu'à sa mort. -- Ce sont quelques-uns des faits importants.

Le système Sadian.

Nous donnons, maintenant, quelques caractéristiques principales.

1... *Le libertinage.* -

Outre le fait que de Sade le dit de lui-même, nous le laisserons transparaître dans une de ses œuvres, *Justine ou l'adversité de la vertu*, Amsterdam, 1978-11, 318vv.

(i) "En même temps que Libertine a remonté mes jupes" (315).--

(ii) "Se balançant comme un mourant, cet incorrigible libertin a aussi proféré d'horribles blasphèmes". (321).

(iii) "(...) Les deux libertins, penchés sur moi (...) ". (321). (iv) " Mes fesses servent, pour les uns, de spectacle lascif, - pour les autres d'objet de leur cruauté : nos deux libertins (...) se retirent finalement (...). "Les deux Libertines m'ont attrapé. (326). -

Nous nous excusons pour ces textes "bruts", mais ils illustrent un aspect de ce que l'on appelle communément le sadisme, c'est-à-dire la fusion de la luxure et de la cruauté. Sans parler de "blasphématoire".

2.-- *Rationalisme strict.* -

Ce qu'un certain nombre de connaisseurs de Sade ont observé est évident, par exemple, dans l'échantillon suivant : "Je ne me laisse guider par aucune autre lumière que celle de ma propre raison" dit Juliette, l'héroïne glaciale - à la manière des figures héroïques de Voltaire, par exemple.

Notez que la métaphore de la lumière ("Lumières") fonctionne clairement ; cf. cf. 161. -- Ceci, après tout ce que nous avons vu, ne nécessite aucune explication supplémentaire.

Énergique.

Le concept d'"énergie" est devenu plus que jamais d'actualité lors de la première révolution industrielle (cf. 135) - on pense à l'énergie de la machine à vapeur - à la fin du 18e siècle. Mais de Sade a sa propre énergie.

-- *B. d'Astorg, Intr. au monde d.l. terreur*, 30, dit : "Le terme "énergie" a été utilisé par de Sade tout au long de l'histoire de l'humanité".

utilisé - dans le sens le plus moderne - d'“élan vital”, c'est-à-dire le dynamisme qui propulse la race humaine vers son développement brutal et son épanouissement personnel. -

Modèle appliqué. -- Vol. -- Un vol est un modèle applicatif d'un fond primordial d'“énergie” - selon de Sade lui-même - ; par conséquent, l'homme, qui est si négligent qu'il se laisse voler, doit être puni. -

Modèle appliqué. -- Charité. -- La charité est à condamner : elle habitue le pauvre à une série d'aides, -- ce qui nuit à son “énergie”.

L'athéisme.

L'“athéisme” est la négation de Dieu, *R. Desne, Les matérialistes Français*, 88s, cite ce qui suit. -

Un matérialiste, “la Durand”, parle : “Mes amies - nous dit la Durand -, plus on étudie la nature (*note* : le concept de base d'un matérialiste(e)), plus on lui arrache ses secrets, -- mieux on connaît son énergie. -- Et plus on se persuade de l'inutilité d'un dieu, l'érection de cette idole est, de toutes les chimères, la plus odieuse, la plus ridicule, la plus méprisable. Cette fable indigne, née chez tous les hommes de la crainte, est le dernier effet de la folie humaine. -

Encore une fois : c'est en reconnaissant La Nature qu'on peut l'appeler “auteur”. C'est pour être conscient de tous les effets de ce premier pouvoir que l'on doit admettre qu'il le dirige”. Voici, en français même, la confession athée (car c'est bien un credo) d'une femme kidnappée par un sadien. -

Kf 211 nous a déjà appris le concept de “première puissance”, dans le cadre de l'hypothèse libertaire. L'hypothèse sadienne répète cette partie. C'est - ce que l'on appelle plus souvent - le sort, le destin - une sorte de loi, qui imprègne et, surtout, régit la nature dans son ensemble.

Avec cela, on revient, en quelque sorte, à des temps archaïques : ce n'est pas sans raison qu'une Susan Sontag (Kf 28) a placé de Sade parmi les primitivistes. Bien sûr, pas seulement à cause de cette notion de destin.

5.-- Sacralisation du crime.

L'éthique-politique (= sciences humaines), qui correspond à une telle prémisse, est la suivante. -- Dans *Les 120 journées de Sodome*, il est dit : “S'il est vrai que le crime ne possède pas la haute noblesse que l'on trouve dans la vertu, n'est-il pas toujours le plus exalté ? La criminalité ne présente pas constamment les caractéristiques des grands (“grandeur”).

et du sublime ('sublime') ? Ne fait-elle donc pas, et ne fera-t-elle pas toujours, aux charmes monotones et efféminés ('afféminés') de la vertu ?". -

L'athée, comme le reconnaissait déjà Ludwig Feuerbach (1804/1872 ; hégélien de gauche), rejette certes Dieu en tant que personne(s), mais préserve - pour que le sens reste possible - les qualités de Dieu, la sainteté ici sous les noms d'"exaltation", de "grandeur", évoquée en premier lieu : le crime, c'est-à-dire l'acte dans lequel s'exprime l'athéisme du libertin, qui en était le messenger. l'acte dans lequel se manifeste l'athéisme du messenger libertin, rejette certes Dieu en tant que personne(s), mais retient - pour sacrifier l'expérience, c'est-à-dire la sanctifier - la caractéristique essentielle de Dieu, son "exaltation" ou sa "sainteté".

Les études sociales.

Une éthique comprend toujours une politique, c'est-à-dire une idée du vivre ensemble. -

B. d'Astorg, 29, citations : "La société - afin de maintenir sa fragile domination - a inventé une législation à ce sujet.

Les lois sont donc en perpétuelle contradiction avec l'intérêt individuel, qui - il faut le dire - est toujours en contradiction avec "l'intérêt général". Les lois, qui sont "bonnes" pour la société, sont "très mauvaises" pour l'individu qui en fait partie.

La raison : pour une fois que les lois protègent l'individu, elles l'entravent, - elles le contraignent pendant les trois quarts de sa vie. C'est ce que dit de Sade. -

Note : On lit, maintenant, kf 118vv. (Philosophie), et l'on verra que Dodds, lorsqu'il voit un parallèle entre la philosophie antique et le libéralisme moderne (ch. 115 : les traits communs : individualisme, humanisme, sécularisme, tradition-critique au nom de la 'rationalité', foi dans le progrès), a raison.

Seulement que de Sade tire les conséquences ultimes des prémisses communes là où les autres hésitent, -- peut-être par atavisme (cf 42, 155).

Le nominalisme sadien. -

Lire cf. 118 (description d'Euripide) : les mots ("nomina", littéralement : les noms) sont partout les mêmes ; les choses, désignées par ces mots, diffèrent partout. -

E. d'Astorg, o.c. 27, citations : " Ne doutez pas, Eugénie. les mots " vertu " et " vice " ne signifient que (*note*: Reductivisme) des contenus de pensée purement locaux (*note*privés). (1) Il n'y a pas d'acte, même exceptionnel.

peu importe à quel point vous les imaginez - ce qui est un vrai crime.

(2) Il n'existe pas non plus d'acte que l'on puisse appeler une véritable vertu". -- Ainsi de Sade.

Un meurtre. -- Une application... R. Desne, o.c., 237, cite de Sade : "En le répétant sans cesse, jamais une nation "sage" n'aura l'idée de condamner le meurtre comme un "crime"." -

(i) **Contre-modèle.** -- Pour que le meurtre soit un crime, il faut supposer la possibilité de destruction. Or, nous venons de voir que cette proposition est inacceptable. (Note : un raisonnement par l'absurde ; la notion de "crime" inclut la "destruction" réelle ; or, une telle chose, dans le système de pensée de de Sade, est impensable, absurde).--

(ii) **Modèle** "Je répète : le meurtre n'est qu'un changement de forme (réductiviste), dans lequel ni les lois propres aux "domaines" (biologiques) (plantes, animaux, personnes) ni les lois de la nature ne perdent quoi que ce soit. Au contraire, les deux lois y gagnent énormément. --

(iii) **Contre-modèle** : Ainsi, en punissant un homme simplement parce qu'il a rendu ce qui était "une portion de matière" (notez le matérialisme de Sade) aux éléments de la nature, - c'est-à-dire en assassinant quelqu'un - le criminel accélère la décomposition de son corps. --

Matériellement parlant, même un souhait - comme tous les corps de la nature - est une portion de matière, rien de plus. De plus, cette "portion de matière" retourne par nécessité aux éléments de la nature. Ces éléments de la nature, une fois revenus à eux, utilisent cette "portion de matière" pour créer de nouvelles formes. Une mouche vaut-elle plus qu'un pacha ou un moine capucin ?

Une prose matérialiste réjouissante ! Regardez le kf 211, en bas : "forme, formes". Ainsi, le mot pour meurtre est "changement prématuré de forme". Les "principes vivants" se déplacent, après tout, avec le temps : le meurtre oblige un principe vivant à évoluer vers une nouvelle "forme" de matière.

Avec ce raisonnement matérialiste, de Sade "fonde" (kf 188 : foundationism ; 213 (de Beauvoir)) son nominalisme sur la vertu et le vice, sur le meurtre et autres.

Un raisonnement fondamental.

Un : Un mot, qui donne un nom à la chose.

Deux : le nominalisme. L'individu radicalement autonome, purement "humain" (sans Dieu), radicalement libre des données de l'expérience.

Le livre rouge pour les écoliers.

Nous le connaissons encore : *Claartje Hülsenbeck/ Jan Louman/ Anton Oskamp, Het rode boekje voor scholieren*, Utrecht 1970-1, 1971-8.

“ Les enseignants contemporains, -- les enseignants “ critiques “ (cf. 204, 212 (franc-maçonnerie)), en collaboration avec leurs élèves, raisonnent pour “ fonder “ leur nominalisme concernant “ la vertu ou le vice “ d’une manière très semblable au sadien.

Nous citons littéralement : S’il est dit dans le journal que quelqu’un a commis un crime sexuel, ça semble pire que ça ne l’est. -- Il s’agit de quelqu’un qui peut jouir d’une certaine manière, d’une manière “ inhabituelle”.

Modèles appliqués

(i) Si vous lisez que “quelqu’un a agi de manière immorale, alors il a, généralement, ouvert son pantalon et montré son pénis. Il est alors appelé “exhibitionniste”, -

(ii) Si vous lisez que “un homme ou une femme a forniqué avec des mineurs”, alors cette personne s’est “masturbée” en présence d’enfants. Ou fait l’amour avec des enfants. -

(iii) Le mot “voyeur” désigne un homme ou une femme qui “aime regarder les autres le faire”, espionnant les couples qui pensent être seuls. -- Parfois, ces personnes sont “paniquées”. Cela est dû à la façon dont les autres réagissent à leur comportement. Ils ne savent plus ce qu’ils font et parfois on en arrive à la violence”. (O.c.,100). --

Relisez, avec à l’esprit, le Reductivisme :

(i) Changement de forme “le pantalon s’ouvre et le pénis sort, rien de plus ;

(ii) Changement de forme “en présence d’enfants, masturbation ou amour”, rien de plus ;

(iii) le changement de nom “aime regarder les autres ignorants le faire”, -- pas plus ; le changement de nom “par la réaction fortuite des autres pour les affoler et, parfois, les amener à la violence“, -- pas plus.-- Le changement de nom, sur la base d’une lecture (perception avec interprétation) non éthique des faits, établit alors le fait.

Nominalisme.

Le “nihilisme” est la négation de toute idée, idéal ou valeur supérieure. Dans le Petit livre rouge pour écoliers, le sens supérieur de la sexualité, tel que les différentes traditions ont tenté de l’interpréter, est complètement perdu.

Ce sens ou cette “valeur” supérieure et sacrée est devenue “nihil”, rien. Mais c’était déjà le cas avec les Libertines et certainement avec un de Sade. On construit ainsi une société permissive (Kf 33, 163), qui provoque à son tour des “puritanismes”.

Note -- Le sexe et la “révolution sexuelle” --

Le terme “sexe” vient du latin “secus” ou “sexus”, département, genre.

A.-- Sex appeal. -- 1920 et les années suivantes voir -- des États-Unis. - le terme “sex appeal” est apparu, centré sur les stars de cinéma (principalement des femmes).

Il signifie “l'apparition d'une attraction - féminine/masculine - érotiquement stimulante”. À partir de 1920, le “sex-appeal” devient un produit de masse désacralisé et commercialisé, impliquant beaucoup d'argent, beaucoup d'argent (kf 116 (euboulia), -- également kf 81). -

B... Sexe.

1955+ est l'époque où le terme “sexe” est entré en circulation : il définit les modes de vie sexuels “libres” (c'est-à-dire libertins).

Industrie du sexe, commerce du sexe, -- marché du sexe, sex-shop, -- livres sur le sexe, infrastructures du sexe (moyens artificiels), en d'autres termes, tout le business du porno libertin est résumé dans ce nouveau terme.

Le Livre rouge pour les écoliers ne cherche pas seulement à fournir des informations aux écoliers, mais à les impliquer directement par l'endoctrinement.

Le féminisme sadien. -- A. Carter, o.c., 68 : “De Sade reste un monument de civilité, à la fois monstrueux et impressionnant. -Même si j'aimerais croire qu'il a mis la pornographie “au service des femmes”. Ou, peut-être, que dans la pornographie il travaillait une idéologie, qui n'est pas l'antithèse du mouvement des femmes comme mouvement de défamiliarisation.

Dans cet esprit, rendons hommage au “vieux démon” et commençons à citer cet agréable morceau de “rhétorique” :

“Sexe enchanté ! Tu seras libre. Vous jouirez, comme les hommes, de tous les plaisirs que la nature exige de vous. Tu ne cesseras pas de convoiter. -- La partie la plus divine de l'humanité doit-elle inévitablement être enchaînée par l'autre partie ? Ah, brisez vos chaînes. La nature le veut”.

B. d'Astorg, o.c., 29, est beaucoup moins enthousiaste : “La femme.-- Son destin est “d'être comme la chienne, comme la louve : elle doit appartenir à tous ceux qui veulent d'elle”, cette citation pour l'exprimer le plus modestement”.

En d'autres termes : il est vrai que de Sade a prôné un type de libération des femmes - l'émancipation (cf. 191) ; il est cependant également vrai - les écrits et les actes le prouvent - qu'il a prôné la soumission animale des femmes.

Extrait. -- Surréalisme et femmes. -- Quelques informations à l'avance. -- Deux mouvements "modernistes". -

(a) **Le dadaïsme.** -- 1916+ originaire de Zurich, -- s'est ensuite répandu à Paris et à New York. Dada", un mouvement subversif, -- avec de grandes séquelles (surréalisme, lettrisme, pop art, op art). -

(b) **Le surréalisme.** -- L'hypothèse est exposée dans les trois Manifestes surréalistes d'André Breton (1896/1966) en 1924, 1930, 1942.

Le texte de 1924 appelle l'intelligentsia occidentale à une sorte de freudisme : s'abandonner, sans aucune norme éthico-politique ou esthétique, aux impulsions de la vie de l'âme inconsciente et subconsciente.

Le rêve, la coïncidence - toutes sortes d'automatismes et d'associations libres sont à l'ordre du jour. Une figure inspirante : Hieronymus Bosch, William Blake, Odilon Redon, -- Guillaume Apollinaire, Giorgio de Chirico, -- les dadaïstes, Hegel (le philosophe) et surtout Freud.

Echantill. Bibl. : P. Schaefer, *Exposition à Lausanne : la femme entre Sade et l'amour courtois*, in : *Journal de Genève* (28.11.1987). -- En 1965, A. Breton et quelques amis pensent à organiser une exposition.

Thème : la femme selon le surréalisme. Ce n'est que maintenant que cette conception est mise en œuvre. Sont représentés :

1. Précurseurs du surréalisme (école de Fontainebleau, Füssli, Gustave Moreau, Mucha, Gauguin).

2. Les principaux protagonistes et amis du groupe (Dali, Max Ernst, Brauner, Masson, Magritte), ainsi que les ramifications de Scandinavie, de Grande-Bretagne et surtout du Mexique.

3. Artistes, épais dans la gazette de la peinture (Leonora Carrington, Meret Oppenheim, Frida Kahlo et bien d'autres).

(A) Les photographies de l'exposition prouvent que la femme a toujours été au centre du surréalisme : "Le corps féminin est omniprésent. Tantôt mannequin ou statue tantôt corps réel, souvent morcelé".

Nombreux sont les spectateurs qui sont choqués par les corps exposés et torturés, les intestins démembrés, -- par tous les collages érotiques (*note* : œuvre d'art constituée d'une variété de pièces collées ensemble). Tout cela est extrêmement éloigné de l'idée idéale de la femme.

(B) José Pierre, écrivain et critique, qui a participé au projet dès 1965, observe effectivement chez les surréalistes une oscillation continue entre la vision courtoise ou romantique et la vision libertine et sadique de la femme. -- Les deux interprétations qu'il reconnaît

comme mutuellement contradictoires, voire contradictoires. Cf. kf 36, multicultural, -- en outre, J. Pierre observe que la même contradiction est également présente dans la vie quotidienne même des principaux intéressés.

a. Le “donjuanisme“, comme il l’appelait. Don Juan Tenorio, à la fois hautain - impie et cruel - séducteur, est une figure légendaire en Espagne. Dans *L’Imposteur de Séville* de Tirso de Molina (1583/1648), il apparaît pour la première fois dans une œuvre d’art. Plus tard, il revient souvent comme un thème ou une devise :

b. Eh bien, selon Pierre, une sorte de donjuanisme domine, dans une large mesure, chez un certain nombre de surréalistes. Le plus connu est Max Ernst (1891/1976), peintre français d’origine allemande, d’abord dadaïste, puis surréaliste.

(C) En effet, le surréalisme est avant tout un mouvement de défamiliarisation, typiquement moderniste. Ce qu’il qualifie de culture extrêmement inhibée et surtout inhibitrice - la Tradition - il veut la remplacer, de manière “critique”, par une culture permissive (kf 191,-- 211).

Leurs œuvres d’art sont, en partie, des moyens - des instruments provocateurs - pour subvertir l’“establishment”, l’ordre établi. Ou, du moins, de le déstabiliser.

La préoccupation de De Beauvoir. -

On peut difficilement douter que *Simone de Beauvoir* était une féministe. Elle défendait farouchement “*Le deuxième sexe*” contre tout ce qui était “Sexisme”. Pourtant, elle *n’est pas aussi tendre avec de Sade* :

“La véritable valeur du modèle de de Sade réside dans le fait qu’il nous inquiète. Elle nous oblige à nous poser à nouveau la question essentielle qui, de manière contemporaine, oblige notre époque à réfléchir : “Quelle est la véritable relation d’un homme à un autre ? -- C’est par cette question que Beauvoir conclut son étude de Sade.

Curieuses analogies. -- L’“analogie” (cf. 1) n’est qu’une identité partielle. Pourtant, elle peut être “parlante”. -

1. *J.-J. Rousseau* : “Moi seul. Je sens mon cœur et je connais les gens : je ne suis pas venu au monde comme tous les autres qui y vivent. Ne vaudrais-je pas plus, du moins je suis différent”, (dans ses *Confessions*) Cfr. *H. Arvon, L’anarchisme*, Paris, 1951, 88.

-

2. *Wilhelm Meister* (Goethe) : “Me développer tel que la nature m’a fait, tel a été mon désir et mon destin dès ma jeunesse”. (H. Arvon, *ibid.*).

L’anarchisme, bien qu’étant un mouvement “social”, a un noyau libertaire.

Un vingt-quatrième échantillon : la modernité.

Il est temps d'essayer de clarifier, de "définir", les termes modernes (pré et post-modernes) qui sont déjà d'usage courant. Si cela est possible. Parce qu'il est extrêmement difficile à définir.

La culture. -- On peut définir la "culture" de plusieurs façons. -

Prenez par exemple *J. van Doorn/ C. Lammers, Moderne sociologie (Een systematische inleiding)*, Utrecht/ Antwerpen, 1976-2, 105/140 (éléments culturels). L'auteurs fait la distinction entre la culture "matérielle" et la culture "immatérielle".

Par les premiers, ils entendent "les produits matériels de l'activité humaine" (par exemple, l'automobile, la radio, la télévision, -- le travail à la chaîne) (o.c. 110v.).

Plus généralement, ils définissent la "culture" à l'aide de quatre termes : les normes (o.c.,112), c'est-à-dire tout ce qui donne lieu à des commandements ou à des interdictions (ou à des conseils, le cas échéant) - chaque culture possède un ensemble de règles de comportement, de préférence généralement acceptées - ; les attentes (o.c.,115.), c'est-à-dire des idées sur ce qui, dans une culture, va se passer (si l'on est ou fait quelque chose dans cette culture) - un professeur vient d'arriver à l'école : on s'attend à ce qu'il fasse son travail - ; valeurs/buts (o.c.,118), c'est-à-dire des objets de l'esprit et du sentiment.

(**note** : les théoriciens définissent les "valeurs" comme des normes au centre d'une culture, qui permettent de juger son propre comportement et celui des autres (o.c.,119), mais où est la différence avec les "normes", -- à moins de mettre l'accent sur "central"),

Les objets de l'esprit et des sentiments, les actes moteurs de la volonté, bien sûr ; les "objectifs" qu'ils définissent comme des notions plus ou moins standardisées de ce qui est souhaitable. -

Conclusion. -- Si l'on résume les quatre éléments qui régissent la culture, tout repose sur les "valeurs", qui déterminent les normes, les objectifs et les attentes. Axiologiquement, donc, nous définissons.

Moderne. -

(1) Notre terme actuel de "moderne" vient du latin "hodiernus" (qui, à partir de 500 environ, se prononce aussi "modernus") : il signifie "présent", "contemporain", "en", "d'actualité". -

(2) A partir de +/- 900, le terme est doublement utilisé dans les milieux ecclésiastiques :

a. mélioratif : ouvert, libéral, -- au courant des dernières modes ou idées ("elle/il est à la page"), -- entreprenant ;

b. péjoratif : à la mode, léger, actualiste (qui suit l'élan des tendances actuelles), néologique, (avide de nouveauté parce qu'elle est nouvelle).

(3) Entre 1520 et 1550 surtout, le terme “moderne” est, pour la première fois, délibérément utilisé pour désigner le non-médiéval, le post-médiéval, -- avec les significations de base “courant, actuel, progressiste (cf 78, 79, 64, 65, surtout 87s. qui caractérise la période de la Renaissance (trecento en Italie, -- culminant sous le pape Léon X (un des Médicis (cf 61)), -- plus tard en France sous François 1er (1494/1547) et dans tout l’Occident), c’est-à-dire une période de transition. (1475/1321), -- puis en France sous François 1er (1494/1547) et dans tout l’Occident), c’est-à-dire la période de transition.

Caractéristiques de la modernité. -

Par “caractéristique”, nous entendons une tentative de décrire (“caractériser”) une culture, par exemple, dans ses principaux traits. --

A. - Fr. Engels, *Ludwig Feuerbach und der Ausgang der klassischen Philosophie*, Stuttgart, 1688, dit :

De même que la bourgeoisie - par le biais de la grande industrie, de la concurrence et du marché mondial - balaie pratiquement toutes les institutions stables rendues vénérables par son époque, de même, par le biais de la philosophie dialectique (*note* : Engels se réfère à Hegel et à Marx, avec leurs “Dialectiques” modernes, l’une idéaliste, l’autre matérialiste), toutes les représentations d’une vérité finale, absolue, et les conditions de l’humanité - aussi absolues que cette vérité - qui lui correspondent, s’estompent.

Pour la “ philosophie dialectique “, il n’y a rien de définitif, d’absolu, de “ sacré “ ; sur toute chose, elle prouve qu’elle est transitoire. Pour elle, rien n’existe si ce n’est le processus - ininterrompu - de surgissement et de disparition (...).

Elle a encore un côté conservateur : elle reconnaît le bon droit de phases bien définies de la connaissance et de la société, dans la mesure où elles correspondent à un certain temps et à certaines circonstances. Mais aussi pas plus que cela. -- Le conservatisme de la Dialectique est relatif ; son caractère révolutionnaire est absolu - le seul absolu qu’elle affirme encore”.

Note : (I) Platon aussi, en tant qu’élève de Kratulos, un Héraclite, a supposé que tous les phénomènes sont “kinesis”, motus, mouvement (dans le sens de changement), mais comme une harmonie d’opposés, c’est-à-dire comme élévation et chute, comme apparition et disparition. -

(II) Platon aussi reconnaît une Dialectique historique (kf 144 (Rg), 149 (Tp), 164 (Tp)), mais plus stable que celle d’un Anglais (par les idées, par exemple).

(III) La dialectique moderne ou “nouvelle” - Hegel, Marx - incorpore dans le schéma platonicien-national du “surgissement et du dépérissement” de la révolution.

B. -- H. Barth, *Revolution und Tradition (Ein Versuch zur Selbstverständigung der Philosophie)*, in : *Saeculum (Jahrbuch für Universalgeschichte (Munich))*, 14 (1963), 1/10. -- L'article porte sur la Révolution française (1789).

a. L'auteur, **H. Barth**, se réfère à *Paul Hazard, La crise de conscience européenne (1680/1715)*, Paris, 1935.-- Dans *De la stabilité au mouvement* (o.c ; 3/29) e.g. Au cours de ces trente-cinq années, une “révolution” se déroule métaphoriquement. -- “Quelle contradiction ! Quelle transition abrupte !

(1). L'ordre, la discipline, l'ordre (dont l'autorité prenait l'assurance), les dogmata, qui régissaient fermement la vie : voilà les choses que les habitants du XVIIe siècle mettaient en avant.

(2). La contrainte, l'autorité, les dogmes : voilà ce que crachent ceux qui suivent immédiatement, les XVIIIe siècle”. C'est ce que dit Hazard. Il explique :

(1) Les tenants du XVIIe siècle sont des chrétiens, -- ils mettent en avant un ordre de justice divinement fondé ; ils se sentent à l'aise dans une société où les classes sont jugées inégalement ;

(2) Les XVIIIe siècle sont contre le christianisme établi, -- la nature purement humaine est, pour eux, la base de toute action juridique ; ils ne rêvent que d'une chose : l' égalité' . -

Il précise :

(1) la majorité des Français pensaient comme *Bossuet (1627/1704 ; évêque de Meaux ; connu pour ses Discours sur l' histoire universelle (1681 ; une historiologie) ;*

(2) Soudain, ils pensent comme *Voltaire (1694/1778 ; Candide ou l'optimisme (1759) ; Essai sur les mœurs et l' esprit des nations (1760 ; une historiologie, mais critique). “En d'autres termes, une révolution”*. C'est ce que dit Hazard.

Note -- Les révolutions (terme qui, en 1391, n'était compris par Chaucer que dans un sens astronomique), il y en a, -- politiques pour commencer : 1642, 1688 (Révolution anglaise), -- 1776/1783 (Révolution américaine ; kf 185), -- 1789+ (Révolution française ; kf 48v.), -- 1917 (Révolution soviétique), -- 1949 (Révolution chinoise-communiste).

b. H. Barth explique cela plus en détail. -- Entre la Renaissance (Francesco Petrarch (1304/1374 ; humaniste) et plus tard) et +/- 1680, une période de transition, d'une part, et 1789 d'autre part, il y a des changements de pensée dont nous mentionnerons quelques-uns.

(i) L'archevêque de Cambrai, François de Salignac de la Mothe-Fénelon (1651/1713 ; *Aventures de Télémaque* (1699)), exprime, par exemple dans sa *Télémaque*, une critique impitoyable, mais cette fois d'un point de vue chrétien, des abus sociaux. -- Au lieu des "masses sauvages" ou de la monarchie royale, il met en avant le peuple "souverain" (cf. 65).

(ii) **J.J. Rousseau** (1712/ 1778 ; *Emile ou sur l'éducation* (1762 ; *Le contrat social* ou principe de droit politique (1762)) préconise trois "révolutions" :

- a. un éducateur (*Emile*),
- b. un contrat politique (*Contrat*),
- c. une religion (le retour de la religion biblique ("positive") à une sorte de religion de la nature. -

"Vous avez confiance dans l'ordre établi actuel sans penser que cet ordre est soumis à des révolutions inévitables(...). L'homme grand comme un empire devient un petit homme ; l'homme riche devient pauvre ; le monarque autocratique devient un sujet. (...). Nous nous approchons de l'état de crise ('l'état de crise) et du siècle des révolutions". (*Emile* 3).

C. Barth cite, en outre. -- Après la Révolution française. -

(i) **Alexis de Tocqueville** (1805/1859 ; *L'ancien régime et la révolution* (1856)), en 1850 : "A l'heure actuelle, il est clair : la marée monte. Nous ne verrons pas la fin de cette révolution sans précédent". -

(ii) **Maurice Joly**, *Conversation aux enfers entre Machiavel et Montesquieu* (1864) : "L'ère indéfinie des révolutions".

(iii) **J. Burckhard** (1818/1897 ; *Die Kultur der Renaissance in Italien*), en 1867 : "Die eternal 'revision'" (L'éternelle révision) ; le sentiment principal de ses journées "Das Gefühl des Provisorischen" (Le sentiment que tout n'est que provisoire)

(iv) **Constantin Frantz**, opposant à Bismarck et partisan du fédéralisme allemand et européen, dans son *Naturlehre des Staates* (1870) : "Le provisoire est la caractéristique générale de la situation actuelle".

D. Barth cite deux penseurs de grande envergure, qui traitent philosophiquement la nature révolutionnaire de la modernité.--

- (i) **I. Kant** (cf. 204). -- Kant voit deux puissances, qui déterminent la culture :
- a. Dogmatisme (kf 188), fondé sur une métaphysique traditionnelle, qui refuse ou contourne le fondement rationaliste éclairé ;
 - b. "Die kritische Vernunft" (la raison critique). -- Ce qui a été discuté ci-dessus. -

(ii) **G.W. Hegel** (1770/1831 ; idéaliste "absolu" (= "allemand")).

Barth découvre la même dualité.

a. “Le positif” - en langage hégélien - est

1. tout ce qui existe en fait, oui, est traditionnel (“établi”),

2.a. dans la mesure où il se prétend impérissable, “tabou” (sacré), inviolable, objet de vénération (identité),

2.b. et persiste à le faire, si nécessaire par des moyens violents, qui inhibent toute recherche fondamentale (affirmation de soi ; déni ; cf 74, 119). -

A ce propos, Hegel pense à tout ce que les “philosophes” (au sens du XVIIIe siècle de “penseurs rationnels éclairés”) signifient : préjugés, superstitions, -- dogmatisme mou. -

b. “La philosophie comme critique”,

qui soumet tout ce qui est “positif” (au sens hégélien) - à partir d’une mesure ou d’une norme, c’est-à-dire le raisonnable (c’est-à-dire justifiable par la raison moderne) - à un jugement de valeur critique ; -- ce qui, avec le penseur très pratique qu’est Hegel, conduit à l’éthique et à la politique. -

Note -- Cette dualité domine, en effet, la dialectique hégélienne “nouvelle” (révolu-tionnaire) (kf 224), au sujet de laquelle Engels écrit. -

Echantill. bibl. : P. Foulquié, *La dialectique*, Paris, 1948, 41/122 (*La dialectique nouvelle*). -- Foulquié distingue deux types de “nouvelle dialectique”,

i. d’ordre philosophique (Hegel, Marx) et

ii. une base scientifique (Bachelard, Gonthier),

Le premier contient trop d’hypothèses qui ont été falsifiées, tandis que le second est moins prétentieux mais plus concret.

Modèle appliqué de la dialectique hégélienne-marxienne -- “Ce qui est raisonnable est ‘réel’ et ce qui est ‘réel’ est raisonnable” (Was vernünftig ist, das ist wirklich und was wirklich ist, das ist vernünftig).

Note : La compréhension hégélienne du terme “réellement” signifie tout ce qui - lorsqu’on l’examine rationnellement - correspond à la situation réelle et peut être pris en compte. -

Modèle d’application -

(1) Imaginez un enseignant marqué par la vieillesse et qui - franchement - ferait mieux de démissionner : Hegel dirait “Er/ Sie ist nicht mehr ‘wirklich’” (il/elle est devenu(e) irréel(le)). -

(2) La monarchie française, objet des critiques de Fénelon, a été fondée, avec la coopération du clergé du haut Moyen Âge, par Chlodwig (= Clovis ; 481/511), fondateur de la dynastie mérovingienne. À cette époque, elle était “réelle” (et donc “raisonnable”, rationnellement justifiée) (“modèle”). -- Au XVIIIe siècle, elle commence à devenir “irréelle” et non plus “rationnelle” (bien que “positive” (voir ci-dessus)) ; en 1789, elle est remplacée par le “modèle”.

par la République, qui, à l'époque, semblait "réelle" et raisonnable (contre-modèle).

Note -- Le romantisme allemand. -

Ch. 29f. -- La rationalité moderne est invariablement interprétée comme profane, a-théologique. Toutefois, il est également possible de procéder différemment. -- *P.-L. Landsberg, Die Welt des Mittelalters und Wir*, Bonn, 1925, 118. -

"Il y a du vrai dans le texte suivant de *Karl Wilhelm Friedrich von Schlegel* (1772/1829 ; connu pour sa *Philosophie des Lebens* ; -- il est le frère de l'autre romantique August Wilhelm von Schlegel (1767/1845)) :

"Si l'on suppose que ces révolutions - la Réforme protestante, les révolutions politiques - ne sont pas de simples destructions provoquées par la "nature", mais que la providence - qui n'est peut-être jamais apparue aussi clairement à l'œil humain - est intervenue dans les situations terrestres, alors on peut espérer qu'elles ne sont que les préparatifs d'un rétablissement de l'ordre sur un plan supérieur.

Explication. -

(1) Ce point de vue est post-moderne : il prévoit - quoique de manière encore hésitante - une ère qui déplore les acquis des révolutions modernes comme accomplis et "positifs" (en termes hégéliens d'"établis" et donc déjà respectables), comme facteurs de perturbation, mais les place sur un plan supérieur. -

(2) Nous sommes ici immédiatement confrontés à un cas de "catharsis" : von Schlegel, devenu un fervent catholique, suppose

(1) les révolutions, mais

(2) leur reproche de perturber les données et

(3) les place sur un plan supérieur.

En d'autres termes, ces révolutions, bien que "raisonnablement justifiables" à la lumière des abus qu'elles suppriment ou veulent supprimer, sont elles-mêmes la cause de nouveaux abus - comme l'histoire actuelle nous l'enseigne très clairement - qui appellent un plan supérieur pour y remédier. -

Cela nous semble être l'application d'une vieille maxime théologique :

Gratia (i) supponit, (ii) sanat et (iii) elevat naturam (la grâce, c'est-à-dire l'intervention surnaturelle de Dieu) (i) présuppose, (ii) rend sain et (iii) élève la nature sur un plan supérieur). -

C'est avec de telles pensées que nous abordons le domaine dans lequel on peut comprendre quelque chose comme le New Age. Le New Age rassemble des personnes qui acceptent la raison révolutionnaire et ses réalisations, mais qui ne l'acceptent pas. Le New Age cherche la sortie quelque part sur un plan supérieur.

Un vingt-cinquième échantillon : la révolution scientifique.

Nous l'avons vu, à plusieurs reprises :

(i) le scepticisme (cf. 188 ; -- 9, 24 ; -- 193, 204, etc.), c'est-à-dire que l'on commence méthodiquement, en ne s'attachant qu'à ce qui est immédiatement donné ;

(ii) La Scientistique, c'est-à-dire la méthode pour convaincre les Sceptiques de réalités non immédiatement données. Kf 197v. (l'experimentalisme) nous en a donné une idée. Empirique-hypothétique-testing, -- voilà la méthode en quelques mots.

On observe quelque chose (empirique) ; on élabore une hypothèse pour le comprendre (explicatif) ; on teste les nouvelles découvertes pour voir si l'hypothèse est vérifiable (test). -- Suivant ce modèle, Descartes et Locke ont tenté de concevoir une philosophie.

La science comme révolution scientifique. -

H. Fr. Judson, On the Barricades, in : *The Sciences* (New York), 1985 : July/August, 54/59.-- L'auteur développe, à la suite de *I. B. Cohen, Revolution in Science*, Harvard Press, les notions suivantes, qui précisent une révolution.

a. Le terme "révolution". -- Ça vient de l'astronomie. -- Métaphoriquement (transféré à des données non astronomiques) "révolution" signifie : un bouleversement, un changement dans quelque chose d'autre, dans la mentalité ou dans la société. nous en avons vu des exemples : kf 135 (écon.), 225 (pol.).

b. La révolution scientifique. -- Non seulement dans *Revolution in Science*, mais aussi, par exemple, dans son ouvrage *The Newtonian Revolution* (1980) - Cohen est un spécialiste de Newton - *Cohen* analyse le concept de "révolution scientifique".

b.1. H. Butterfield, The Origins of Modern Science (1949), a analysé, pour lui, la révolution scientifique.

i. Prémisses : la naissance, dans l'Antiquité, du christianisme, -- les changements au sein de la chrétienté médiévale, -- l'humanisme (cf. 72 : Machiavel comme Humaniste) et la Renaissance, -- ils ont fondé une culture. -

ii. La révolution scientifique commence avec Copernic (1473/1543) - héliocentrisme -, Tycho Brahe (1546/1601 ; professeur de Kepler) et Joh. Kepler (1571/1630) - lois de Kepler sur l'orbite des planètes. G. Galilei (1564/1642) - mécanique, héliocentrisme -.

Newton et d'autres développeront plus tard ce type de scientisme. Butterfield déclare : "La révolution scientifique moderne éclipse tout ce qui l'a précédée et n'en fait que des épisodes passagers."

Précisions.

Qu'est-ce qui a tant changé exactement ? Les humanités mêmes de la modernité coévolutive. Ceci, tant en scientistique (sciences naturelles mathématiques) qu'en éthique-politique (aujourd'hui appelées sciences humaines). Et aussi en philosophie. L'univers, la société et les personnes elles-mêmes semblent désormais très différents. -

Butterfield appelle cela "la révolution scientifique". - Nous en avons vu la preuve ci-dessus.

b.2. H. Fr. Judson s'arrête ensuite pour considérer I. B. Cohen. -

Cohen distingue quatre moments. -- *Note* : Nous prenons ici le mot "moment" au sens de la dialectique hégélienne : **i.** un élément, **ii.** impliquant un changement. -

(A) Phases privées.

i. Une nouvelle idée devient, stricto sensu, "révolutionnaire" quand elle commence intellectuellement : une personne seule - pensez à Copernicus, qui pense que la terre tourne autour du soleil - ou un groupe, confronté à un problème (donné/demandé), conçoit une hypothèse, sous la forme d'une nouvelle formulation théorique, d'un nouveau système, par exemple, comme issue.

ii. "La révolution de l'engagement" - L'idée nouvelle est perçue comme nouvelle et est notée avec grand soin, -- les gens s'y engagent. -

(B) Phases publiques.

i. "La révolution sur papier". - Grâce au "papier", la nouvelle idée pénètre chez les amis, les collaborateurs, les collègues, -- oui, dans le monde scientifique tout entier.

ii. D'autres scientifiques, voire l'ensemble de la communauté scientifique, réagissent à la publication, -- du moins à temps. Seul ce quatrième moment scelle la révolution. -

Comparaison. -- On pense à *Thomas Kuhn, De structuur van wetenschappelijk revolutions*, Meppel, 1976-2 (*The Structure of Scientific Revolutions*, Chicago, 1962).

Un nouveau "paradigme" (un exemple de travail scientifique) est à l'origine d'une "révolution" dans une science professionnelle. -

Cfr. *Alan Chalmers, Comment s'appelle la science ? (Sur la nature et le statut de la science et de ses méthodes)*, Meppel Amsterdam, 1981, 114/127 (*Les théories comme structures ; les paradigmes de Kuhn*). -- Cohen conçoit une théorie qui est également applicable aux révolutions qui prennent du temps, selon Judson.

Modèle appliqué. -- La révolution copernicienne (la terre tourne autour du soleil) a été, pendant un certain nombre d'années, un problème passé inaperçu. --

(1) Lakatos (1922/1974), épistémologue, qui, après Karl Popper, s'est à nouveau posé la question : "Sur la base de quelles prémisses comprend-on la croissance scientifique ?".

Kf 67, en 1973, a même affirmé qu'il n'y avait jamais eu de "révolution copernicienne" ; raison : il n'a constaté aucune crise dans l'intelligentsia, qui travaillait avec le paradigme précédent (géocentrisme ptolémaïque), il n'a vu aucun retournement soudain vers l'héliocentrisme.

(2) Mais Cohen rétorque : le système, entièrement élaboré par Copernic en 1543, n'a pas eu d'effet profond immédiat sur les astronomes - jusqu'à ce que, après 1609, Kepler en publie une version remaniée.

Cette mise à jour de Kepler était radicale : à partir de ce moment, nous pouvons observer une révolution dans la cosmologie (théorie de l'univers), qui atteint son apogée dans la cosmologie de *I. Newton* (1642/1727), avec ses *Philosophiae naturalis principia mathematica* (1687).

On a regardé : 1543, 1609, 1687. Répartis sur plusieurs années. Plus encore : la refondation de la révolution copernicienne par Newton était si nouvelle - Cohen est un newtonien - que, dans un sens bien compris, les idées de Newton n'étaient pas tant une révolution copernicienne retardée qu'une révolution "pas plus copernicienne". -

Note : Induction (kf 3, -- 16, 30, 55, 71, 72, 87, 145, 199) : Cohen reconnaît le même type de retard dans une douzaine d'autres révolutions scientifiques de grande ampleur (sans parler des plus petites). -- soulignant que les révolutions scientifiques ont une structure différente des révolutions politiques.

Note complémentaire. -- *H.F. Cohen* (note : ne pas confondre avec I.B.Cohen), *Quantifying Music (La science de la musique au premier stade de la révolution scientifique* (1560/1650), Dordrecht, 1964. -

Cet ouvrage est une musicologie (les théories sur la consonance, sur la division de l'octave, etc.) telles que Kepler, Stevin, Benedetti, Vincenzo et Galileo Gallilei, Mersenne, Beeckman, Descartes et Huyghens les ont fondées, sont discutées. -

Au cours de ces soixante-dix années, la théorie musicale a connu une révolution
(i) depuis les Paléopythagoriciens (-530/-300), c'est une sorte d'arithmétique appliquée ;

(ii) elle devient une théorie physique et même psychophysique. -- Encore une fois, la raison moderne révolutionne tous les domaines de la vie.

Un vingt-sixième échantillon : -- le discours cynique.

La clause 110/123 nous a déjà présenté une source de cynisme, à savoir le - protosophisme. Nous y sommes revenus en 210ff (Libertinage). (libertinage). -- Nous allons maintenant aborder aussi brièvement que possible un deuxième aspect (et une deuxième source).

A. -- *Le cynisme antique (cynisme).*

Commençons par ce que *Susan Sontag, Primitivism* in : *Enc. Brit.* Chicago, 1967, 18, 531, écrit sur les penseurs dogmatiques ou artistiques. - Cf. kf 26. - Le primitivisme orienté vers l'avenir ("culturel") se retrouve également dans le kunisme (Antisthène, Diogène).

L'idéal philosophique de l'aut.arkeia, l'autosuffisance, peut être compris comme incluant : **(i)** la nature -- kf 120 -- comme règle de conduite ; **(ii)** contre-culture : rejet de la richesse, de la propreté corporelle et de la toilette, -- surtout rejet des règles de civilité et de sensibilité ("tact"), rejet de toutes les règles de la morale dominante (y compris les tabous sexuels).

Echantill. bibl. : A.h. Popkin/ Avr. Stroll, *Philosophy Made Simple*, New York, 1965, 25/27 (Cynisme) ;

-- Maria Daraki, *La sagesse des Cyniques*, in : Cl. Mossé, prés., *La Grèce ancienne*, Seuil, Paris, 1986, 92/112 ;

-- E. Shmueli, *Modern Hippies and Ancient Cynics (A Comparison of Philosophical and Political Development and its Lessons)*, in : *Cahiers d'histoire mondiale*, 12 (1970) : 490/514).

-- Les Anciens ou Paléocraties sont un type de Microsocraties (Kleinsocratiekers).

(1) *Antisthène d'Athènes*

(-455/-360), élève du philosophe Gorgias de Leontinoi (-480/-375 ; cf. 115 : Idées principales) et de Socrate d'Athènes (-469/-399), connu pour son exclamation sur l'agora, la place du marché, "Que faire de toute cette abondance ?

Dire, dans lequel une dose de primitivisme est présente de manière socratique. - Antisthène l'était :

(i) déçu ("frustré") par les attentes de sa culture.

(ii) Il répond par

a. le rejet de toute culture "plus fine" établie (pessimisme culturel) et

b. l'introspection ('aut.arkeia ; autarcie, autosatisfaction). -

Il s'est octroyé le titre de "vrai chien", le terme "chien" (kuon) ne désignant pas l'animal domestique, mais le chien sauvage, à l'"état de nature". -

2. Il s'est également proclamé "prince" ou "dieu", prônant la vie des divinités comme un idéal. -

3. Les deux titres ont été conçus et vécus ensemble dans le kunisme.

(2) Diogène de Sinope (-400/-325)

Il est le plus célèbre des “chiens divins”. Alexandre le Grand, le conquérant et propagateur de la culture grecque, rendit visite à Diogène. Lorsqu’on lui demanda ce qu’il pouvait faire pour libérer Diogène de son état sans culture, Diogène répondit “Oui, tu peux faire quelque chose : bouge-toi pour que je puisse voir la lumière du soleil”.

D’autres faits, qui caractérisent réellement le kunisme.

a. Un jour, Diogène remarque une femme qui s’incline profondément devant les divinités, -- exposant le bas de son corps. Diogène l’aborde : “ Ne crains pas, femme, que le dieu se trouve derrière toi (car tout est plein de sa présence), et que tu lui offres un spectacle bien immoral.

b. Diogène, en tant que “chien sauvage divin”, se masturbait publiquement, sur l’agora, - prétendant que le dieu Pan (*note* : le fils d’Hermès et de la nymphe Druopè ; il était le dieu des bergers et des bergères incultes ; il se montrait avec les pattes et les poils d’une chèvre) était l’inventeur de la masturbation, --

Pan, le seigneur des montagnes, qui a enseigné la masturbation aux bergers et aux éleveurs rustres (M. Daraki, a.c., 97). --Cela semble indiquer une origine mythique du kunisme. - Le “public” - et non le privé - était, aux yeux de Diogène, la terreur de la faim, de la soif et du sexe : il mangeait en public à l’agora (que les Grecs de son époque considéraient comme “enragée”) ;

Il avait l’habitude de se masturber en public, disant : “Si seulement le ciel suffisait à stimuler le ventre pour ne pas avoir faim ! Il était, bien sûr, également nudiste. Porter des vêtements était trop “cultivé”.

c. La nécrophagie, le fait de manger des cadavres (cf. 114), était un autre point d’enseignement. Les morts ne sont que (cf. 209 : réductivisme ; -- 212, 217) des “aliments”, et des aliments à cuisiner. -- L’honneur de donner une sépulture décente est rejeté : on jette les cadavres devant les animaux ! Diogène a demandé qu’après sa mort, son cadavre soit laissé sans sépulture “afin que les chiens puissent avoir leur part”. -- Une sorte d’animalisme (kf 121) est, progressivement, évident.

(3) Krates de Thèbes (-365/-285)

Il était un élève de Diogène. Il a créé des poèmes dans le style et le contenu kunish, et était un homme populaire. -- Avec Hipparchia, une femme Kuni, il a régulièrement commis des copules publiques.

Maria Daraki, a.c., résume : retour à la vie sauvage, -- plaisir de la gêne, habitudes alimentaires alternatives (nourriture crue), -- rejet de la vie conjugale ordonnée (prostitution, homosexualité, inceste, masturbation publique et copu-la), nudisme et rejet de la bienséance, -- rejet des rites funéraires, -- avec l'animal sauvage comme modèle.

Note -- Sans équivalence (ce qui serait certainement faux), une ressemblance peut néanmoins être établie avec les "Professeurs critiques" du Petit livre rouge pour écoliers (kf 210). -- La "révolution sexuelle" (encore une "révolution" ; kf 229 ; - 220) a avec les artisans naissants aussi un parangon anti-grec.

Du kunisme au cynisme.

Popkin/ Stroll, Cynicism, affirment que les Kunieker ont cultivé une éthique et une sincérité authentiques, -- bien qu'il s'agisse de démasques de la culture factice de l'époque. -

Plus tard, cependant, la distance ("autarkeia") ou la complaisance, avec la doctrine de l'indifférence, aurait conduit à un cynisme ouvert (dans le sens actuel) parmi les épigones (adeptes déchus) surtout. -

Mod. Appliqué - Le Kunieker(in) tire son argent et sa nourriture de ses "amis"/"petites amies". Lorsqu'il s'est agi d'annuler la dette, ils ont appliqué la doctrine de l'indifférence et, de manière malhonnête et sans cœur, n'ont rien donné en retour. C'était en fait normal : pour les Kunians, le Kuklops (Cyclope), qui, en tant que géant sauvage, ne travaillait pas, mais vivait de ce que la terre lui offrait sans travailler, était l'idéal. Cfr. M. Daraki, a.c.,96. Encore un parangon mythique.

Asocial, oui, antisocial : la repentance sans engagement. Popkin/ Stroll soulignent l'ascétisme. La mortification des désirs naturels - ce qui est aujourd'hui anti-nature - était un motif kunish. Socrate y avait déjà fait allusion.

Effets secondaires. -- L'influence des Kuniekers était très grande.

a. le stoa ou le stoïcisme. -- Zénon de Kition (-336/-264) a commencé par être kuniciste. Dans le Stoa, on retrouve beaucoup de kunisme, notamment le détachement du monde et de la vie.

b. les chrétiens mondains se sont souvent reflétés dans les Kuniques et les Stoïciens ; d'où la mondanité dénoncée, entre autres, par le P. Nietzsche, qui n'est pas un effet platonicien. -

c. les primitivistes (Hippies) s'inspirent du kunisme.

B. -- Le cynisme moderne.

Echantill. bibl. : P. Diel, *Psychologie curative et médecine*, Neuchâtel (CH), 1968 (le titre récent est : *Psychologie, psychanalyse et médecine*, Paris, 1967) ;

-- Peter Sloterdijk, *Kritik der zynischen Vernunft*, Frankfurt a.M., 1983 ;

-- J.-M. Le Sidaner, intr., *Les Cyniques (Anthologie)*, *La Différence*, 1989 (41 auteurs cités) ;

-- J.-Fr. Kahn, *Esquisse d'une philosophie du mensonge*, Flammarion, Paris, 1989

;

-- Christian Laborde, *L'os de Dionysos*, Ed. Régine Deforges, 1989 (l'histoire d'un professeur, qui a sur la conscience le blasphème, la luxure, le défi, -- le paganisme, interférence interdite par la loi d'une école chrétienne ; il invoque entre autres Serge Gainsbourg et de Sade (o.c., 156)).

Le dandysme. -- Ernst Junger, *Strahlungen*, Tübingen, 1949, 345 : "Paris 10.08. 1944.-- (...) J' aime les raisins glacés -- Parce qu'ils n'ont pas de goût. -- J' aime les camélias. - Parce qu'elles n'ont pas d'odeur. -- Et j'aime les hommes riches -- Parce qu'ils n'ont pas de cœur".

Ces vers m'ont donné l'idée - dans mon travail sur le nihilisme (kf 219) - d'évoquer le dandysme comme l'un de ses précurseurs".

Le terme anglais "dandy" désigne un homme dont les caractéristiques sont une élégance sobre, une politesse éhontée et une ironie glaciale.

George Bryan Brummel (1776/1840), figure de proue de la mode de l'époque, est considéré comme l'un des plus purs spécimens du dandysme.

Echantill. Bibl.: O. Mann, *Der Dandy (Ein Kulturproblem der Noderne)*, Heidelberg, 1962. -- L'auteur affirme, sur la base d'analyses, que Byron, Bulwer, Disraeli (Angleterre), -- Stendhal, Baudelaire, Flaubert (France) étaient également caractérisés par le dandysme.

Le cynisme est un trait de caractère et le principal (o.c.,45), bien que ce Dandy-cynis-me puisse le cacher. -

Note -- Un "cas" particulièrement parlant de dandysme est raconté par J.-P. Goujon, *Pierre Louys, Une vie secrète* (1870/1925), Seghers/ Pauvert.

On a tenté de résumer sa vie de dandy en trois mots : "papier non écrit, vieux livres et dames brunes", ce à quoi il a tragiquement succombé. Une élégance raffinée, des tas de femmes, des tas de dettes !

Kierkegaard sur le cynisme. -- S. Kierkegaard (1813/1855 ; "père" de l'existentialisme) a caractérisé le cynisme comme suit.

“La distinction entre le bien et le mal est invalidée par une connaissance théorique légère, “distinguée”, de tout ce qui est mauvais, -- par une sagacité bien-pensante, qui suppose que, dans le monde, le bien n’est pas estimé et reste sans récompense, si bien qu’elle équivaut bientôt à la stupidité”, (dans sa *Kritik der Gegenwart* (1846), Bâle, 1946, 21).

M. Hunyadi sur M. Foucault. -- Nous sommes confrontés à ce que dit Kierkegaard, lorsque nous confrontons la vie de M. Foucault (1926/1984), bien connu à la fois comme structuraliste et comme post-structuraliste, à sa théorie. -- Dans : *M. Hunyadi, Philosophie : Michel Foucault perd sa virginité* in : *Journal de Genève* (20.01.1990), on peut lire ce qui suit.

1. L’ambivalence. -- Lorsqu’on lit les œuvres savantes de Foucault et qu’on les confronte à sa vie, on est forcément frappé par “ce sceau de l’ambivalence”. --

D’une part, Foucault, tant dans la pratique de ses actions militantes que dans ses travaux universitaires, n’a cessé de dénoncer “le pouvoir” comme étant sujet à l’abus de pouvoir.

En revanche, le même Foucault ne manque aucune occasion de se prêter au “jeu du pouvoir” (le jeu du pouvoir). -- en quoi l’existentialiste J.-P. Sartre (cf. 176) se distingue profondément de lui. C’est à son honneur de l’indiquer clairement.

2. De D. Eribon, Michel Foucault, Flammarion, une biographie approfondie de Foucault - qui, pour une fois, ne dégénère pas en adulation - Hunyadi cite le fait suivant.

-
a. Lorsqu’il écrit *Les mots et les choses* (l’un de ses ouvrages les plus célèbres), Foucault est tout sauf en train de préparer “la révolution”. Il n’a même pas pensé à se battre sur les barricades. Non : à l’époque, il était en pleine discussion - dans les bureaux d’un ... Ministre gaulliste (*note*: très à droite) de l’éducation sur les prestigieux projets de réforme gaulliste de l’enseignement secondaire et supérieur en France.

b. L’Université de Vincennes a été fondée dans le sillage de “la grande peur” (*ndlr* : même le si militant de Gaulle a paniqué à un moment donné à la vue de la révolte étudiante de Mai 68) et était donc un bastion de l’ultra-gauchisme militant.

Automne 68 : Foucault se voit confier le département de philosophie à Vincennes ; il se révèle être un professeur militant. -

c. à ce moment précis, il prépare sa candidature au Collège de France (le sommet de la pensée française). Avec tout ce que cela implique en termes de “démarches” et d’“accords secrets”.

En temps voulu, Foucault est élu, -- en même temps que R. Aron. “Ils ont été élus le même jour, au cours de la même réunion des professeurs ! Si l’on sait qu’Aron n’était certainement pas un gauchiste.....

Foucault sera le célèbre professeur du Collège de France de ... 1970 à 1984, le célèbre professeur au Collège de France, -toujours militant au service de toute sorte de “bonne cause (de gauche)”.

Note -- Il ne s’agit pas ici, comme souvent, d’une contradiction entre la doctrine et la vie, mais d’une contradiction entre la doctrine et la vie militante, d’une part, et, d’autre part, la “vie complice”. Ce qui rend l’affaire cynique. Une application de la définition de Kierke-gaard.

Le “discours cynique” de Peter Sloterdijk.

Avec sa *Kritik der zynischen vernunft*, nous sommes confrontés à un démasquage. -

Echantill. bibl. : G. Groot, Peter Sloterdijk, *Cynique*, dans : *Streven* 1985 : jan, 322/336 .

(A) *L’éclairage.*

Les Lumières connaissent leur apogée en I. Kant (kf 204 (Criticism), 226 (die kritische Vernunft)). Voir aussi kf 191v. (raison articulée). -

Le titre de Sloterdijk rappelle d’ailleurs très clairement Kant (*Kritik der reinen Vernunft* (1761/1787) ; *Kritik der praktischen Vernunft* (1786)).

La position défendue par Sloterdijk se résume à ceci. -

(B) 1. Kant : “was ist Aufklärung ?

Kant y appelle à un raisonnement et une pensée indépendants (articulés), “autonomes” - et sans illusion. En latin : sapere aude (oser penser personnellement) ! Cela se résume à ceci : la raison articulée est imperturbable :

(i) tout ce qui est extérieur à elle-même et

(ii) tout en soi (cf. 195v. : les trois substances kartésiennes ; 204 (les mêmes trois substances, lockiennes)), -- “gründlich” (complet). -

(B) 2. *La séduction.* -- En néerlandais hégélien, “faire la cour” signifie se transformer en son contraire.

Sloterdijk affirme maintenant que la raison kantienne - au cours des deux cents ans qui nous séparent de *Was ist Aufklärung ?* - a conduit à l’inverse de ce que voulaient les Lumières, à savoir fonder une culture “critique” (cf. 188 : foundationism). -

Dans quel sens ? L’“Illusionslosigkeit” a dégénéré en

(i) Une reconnaissance sceptique des seuls faits bruts (kf 9, 24, -- 193 (Descartes), 201 (Locke)),

(ii) au mépris de tout ce qui dépasse ces “faits brutaux”. Dit Ger Groot :

“ Tout le reste (*note* : autre que les faits brutaux) est un obscurcissement romanesque, qu’il faut démythifier au plus vite, ramener (kf 209, 233) à la “ réalité vulgaire “, qui est derrière.

Sobriété”, “démasquage” et “profanation” sont les mots d’ordre d’une raison qui veut aller à la racine des choses et qui ne peut les voir autrement que non matérielles, sans illusion et (au niveau de la morale) comme une volonté de pouvoir et d’intérêt personnel.

Pour le dire plus clairement, la raison moderne est devenue si cynique, en l’espace de deux cents ans, que même lorsque quelqu’un agit de manière vraiment élevée et désintéressée, on ne voit que - de manière réductrice - les apparences, les faux-semblants. Même un comportement désintéressé est interprété comme le masque derrière lequel se cachent des motivations et des pulsions basses et égoïstes.

“Les trois matérialistes ‘critiques’“ (P. Ricoeur).

Ce que Sloterdijk affirme reçoit une confirmation inhabituelle dans *P. Ricoeur, Le conflit des interprétations (Essais d’herméneutique)*, Paris, 1969, 148/151 (*Marx, Nietzsche, Freud*).

Ricoeur y explique comment - ce qu’il appelle “ les trois matérialistes ‘critiques’ “ - Marx, Nietzsche et Freud, chacun issu d’un type de matérialisme (cf 206), procèdent néanmoins au même démasquage de notre culture.

Ricoeur reproche à Marx l’“économisme” (voir les choses de manière unilatérale comme économiques), à Nietzsche le “biologisme” (voir les choses de manière unilatérale comme biologiques) et à Freud le “pansexualisme” (voir les choses de manière unilatérale comme fondamentalement sexuelles).

Tous trois sont des matérialistes convaincus, mais en même temps des herméneuticiens, c’est-à-dire qu’ils proposent un type de théorie de l’interprétation, qu’ils appliquent de manière cohérente ou non. -

a. Descartes démasque le corps comme une “machine” (cf. 193) et le désenchante, tout en maintenant la conscience (de soi) de l’âme.

b. Marx, Nietzsche, Freud, - ils ont aussi démasqué la conscience de soi comme trompeuse. Tous trois sont des critiques de la conscience. La conscience de l’âme donne un sens à elle-même et aux choses.

Elle n’est pas ce qu’elle pense, imagine, être : “vérité objective”. Elle est le masque de facteurs sociaux (Marx), biologiques (Nietzsche), libidinaux (Freud), par lesquels elle est, en fait, contrôlée et aveuglée.

Le double sens de la vie moderne.

(1) Dans une analyse approfondie des sciences professionnelles, dans la mesure où elles ne sont élaborées que de manière définie (“ positive “) - autrement dit : dans la mesure où elles ne décrivent que des faits brutaux et aussi les “ expliquent “ le cas échéant, sans tenir compte des valeurs supérieures - *G. Van Steendam, Wetenschap op zoek naar ethiek*, in : *Onze Alma Mater* 39 (1985) : 2, 81/117, souligne dans son introduction que les sciences modernes ont un “double visage” : d’une part un aspect extrêmement constructif, d’autre part un aspect très dangereux. Cela a pénétré jusqu’au sens commun - y compris l’homme de la rue - et s’est transformé - ajoutons-le - en écolo-pacifisme (cf. 97 : environnement) dans presque tous les pays industriels,

(2) ***Marshall Berman, All That is Solid, Melts Into Air (The Experience of Modernity)***, Londres, 1985. -- La “modernité” est, ici, considérée du point de vue du sentiment (de valeur).

Berman appelle “modernité” la combinaison ou l’alternance de l’orgueil démesuré face à ce que l’on peut gérer et de la peur d’une menace qui découle de ce que cet orgueil atteint.

a. - L’homme moderne vit - pour citer Goethe - un sens faustien de la vie : avec ses contemporains, dans la lignée des grandes figures précoces de la Modernité, il entrevoit des possibilités inédites, -- des conceptions, des innovations, -- ajoutons : des révolutions ; tout cela est en son pouvoir.

b. - Le même homme moderne vit facilement les changements constants dont il se rend compte comme des menaces. On n’est jamais sûr. Les certitudes de base - les idées acquises par l’éducation (et les éducateurs) - se transforment immédiatement en incertitudes.

i. L’homme traditionnel peut se permettre de vivre sur des certitudes de vie solides. -

ii. L’homme moderne déraciné, cependant, peut-être la majorité de nos contemporains, observe que tout ce qui est solide, se fond dans l’air”,

Conclusion. -- La “modernité” était

1. Rationalisme (cf. 188), -- soit kartésien (axiomatique - déductif principalement, mais pas unilatéral), soit lockien (réducteur, mais pas unilatéral non plus) cf. 192, 197 ;
- 2 Elle était aussi une Sadienne (kf 206).
3. Révolutionnaire (kf 224) dans de nombreux domaines et
4. cynique, elle l’était aussi.

Un vingt-septième échantillon : le modernisme.

Que signifie le terme “modernisme” ? - Conclusion : il existe un noyau commun quelque part, qui se retrouve dans la variété des définitions (= interprétations). - Essayons de définir ce noyau.

Le modernisme catholique au début du siècle.

Entre 1896 et 1910, il y a eu un modernisme dans l'Église catholique. Ce qui a été appelé “aggiornamento”, adaptation (actualisation), après le Concile Vatican II (1962/1965) a été appelé “modernisme”.

Des personnalités comme G. Tyrrell (1861/1909), en Angleterre, et, en France, A. Loisy (1857/1940) veulent moderniser le catholicisme traditionnel. Ils étaient convaincus que l'Église devait elle aussi évoluer avec le progrès (cf. 87, 224) qu'implique la culture moderne.

Le modèle protestant libéral.

Dans le modernisme du siècle catholique, ce ne sont pas les protestants orthodoxes (= ancrés dans la tradition) qui ont servi de modèle, mais les libres penseurs :

Le Père D. Schleiermacher (1768/1834), le fondateur de l'Herméneutique moderne, -- G.W.Fr. Hegel (1770/1831), le fondateur de la Dialectique nouvelle ou moderne (kf 224) étaient les leaders du protestantisme libéral ou libre.

Aug. Sabatier (1839/1901), le symboliste protestant (“Les dogmes traditionnels ne sont (que) des énoncés “symboliques”, que nous devons maintenant actualiser d'un point de vue moderne”) est parallèle à Schleiermacher ou Hegel.

Avec les modernistes catholiques, ils ont servi de modèle non seulement à une sorte de “protestantisation”, mais aussi à une protantisation libérale de la foi catholique. Ce qui, dans sa forme la plus pointue, équivalait à un catholicisme libéral.

Tradition-Catholicisme,

dans sa forme baroque surtout, a dû condamner une telle chose, bien sûr : le Saint Office (successeur de la Sainte Inquisition) a publié un décret “*Lamentabili sane exitu*” (“Avec des résultats vraiment déplorables”) (03.07.1907) ; le Pape Pie X l'a confirmé dans l'encyclique “*Pascendi Domini gregis*”, (“La pâture du troupeau du Seigneur”, (08.09. 1907) appelant le Modernisme d'alors non pas une hérésie parmi d'autres, mais le rassemblement de toutes les hérésies.

Ceci pour la raison du principe de base de l'âge moderne, à savoir le développement : l'humanité, dans son ensemble, à travers l'histoire de la culture, passe par une croissance vers une libération ultime (entre autres de toutes les erreurs).

Notes: On constate que le catholicisme vatican, bien qu'évoluant également à sa manière (pensez aux encycliques sociales d'un Léon XIII (pape de 1878 à 1903), qui a initié le mouvement œcuménique, a conduit les catholiques français à accepter la "Républicaine" (=État sans religion), les travailleurs catholiques dans *Rerum Novarum* (1891) avec une charte ecclésiastique), réagit plutôt - comme le dit Marshall Berman (KF 239) - avec anxiété à l'observation que "tout ce qui est solide, se fond dans l'air".

Le modernisme artistique.

A. Bolckmans, *Overzicht van de wijsgerige currents in de wereldliteratuur (Enquête sur les courants philosophiques dans la littérature mondiale)*, Gand, 1972, nous montre un autre type de modernisme. --

"Modernisme" est utilisé comme un nom majeur de l'histoire de la littérature au XX^{ème} siècle. Il est en effet frappant de voir comment, à chaque fois, dans les différents mouvements, chacun portant son propre nom, l'accent est mis sur "le moderne", "le nouveau". On veut attirer l'attention sur le fait qu'on apporte quelque chose de nouveau et qu'on est original. Selon Bolckmans.

Traditionnalisme/modernisme.

Le monde littéraire ouest-européen - toujours Bolckmans - semble après 1910, dans une plus large mesure qu'avant, être animé par le conflit "Tradition/Modernité". Les deux termes sont génériques : les traditionalistes souhaitent s'appuyer sur ce qui a précédé, mais de manière à l'actualiser ; les modernistes souhaitent des innovations plus radicales.

Parmi les mouvements traditionalistes, Bolckmans compte le néo-réalisme, le néo-naturalisme, le néo-symbolisme, le néo-classicisme. -

A. De nombreux écrivains très importants sont des traditionalistes : Thomas Mann, John Steinbeck, Mikhaïl Sholokhov, François Mauriac, Graham Greene, Niko Kazantzakis. Les modernistes ne le sont pas. -

B. Les modernistes, cependant, apportent des distorsions strictement nouvelles : Futurisme, surréalisme, hermétisme, existentialisme sont leurs noms. -

C. "Dans de nombreux cas, il est difficile de distinguer les deux" (o.c., 95). -

Note : -- Cette dernière phrase devrait nous rendre très prudents. -

Note -- Echantill. bibl. : Douwe Fokkema/ Elrud Ibsch, *Modernism in European Literature (Synthesis, currents and aspects)*, Amsterdam, 1984. Il traite des romanciers et essayistes de la période 1910/1940 (Joyce, V. Wolf, Proust, Gide, Svevo, Musil, Mann).

Notez que Bolckmans classe Mann dans la catégorie “traditionnellement fixe” et Fokkema/ Ibsch dans la catégorie “moderniste”.

-- Fr, Bulhof, éd. Nijhoff, Van Ostaijen, “*De Stijl*” (*Le modernisme aux Pays-Bas et en Belgique dans le premier quart du XXe siècle*), La Haye, 1976.

Ce livre fait suite à un symposium organisé à l’Université du Texas, à Austin, sur “*Le modernisme dans les Pays-Bas, 1915/1930*”, en octobre 1973.

La confusion du langage et de la pensée.

(1) Lieven De Cauter, *La postmodernité pour les enfants*, in : *Streven* 1987, oct., 77/79, dit : “Donc ceux qui veulent savoir quoi penser de l’art de Borges, Eco, Calvino, qui sont explicitement postmodernes, ne peuvent pas, pour le moment, se tourner vers le P. Lyotard (*note* : le théoricien du postmodernisme)”.

(2) P. Pelckmans, *Le cirque de l’incroyable d’Eco* dans : *Streven* 1989, oct., 46/57, dit : “Certaines des tendances que l’on a appelées “postmodernes” ces dernières années font revivre avec empressement - avec beaucoup d’auto-ironie et d’ambiguïté - un héritage irrationnel qui, depuis les Lumières, semblait avoir été définitivement rayé de la carte.

Umberto Eco, Le pendule de Foucault suggère que la réserve supérieure de ce type de voyage risque de devenir une façade creuse . Le rejet du postmodernisme par Eco reste, en termes de prémisse, indéfectiblement moderne”. -- ... comprendre qui peut comprendre.

Note -- Peut-être -- nous disons “peut-être” -- *Neil Postman, Wij amuseren ons kapot*, Houten, 1986, et idem, *Het verdwijnende kind*, Weesp, 1984, peuvent nous fournir au moins un indice sur ce qu’est, artistiquement et même généralement, le “modernisme”.

Dans la lignée de *M. McLuhan, The Medium is the Message (An Inventory of Effects)*, Middlesex, Penguin Books, 1967 (un ouvrage sur la théorie de la communication), Postman affirme que la rationalité est l’élément créatif de notre culture occidentale et que la “rationalité”, essentiellement, utilise le texte, c’est-à-dire le mot parlé et écrit, comme un médium, un moyen de communication.

En outre : que les médias, surtout depuis les années 50, ont comme détruit cette culture des mots et des textes pour la remplacer par une culture visuelle (pensez à l’envahissement de la télévision dans l’éducation des enfants). Le “modernisme” pourrait, dans cette hypothèse, être : un style d’art qui est rationnel grâce à un culte strict du mot logiquement clair sous forme de texte.

Modèle appliqué. -- *Nouvel art.*

Echantill. bibl. : J. Mathes. *Hrsq., Prosa des Jugendstils*, Stuttgart, Reclam, 1982.

-
Ce que nous, néerlandophones, appelons “Nouvel art” est appelé ailleurs Art nouveau, Arts and Crafts, Modern Style, Jugendstil. -

“Le style moderne, l’Art nouveau et le Jugendstil se sont présentés comme le premier art moderne”. (B. Verschaffel, *Postmodernité (sur la mort de l’“art” et l’omniprésence de la “beauté”*), in : *Streven 1988* : Dec., 242).

En Allemagne, notamment autour et à Munich, le modernisme, sous cette forme du moins, était très “élitiste” et pratiquait tout ce qui est “raffiné” (d’une qualité dite supérieure), comme les représentations atmosphériques, les représentations oniriques recherchées, les exotismes sensuels impuissants de toutes sortes, les stylistiques purement décoratives.

Pas fondamentalement sans suffisance et surtout sans “esthétisme”, c’est-à-dire la réduction de l’art à une activité égocentrique, -- sans grand “message” (dirait-on maintenant). -- Le livre de Mathes situe le Nouvel Art allemand entre 1893 et 1913. Très simultané avec le modernisme catholique (kf 240 : 1896/1910). Il en va de même pour le modernisme d’un siècle.

B. Verschaffel, a.c., typifie comme suit : “ Le credo (*note* : l’“ hypothèse “ (platonicienne)) de l’Avantgarde et la valeur fondamentale de l’“ art moderne “ se résumant à la fin de l’“ histoire “ : la liberté. --

(i) *Tout d’abord, “l’art” doit être libre extérieurement :*

Il ne doit pas être réquisitionné par une autorité extérieure. On ne peut pas mettre “l’avant-garde” en laisse. Ce n’est que lorsque l’“art” est radicalement libre et autonome (kf 183v) qu’il peut concevoir et vivre une utopie, -- qu’il peut expérimenter la liberté totale à laquelle chacun est destiné, -- qu’il peut préfigurer la liberté et le bonheur de “l’homme à venir”. Etc.

(ii) *En outre, “l’artiste” doit également être libre en interne :*

Rien ne doit limiter son envie de créer, de s’exprimer ou d’explorer. Tout doit être possible : tous les matériaux, tous les procédés de fabrication, toutes les significations, toutes les fonctions, toutes les “déclarations”.

Les règles, les conventions, les coutumes peuvent et doivent être “ignorées”. Plus encore : le processus de négation créative” (kf :74 ; 119 : “fusis”) de l’existant est le moteur de la “créativité” et du “progrès” dans l’“art”.

L’œuvre d’art moderniste idéale est le geste qui ne peut être imité ou répété (suspendre un tissu blanc, par exemple). (...”. (A.c., 242/243).

Note -- Si l'on compare les interprétations d'un Postman (texte ordonné-logique) avec celles d'un Verschaffel, on constate que l'ambiguïté de la modernité pourrait bien être l'une des causes de la confusion du langage et de la pensée concernant le Modernisme : cf 192 (Modernité cartésienne), cf 197 (Modernité lockienne) s'accordent avec un Postman ; cf 206 (Modernité sadienne) s'accorde avec l'interprétation de Verschaffel.

Mais, si l'on va plus loin, dans l'interprétation de Verschaffel, -- "Dans le jeu consistant à "ignorer" les règles et à essayer la liberté "totale", l'Avantgarde s'est vite rendu compte que, lorsque toutes les règles du jeu avaient disparu, le jeu lui-même (*note* : ici l'art) restait la dernière convention et la dernière limitation (*note* : il doit, malgré toutes les libertés totales, rester "art"). -- L'existence de "l'artiste" et l'institution de "l'art" (avec tout ce qui l'accompagne) sont démasquées (kf 237) comme ... les vestiges de l'ancien art bourgeois ; (A.c.,243).--

On le voit : la raison cynique, qu'elle soit sadienne ou non, ne désigne pas tant Descartes ou Locke comme modèles de modernisation. - Verschaffel, cependant, continue :

"La tâche ultime consiste alors à ignorer le jeu (*note* : ici "l'art") lui-même : l'isolement de "l'art" et de "l'artiste" doit être brisé. "L'art" doit fonctionner et se fondre dans la "vie".

Tout est "art". Tout le monde - c'est-à-dire l'humanité ou "le héros de l'histoire" - est un "artiste". Lorsque l'institution de l'"art" elle-même est ignorée, nous sommes au bout du rouleau.

La "négation créative" ou "l'expérience" s'essouffle et le moulin se tait. L'avantgarde et "l'art moderne" sont terminés. Art' est mort, dans les années 70. (...). On ne sait pas très bien ce que "l'art" peut ou devrait signifier maintenant, ni pourquoi il devrait être important...". (A.c.,243). -

En d'autres termes, selon Verschaffel, c'est là que commence la postmodernité (et, le cas échéant, le postmodernisme), qui ne croit plus au progrès comme but final de l'histoire culturelle.

Futurisme, dadaïsme/surréalisme, hermétisme.

Le "nouvel" art montre plus qu'une forme,...

a. *Le futurisme.* -

Vers 1909, en Italie, le poète Filippo Marinetti (1876/1944) a initié ce mouvement d'art et de vie : l'"actualité" (et non la "tradition"), avec le contemporain.

est le point de départ. Nous expliquons cela, avec Verschaffel, plus en détail. --

A. Le modèle de Constantin Guys (*Vlissingen 1805/ Paris 1892*). --

Charles Baudelaire (1821/1867), pionnier en France de la littérature “moderne”, connu pour ses *Fleurs du mal* (1857) (kf 235 : dandy), écrit en 1863 à propos de C.G., Peintre de la vie moderne.

Guys a travaillé comme illustrateur pour des journaux et des magazines. Mais il ne se considérait pas comme un “artiste”, mais comme un outsider. Guys voulait “tout voir”, “tout vivre” : “la curiosité peut être considérée comme le point de départ de son génie”, écrit Baudelaire à propos de Guys, qui montrait une tendance exagérée à s’absorber dans les choses visibles et tangibles. -

En cela, il est comme un enfant : “L’enfant voit tout en nouveauté ; il est toujours ivre. (...) c’est à cette curiosité profonde et joyeuse qu’il faut attribuer l’œil fixe et animalément extatique des enfants devant le nouveau, quel qu’il soit”. (L’enfant voit tout du point de vue de la nouveauté ; il se promène toujours ivre. (...). C’est à cette curiosité profonde et joyeuse qu’il faut attribuer le plaisir aveugle et animal des enfants pour tout ce qui est nouveau, quel qu’il soit). -- Eh bien, Baudelaire y voit, avec Guys, l’esthétisme moderne typique.

(a) La première révolution industrielle (cf. 135/136). -- “La locomotive -- selon Verschaffel, a.c., 246) -- est, pour le bourgeois du XIXe siècle, l’image de sa propre puissance, -- le symbole du progrès, le symbole de l’histoire. --

Rien ne peut arrêter cette machine faite par l’homme, -- rien ne peut arrêter le progrès, l’histoire, le développement. La résistance au train est la ridicule résistance impuissante au progrès, au temps nouveau, à l’avenir. -

La gare est d’ailleurs l’un des premiers et des plus importants bâtiments bourgeois : c’est le temple de la bourgeoisie, où l’on vénère l’efficacité, le professionnalisme, la technologie, la changeabilité et la mobilité”.

(b) C. Guys, comme un “esthète” moderne. -- Guys était un dessinateur et aquarelliste, connu pour ses représentations du Second Empire (fondé par Napoléon III (02.12.1852/ 04.09.1870), de ses mœurs et de ses guerres. -- Guys voit aussi le train, la gare, etc. comme modernes, mais différemment : comme un enfant curieux qui, indifférent à l’idée de progrès, se contente de regarder...

absorbés par le spectacle offert par le train, la locomotive, la gare, etc. Pas “impliqué” dans le processus actif de modernisation, comme l’industriel, l’homme d’affaires, le banquier ou le prolétaire qui doit y gagner sa vie. Non : en tant que personne non impliquée, vivant de manière purement esthétique, en tant que flâneur (“flâneur”).

Il est encore au “stade esthétique” (comme dirait Sören Kierkegaard (1813/1855 ; le père de l’existentialisme)). -

Modèle appliqué. “Les mutations sociales et industrielles (...) créent tout d’abord (...) un nouvel environnement : la métropole. La vie dans cette métropole crée des sous-produits et des connotations involontaires, imprévus (et d’abord inaperçus).

Dans ce nouveau désordre qu’est la ville, il y a des choses radicalement nouvelles à voir, à sentir, à expérimenter. La disparition de l’obscurité, le scintillement des rues mouillées par les réverbères, le sol vibrant des machines sont des sensations absolument nouvelles (...). Les grands espaces commerciaux, le large étalage des marchandises, l’omniprésence du miroir, des inscriptions et des signes dans la ville sont absolument nouveaux (...). Ainsi se caractérise Verschaffel, a.c., 247v., interprétant les idées de Baudelaire.

B. Filippo Marinetti. -- Marinetti est caractérisé par Verschaffel comme un “dandy” (kf 235), comme un “flâneur” et un “poète décadent” et, plus tard, comme “le pape du Futuris-me” (a.c., 251).

C’est, en termes platoniciens, l’“hypothèse” futuriste : non impliquée, oui, “indifférente”, mais à la recherche du plaisir : “Nous sommes les nouveaux “Primitifs”, avec une sensibilité (*note* : sentiment, empathie) complètement transformée“ dit Marinetti. -

Le futurisme. -- Verschaffel caractérise : “la “Bejahung” (*note*: se fondre dans) frivole et optimiste de ce que Baudelaire - d’une manière très mitigée, pessimiste et conservatrice - reconnaît comme son destin, à savoir vivre dans la modernité, avec sa révolution industrielle, avec sa métropole. -

Dans le *Manifesto dei pittori futuristi* (1910), on peut lire : nous voulons dépeindre et glorifier la vie quotidienne, qui est constamment et désordonnément transformée par la science glorieuse.

Sans l’idéologie, le message, la pensée (y compris en termes historico-culturels) de la vie moderne et de son environnement, et reproduits dans les œuvres d’art : c’est un second modernisme.

b. *Le symbolisme.*

A. *Le symbolisme français* -- Vers 1885, le mouvement symboliste est apparu en France.

a. Il réagit contre le Positivisme (c'est-à-dire l'Empirisme (cf 229 (Science) ; 198 (Rationalisme Empirique)), présent dans le Naturalisme en art, -- surtout contre le Parnasse (une tendance littéraire-artistique, qui a introduit un style impersonnel-scientifique et a établi "l'art pour l'art" comme principe, -- vers 1850+).

Au sens strict, on pourrait appeler "modernisme" le naturalisme qui, dans l'art, présente la science moderne comme une sorte d'idéal. Mais ce nom a maintenant une autre signification.

b. Il tente, par le biais du texte, dans la mesure où il contient des mots à valeur musicale et des termes à signification symbolique, de représenter, de suggérer, les modes de vie, même les plus imperceptibles, de l'âme moderne - y compris l'occulte. --

Verlaine (1844/1896), Rimbaud (1854/1891) en sont les pionniers. Mallarmé devient la figure centrale. Avec les pièces de théâtre de Maeterlinck, le symbolisme atteint le grand public.

En peinture, il y a des Gust. Moreau, Puvis de Chavannes, Odilon Redon. --

B. *Le symbolisme international.* -- En Belgique (G. Rodenbach, E. Verhaeren), en Angleterre (O. Wilde), en Allemagne (St. George), au Danemark (G. Brandes), en Russie (C. Belmont) on trouve, à terme, des symbolistes. -- "modernisme"...

Dans l'art espagnol et latino-américain, entre 1890 et 1920, ce terme fait référence aux symbolistes, qui ont imité le symbolisme français comme modèle.

Précurseur : le Cubain J. Marti. Personnage principal : le Nicaraguayen Ruben Dario (1867/ 1916) -- "ermetismo" -

Entre 1920 et 1950, il y a eu un mouvement artistique en Italie qui a introduit le symbolisme français.

Le terme "hermétisme" (pensez à "hermétiquement fermé") en souligne un aspect. L'hermétisme italien - comme ses prédécesseurs - réagit contre la société de masse moderne, contre un langage "usé". -

L'objectif est de découvrir de nouvelles sphères de réalité inconnues du grand public. Pour ceux qui ne font pas l'expérience de ces réalités nouvelles et plus profondes, le langage du symbolisme apparaît comme "magique et déroutant", "mystérieux et sombre". -

Conclusion : - Nouveau langage, nouveaux domaines de la réalité (vécue). Contemplez le modernisme des symbolistes.

Note -- Ceci peut suffire comme esquisse du symbolisme. -

Quelques fonctionnalités supplémentaires.

A. Toutes les formes d'art intéressaient les symbolistes. De plus, Richard Wagner (1813/1883) a eu une forte influence sur les symbolistes, -- avec son "Musikdrama" (Th. Mundt), qu'il concevait comme un "Gesamtkunstwerk", une œuvre d'art collective, composée de l'art des mots, de la musique, de la danse et même de l'art plastique.

B. Parmi les influences du symbolisme figurent Ch. Baudelaire, G. de Nerval et Edgar Poe.

Notons l'influence d'Emmanuel Swedenborg (1688/1772). Son système théosophique (kf 9) peut être résumé plus ou moins comme suit : l'univers est, dans son sens le plus profond, une structure immatérielle ("spirituelle") ; Dieu, interprété par Swedenborg comme "l'Homme divin", est une sagesse et un amour infinis ; de ce Dieu, la nature et l'esprit jaillissent (émanatisme ou philosophie de l'écoulement). -- Nous notons brièvement les influences ci-dessus pour clarifier l'essence "Symbolique-Hermétique" du Symbolisme. Le mysticisme et l'occultisme peuvent être compris à partir de Swedenborg, entre autres.

b. Le dadaïsme et le surréalisme. -

Deux autres modernismes, que nous examinerons brièvement.

A. Le dadaïsme -- 1916/1925. -- Couramment appelé "Dada", -- Le terme a été introduit par un groupe d'artistes -- à Zurich et à New York, puis à Paris -- pour désigner une sorte de nihilisme (dévaluation des valeurs traditionnelles) :

a. Ils se sont élevés contre le non-sens (l'absurdité) de notre culture ;

b. ils sont résolument opposés à toute forme d'expression traditionnelle. -
Personnages principaux : Hugo Bali, Tristan Tzara, Hans Arp, Marcel Duchamp, Man Ray. -

Influence. - Dada a influencé le surréalisme : "Les leaders du surréalisme - Aragon, Breton, Eluard, Péret - ont constitué le groupe français du dadaïsme jusqu'en 1922". (M. Nadeau, *Histoire du surréalisme*, I, Paris, 1945, 24) :-.

Cependant, Dada a également influencé le lettrisme (1945+, avec Isidore Isou : l'"art" existe dans une configuration de sons liés à des lettres, sans grande signification logique), ainsi que le pop art et l'op art (dans le sillage de la contre-culture (beatniks, hippies, nouvelle gauche)).

B. Le surréalisme. -- cf. 31 (M. Ernst) ; 221 (Surr. et Femme). -- Les idées principales sont exposées dans les trois Manifestes (1924, 1930, 1942) de A. Breton (1896/ 1966), C'est un mouvement révolutionnaire, -- avec

Un nihiliste (kf 221) qui, outre l'art, s'est également intéressé à la psychologie (la psychologie des profondeurs freudienne), à la politique (marxiste à ses heures) et à la philosophie (Hegel). -

Le Manifeste de 1924 contient une attaque contre le rationalisme éclairé et son mode de pensée et de vie strictement logique. Breton y invite les artistes à pénétrer dans des domaines nouveaux, de préférence "irrationnels", tels que l'inconscient et la vie subconsciente de l'âme (humour, rêves, coïncidences, automatismes, associations libres), afin de les représenter dans des œuvres d'art, à l'exclusion de tout contrôle éthique ou même artistique traditionnel par des règles. - Pour les non-Freudiens, le surréalisme est plutôt sombre, naturel.

Dans les arts plastiques, Hieronymus Bosch, William Blake, -- Odilon Redon ont été des précurseurs. -- Outre Freud, Hegel, Marx, les surréalistes ont été influencés par Guillaume Apollinaire et Giorgio de Chirico, -- ainsi que par le dadaïsme, le futurisme et le cubisme (cf. 31).

La surréalité. -- Le concept de "surréalité" a subi des changements de signification tout au long de l'histoire du surréalisme, mais toutes ces significations tournent autour d'un fait principal, la réalisation de "l'homme intégral".

1. l'humour y donne accès.
2. L'automatisme (c'est-à-dire donner libre cours à la vie de l'âme inconsciente et subconsciente) fournit les matériaux.
3. L'art est la représentation.
4. La psychanalyse fournit le sens profond.
5. La révolution démontrera les possibilités réellement réalisables". (*Y. Duplessis, Le surréalisme*, Paris, 1950, 7).

Le caractère révolutionnaire se manifeste par la marxisation : " La psychanalyse de Freud trouve (*note* : selon les surréalistes) son complément dans le marxisme, qui supprime les obstacles qui empêchent le libre épanouissement de l'homme. (Id.,6).

Le champ d'application. -- Il ne faut pas sous-estimer le surréalisme. -- "Le surréalisme est né à Paris, -- une douzaine d'hommes l'ont inventé au départ. (...) Il a trouvé des adeptes et influencé les gens en Angleterre, en Belgique, en Espagne, en Suisse, en Allemagne, en Tchécoslovaquie, en Slavie du Sud et même sur d'autres continents : Afrique, Amérique (Mexique, Brésil, USA) (...). -

Aucun mouvement artistique avant le surréalisme - pas même le romantisme - n'a eu une telle résonance internationale. (*M. Nadeau, Histoire du surréalisme*, I, Paris, 1945, 24).

Le renouveau. -- Après une longue éclipse (1919/1968), pendant laquelle le surréalisme a dû céder la place à l'existentialisme d'un Sartre, à "l'école du regard", au nouveau roman de Robbe-Grillet et de Butor, au structuralisme de Barthes, Lacan, Foucault, il est revenu sur le devant de la scène. (R. Brechon, *Actualité du surréalisme*, in : *Techniques Nouvelles* 17 (1977) : 6, 2, 24). -- Ce qui est également démontré par ce que nous, kf 221, avons vu.

Note -- Sur la voie de l'holisme. -

Lorsque nous comparons le surréalisme, qui, avec Freud et les psychologues des profondeurs, découvre la vie de l'âme inconsciente et subconsciente, et le symbolisme (cf. Swedenborg), qui découvre la vie de l'âme mystique et occulte, avec la laïcité (c'est-à-dire l'enfermement dans le visible et le tangible) du positivisme (naturalisme), et que nous pensons à l'essor, dans les dernières années de la nouvelle ère (New Age ; cf. 11), alors il est clair que le symbolisme du passé est la partie la plus importante de la nouvelle ère. et que nous pensons au renouveau des dernières années de la nouvelle ère (New Age ; cf. 11), il est alors immédiatement clair que le surréalisme et le symbolisme ont vu la vie de l'âme d'une manière plus complète, plus riche, plus "holistique" que les laïcs, qui (veulent) en voir seulement la couche visible et tangible. Holisme" signifie "avoir le sens de - ce que les Grecs anciens appelaient - "to holon", le tout, la totalité".

En d'autres termes, le surréalisme et le symbolisme ont ouvert la voie au holisme d'aujourd'hui.

c. Expressionnisme.

Un mouvement moderniste allemand cette fois. -- Commençons par l'expressionnisme littéraire.

"On peut considérer Georg Büchner (1813/1837 ; *Junges Deutschland*) et Frank Wedekind (1864/1918 ; *Jahrhundert-wende*) comme des précurseurs.

Les influences stylistiques proviennent du Suédois August Strindberg (1849/1912) et de l'Américain Walt Whitman (1819/1892). -

En ce qui concerne les thèmes, les Russes Leo Tolstoy (1828/1910) et surtout Fyodor Dostoevsky (1821/1881) ont été utilisés. -- des recueils de poésie tels que *Les fleurs du mal* de Charles Baudelaire (1821/1867 ; KF 245) et *Illuminations* d'Arthur Rimbaud (1854/1891 ; KF 247) ont influencé de manière décisive le lyrisme des premiers - expressionnistes". (B. Bau-mann/ B.Oberle, *Deutsche Literatur in Epochen*, Munich, 1985, 188). -

Figures : E. Barlach, G. Senn, G. Heym, G. Kaiser, E. Lasker-Schüler, C. Sternheim, E. Toller, G. Trakl, Fr. Werfel. Le dadaïsme et le futurisme ont également joué un rôle d'influence (o.c., 194f.).

L'“hypothèse” expressionniste -

Les hypothèses nécessaires pour comprendre l'expressionnisme en tant que mouvement culturel sont, en résumé, les suivantes.

“Dans les années politiquement calmes qui ont suivi le tournant du siècle, de jeunes intellectuels ont regardé derrière la façade d'une société dont la morale était douteuse et dont la prospérité montrait souvent l'exploitation industrielle comme la véritable source.

Ils ont critiqué le positivisme des sciences professionnelles (toujours kf 193 : Science) ainsi que le progrès technique.

Avec méfiance, ils observent l'influence croissante du militarisme et du patriotisme et leurs conséquences sociales.

En même temps que le sentiment social grandissait, il y avait un sentiment de menace qui, avec le temps, est devenu effroyablement réel lors de la Première Guerre mondiale (1914/1918).

Les expressionnistes voyaient la dernière chance de sauver l'humanité et la planète de la destruction dans une transformation de l'individu et, par conséquent, une transformation de la société : “Le monde ne peut devenir bon que lorsque l'homme devient bon” (K. Pinthus). (O.c.,188f.). -

Le nom “expressionnisme” -

Ce nom est né d'une réaction contre l'impressionnisme (naturaliste), qui prônait une représentation photographique exacte (quasi-scientifique) de la réalité sensorielle. Les expressionnistes se sont donc concentrés sur l'âme elle-même, dont le sens de la valeur, intensifié et même culturellement pessimiste, cherchait à s'exprimer - à s'exprimer - dans des œuvres d'art stimulantes (parfois grossières ou déformées).

Ce pathétisme soulagé se retrouve dans le dessin simplifié (pas l'aspect effiloché des impressionnistes, mais “l'essentiel”) et dans les contrastes inhabituels des couleurs.

L'expressionnisme est apparu en littérature vers 1910. -- Au cinéma, on le voit à l'œuvre dans le monde du cinéma allemand des années 1920+ (pensez au *Cabinet du Dr Caligari* (1919) de *Robert Wiene*). -

L'expressionnisme, cependant, a été le premier à percer dans la peinture.

(1) Les peintres de Die Brücke (Dresde ; 1905/1913) - influencés par Vincent Van Gogh, James Ensor, Edvard Munch - ; Der blaue Reiter (Munich ; 1911/1914) - influencés par le cubisme et le futurisme - ; Schiele, Kokoschka (Vienne).

(2) Après la première guerre mondiale (1914/1918) : les expressionnistes allemands (Grosz, Beckmann, Dix), flamands (Permeke, De Smet, Van den Berghe) rejoignent les artistes mexicains (Rivera, Orozco, Siqueiros, Tamayo), brésiliens (Portinari, Segall), français (Rouault, Soutine) du même mouvement.

(3) Après la deuxième guerre mondiale (1940/1945) : Cobra, les expressionnistes belgo-danois ; Dubuffet en France ; Pollock, De Kooning aux États-Unis. -

En sculpture, il y a Lehmbruck, Barlach ; -- Zadkine, Moore ; -- Coururier, Germaine Richier ; --.

Conclusion -- L'expressionnisme, d'origine allemande, est devenu un phénomène international d'une grande richesse. - Ce modernisme présente des traits que l'on retrouvera plus tard dans le mouvement écolo-pacifiste (antimilitarisme ; critique de la technicisation de la vie dans la culture industrielle par exemple).

Conclusion. -- *Nouvel Art* (cf 242), -- Futurisme (cf 244), Symbolisme (avec Hermétisme) (cf 247), Dadaïsme (cf 248), Surréalisme (cf 248), Expressionnisme (cf 250), -- voici ce que l'avant-garde, l'avant-garde, a accompli dans les modernismes. -

Au kf 244 (interprétation de Verschaffel), nous avons vu que le postmoderniste amateur de dandysmes constate - avec dédain - la "mort" de "l'art moderne" - dans les années 1970. C'est possible. Mais :

(i) on observe une très grande richesse et un élargissement de l'horizon (holisme, écolo-pacifisme en devenir) et

(ii) la question de savoir si le nouvel art est désormais définitivement "mort" est une question que seul l'avenir pourra résoudre. Pas les prédictions de l'esthète du postmodernisme. -

Nous notons également qu'avec Guys (cf. 245) et, dans son sillage, Baudelaire, le postmodernisme en tant qu'esthétisme impassible, non impliqué et détaché a pris son envol. En ce sens, ce type de modernisme était quelque peu postmoderne. Ce qu'elle souligne, c'est la richesse et l'élargissement des horizons.

Art moderne". - Père Will. Wentworth-Sheilds, *Modern Art*, dans : *Encyclopaedia Britannica*, Chicago, 1967, 15, 630f :

"Ce terme est utilisé pour décrire les développements de l'art occidental depuis la fin du XIXe siècle." -

Nous sommes donc attentifs :

(i) La philosophie moderne commence avec Descartes et Locke au milieu du XVIIe siècle ;

(ii) L'art moderne ne commence qu'à la fin du 19ème siècle. -- Le terme "moderne" a donc une pluralité de significations.

Un vingt-huitième échantillon : modernisme et postmodernisme en architecture.

En guise d'introduction. - Jusqu'à présent, nous n'avons pas parlé d'architecture. Pour de bonnes raisons. Parce que la construction est une forme très spécifique de compétence et d'art.

(1) ***“Style moderne”***, -- 1890+ : en France, à la suite de l'École de Nancy (Gallé, Vallin), le “Style moderne” réagit contre les imitations sobres des styles antiques dans tous les domaines de l'art, mais surtout dans les arts décoratifs et l'architecture.

(2) ***Union des artistes modernes.*** -- A. Barré-Despond, U.A.M. (Union des Artistes Modernes), Les Ed. du Regard / U.I.A., 1987, raconte que vers 1929, un certain nombre d'artistes d'avant-garde, entre autres l'architecte Mallet-Stevens, le sculpteur Csaky, l'architecte d'intérieur R. Herbst, le bijoutier R. Templier, le designer Cassandre, se réunissent au sein de l'Union.

L'objectif : promouvoir de nouveaux matériaux et formes et favoriser l'équipement plutôt que la décoration de la maison. Ils ont orienté la décoration intérieure, y compris le mobilier, dans de nouvelles directions.

Le modernisme en architecture. -- Il est - comme pour les modernismes précédents - impossible d'en donner un aperçu complet. Cependant, nous allons maintenant donner quelques exemples d'architecture moderne.

Après tout, l'architecture, c'est-à-dire le système des règles de construction, est en cours de modernisation.

Avec *Alb. Bush-Brown, Modern Architecture, in : Encyclopaedia Britannica, Chicago, 1967, 15, 619/630*, nous pouvons identifier un Frank Lloyd (1869/1959), le plus grand parmi les architectes de Chicago, aux États-Unis et en Europe - suivant les traces de Peter Behrens - Walter Gropius, Ludwig Mies van der Rohe et Le Corbusier comme modernistes. Ils ont dominé - jusqu'à environ 1960 - la construction moderne.

Das Bauhaus. - Walter Gropius (successeur d'Henry van de Velde en 1914) est le fondateur du Bauhaus. En 1930, Mies van der Rohe lui succède. -

Son “hypothèse” : L'art visuel signifie la création d'un espace naturel complet et homogène, dans lequel tous les arts (kf 248 : œuvre du collectionneur) - architecture, sculpture, arts décoratifs, peinture - ont leur place. La construction doit contribuer à résoudre les problèmes sociaux. -

Le style des bâtiments Bauhaus - avec beaucoup d'acier et de verre - a eu une grande influence.

Alfr. Roth, Plaidoyer pour l'architecture moderne, in : Journal de Genève (14.05.1987), dit ce qui suit.

“Boîtes rectangulaires, pleines de fenêtres, hermétiquement closes et climatisées : ce sont les “cages de verre” du style international.

Ils ont été parachutés dans le monde entier, dans des pays froids et chauds, dans toutes sortes de cultures. Ils sont - en somme - une adaptation commerciale de l'architecture internationale, telle qu'elle a été conçue dans les années 1920 (1920+) pour répondre aux exigences universelles et à une division rationnelle de l'espace. -

L'origine ? On arrive, inévitablement, aux gratte-ciel américains et - dans un certain sens - à Mies van der Rohe. (...).

(i) L'œuvre de Van der Rohe est, sans aucun doute, celle d'un des plus grands artistes de notre temps.

(ii) Le drame du Style International, réside dans l'imitation de Mies van der Rohe par des techniciens sans talent ni sens des responsabilités, -- des techniciens qui ne voyaient que des objectifs commerciaux“.

Fr. Oswald, Pour continuer Le Corbusier : critiquer son utopie, in : Journal de Genève (14.05.1987). -

Vers 1900, l'architecture moderne prend son essor. Le style international est apparu dans les années 1920+. Edouard Jeanneret, ce Le Corbusier (1887/1965), architecte et urbaniste suisse, est le grand innovateur de l'espace urbain et résidentiel.

Oswald dit : “En 1924, Le Corbusier réfléchit à son voyage en Orient (1910/1911) et note : “Une conviction : il faut tout recommencer. Il faut poser le problème. Le maelström tourbillonnant de la vie. Il s'agit de bien plus qu'une simple question d'esthétique. -

Le Corbusier s'était déjà affranchi du passé, il commence maintenant à s'affranchir du présent, de l'époque dans laquelle il a vécu, avec sa fixation sur les formes de construction du passé. Immédiatement, il se retrouve dans de nouveaux havres, dans un monde utopique.

Comme, avant lui, Thomas Morus (1478/1535 ; humaniste et homme d'État) dans son livre *Utopia* (du grec ancien ou = pas et topos = lieu), c'est-à-dire nulle part. -

À partir de 1922, les projets de Le Corbusier doivent être considérés comme des applications de théories,

KF 255.

comme préliminaires à une nouvelle praxis de construction. “L’architecture consiste à organiser. Vous êtes un organisateur, pas un dessinateur”, dit-il. L’architecture doit être une œuvre d’art collective (cf. 248 ; 253), “une œuvre d’art totale” : elle doit englober tous les secteurs de la vie, -- de la naissance à la mort, -- de l’individu à la communauté, -- les phénomènes visibles et les choses invisibles”.

“Pourquoi à tout prix avoir quelque chose de nouveau ?” -

A. Roth, a.c., mentionne deux personnages principaux.

(1) “Henry van de Velde

Il était un pionnier de la nouvelle architecture. Pourtant, en 1928, il pose la question suivante : “*Pourquoi créer à tout prix quelque chose de nouveau ?*”. C’était le titre d’un article dans lequel il démontrait que le “nouveau” - toutes périodes et tous styles confondus - n’a jamais été autre chose que l’expression de “fonctions” nouvelles et diverses (*c’est-à-dire les attentes quant aux rôles d’un bâtiment*) et non le résultat de préférences subjectives et d’idiosyncrasies formelles.

(2) Mies van der Rohe

La déclaration de L. Mies van der Rohe : “Je ne veux pas me rendre intéressant en tant qu’architecte. Je veux juste être un bon architecte” est similaire à la déclaration de van de Velde.

***Le postmodernisme en architecture.* -**

Là encore, il ne s’agit pas d’exhaustivité mais d’un échantillonnage caractéristique.

***Francois Lyotard.* -**

Jean-Francois Lyotard (1924/1998) est l’une des figures qui a pensé le modernisme en termes de philosophie. En témoignent ses ouvrages, tels que *La condition postmoderne (Rapport sur le savoir)*, Paris, 1979 (dans lequel il caractérise la science postmoderne) et *Le différend*, Paris, 1983 (dans lequel il expose la haute éthique qui devrait caractériser le postmodernisme “respectable” : non pas le “consensus” (qui n’est guère possible dans une société radicalement pluraliste et certainement conflictuelle (cf. 36/53, où nous exposons les conflits multiculturels de manière inductive) mais la “justice” pluraliste).

Le postmodernisme expliqué aux enfants

En traduction néerlandaise : *Het Postmoderne aan onze kinderen uitgelegd*, Kampen, Kok, 1987 (avec un épilogue de Dick Veerman sur le caractère philosophique du postmodernisme de Lyotard et une défense de celui-ci contre Habermas, Honneth et Rorty, qui l’auraient mal compris).

Voir également *W. Welsch, Unsere postmoderne Moderne Weinheim*, Acta Humaniora, 1988-2, 31/37 (Postmoderne philosophisch : Jean-François Lyotard).

KF 256.

Les Immatériaux (1985). -- Hilde Heynen, *Postmodernisme et architecture (une curieuse combinaison)*, in : *Streven* 1989 (févr.), 429/440, raconte que Lyotard, en 1985, a dirigé une exposition à Paris, au Centre Pompidou, dans laquelle il voulait présenter et dépeindre clairement le postmoderne. Au moyen de clips vidéo, de musique électronique, d'odeurs artificielles, de rapports boursiers actualisés en permanence et provenant de toute la planète.

1.1. *Le modèle du labyrinthe.* -- L'architecture des Immatériaux était le réseau, c'est-à-dire une multitude lâche de points reliés les uns aux autres, mais de telle sorte qu'elle possédait une structure labyrinthique : les visiteurs s'y perdaient, car son " unité " était floue, opaque, et avait laissé place à une " multitude " lâche d'éléments d'exposition.

1.2. *Informationalisme.* - Cfr. kf 137/142 (La seconde révolution industrielle).-- Les matériaux que nous venons de mentionner suggèrent notre nouvel environnement sous deux aspects :

a. *La disposition matérielle* (kf 94 : matière/énergie/information) de nos bâtiments (maisons, bureaux, lieux de travail, salles de classe, -- oui, tout le paysage culturel depuis la deuxième révolution industrielle) a, bien sûr, la disposition intérieure traditionnelle (même dans la forme moderne (kf 253)) ;

b. *L'ameublement informationnel* avec ses écrans de toutes sortes (TV, ordinateur), avec ses équipements de (télé)communication (le téléphone, par exemple), avec ses journaux et magazines quotidiens transforme l'intérieur en un lieu de rencontre des flux d'informations incessants qui dominent de plus en plus nos vies. Ce volet informatif est nouveau.

2. *L'idée principale.* -- L'exposition de Lyotard voulait représenter la société pluraliste, avec ses multiplicités, voire ses conflits, dans l'"architecture" de l'exposition.

Note : Le labyrinthe. -- *Sip Stuurman, De labyrintische staat (Sur la politique, l'idéologie et la modernité)*, Amsterdam, 1985, donne un exemple inductif (kf 3) du phénomène du labyrinthe : notre État moderne (kf 65) devient une sorte de labyrinthe "démoniaque", avec, par exemple, des bâtiments en béton sans fin, des bureaux (et des bureaucrates sans âme) et des dossiers empilés.

-- *Paul de Saint-Hilaire, Introduction A l'énigme des labyrinthes*, Bruxelles, 1975 (une œuvre d'art et d'histoire culturelle).

Les écrivains labyrinthiques (ou labyrinthes).

“Si la réalité, qu’elle soit objective (en soi) ou perçue (pour nous, subjectivement), est un labyrinthe désordonné, alors l’homme y est un errant ou un vagabond”.

Imaginez : un compatriote, qui vient d’apprendre à conduire une voiture, doit atteindre sa destination à une heure précise, dans les temps, dans une grande ville où de nombreux panneaux de signalisation manquent et où de nombreuses directions sont bloquées !

Note -- Science du désordre (chaologie).

Les phénomènes “turbulents” dans la nature qui nous entoure et dans notre culture sont analysés dans la chaologie. Nous en avons vu un modèle applicatif, kf 67 (l’analyse de l’économie de marché de Hayek), mais amélioré par la “main invisible”, qui crée l’ordre à partir du désordre (//A. Smith ; kf 102) ; -- ordre, qui à son tour devient “désordonné” par la seconde main invisible de Milton et Rose Friedman (kf 102)).

L’Ultraisme de Jorge Luis Borges (1899/1986).

En 1921 - la pleine période du Modernisme - J.L. Borges, à Buenos Aires, inaugure l’Ultraisme : une avant-garde ibéro-américaine, sous l’influence du pessimisme culturel, après la première guerre mondiale (1914/1918) - cf. 251 (Expressionnisme) - rompt radicalement avec la Tradition (par exemple en poésie).

Borges, “le maître de la fantaisie métaphysique”, a été traduit : *L’ aleph*, Paris, Gallimard, 1949 ; -- *Oeuvre poétique*, Paris, Gall, 1965 (une anthologie, qui reprend ses thèmes (fictions (imaginaires), jeux de miroirs, labyrinthes, rêves de tigres) et son “hypothèse” (une érudition enivrante, -- mais aussi le doute de la réalité objective et une “raison” (!) minée par tout ce qui est fantasmagorique (que le Fr. Rottensteiner, *The Fantasy Book (An Illustrated History from Dracula to Tolkien)*, New York, Collier Books, 1978, 134, fait dire que le “esse est percipi” (tout être s’élève à la sensation) de Berkeley est applicable à Borges)) ; -- *Le livre des préfaces*, Paris, Gall, 1975.

Le “nouveau roman” américain.

Autres types de littérature sur les labyrinthes. D. Coussy et al, *Les littératures de langue anglaise depuis 1945 (Grande Bretagne, Etats-Unis, Commonwealth)*, Nathan-Université, 1988, 167/179 (Le Nouveau Roman), indique que les figures de ce mouvement ont été inspirées par le modernisme européen (Joyce, Surréalisme (cf 241,248)).

et par le nouveau roman (kf 250). Vladimir *Nabokov* (1899/1977), une figure de proue, a déclaré un jour : “L’une des intentions de mes romans est de prouver que “le roman en général” n’existe pas” (o.c., 167). -

Citons John Barth (1930/...), influencé par Borges d’ailleurs, avec son style d’écriture “ métافictionnel “ (ce qu’il écrit est de la fiction (des concoctions), mais il permet au lecteur de compatir à son invention : de la fiction à la métافiction). -

Autre figure : Thomas Pynchon (1937/...), qui prône tout ce qui est pur langage et signe, de préférence sans aucune référence à une réalité objective. -- Ils sont considérés comme des écrivains postmodernes typiques.

Umberto Eco (1932/2016). Ce sémiologue (théoricien du texte) de l’Université de Bologne - *La structure absente (Introduction à la recherche sémiotique)*, Paris, 1972 - est connu pour *Il Nome della Rosa* (Milan, 1980), *De naam van de roos*, Amsterdam, 1985-10 (également U. Eco, *Postscript to De naam van de roos*, A’m, 1984-3), -- filmé par J.-J. Annaud, -- traduit dans près de trente langues.

Au centre de ce roman, un roman labyrinthe, se trouve “un grand et céleste massacre” (o.c., 53), dans une abbaye bénédictine entre la Ligurie et la Provence, en 1327 (le déclin du Moyen Âge). La seule issue au milieu de ce labyrinthe : des signes, des traces, qui renvoient à autre chose et qui, surtout, doivent être interprétés dans leur ambiguïté.

On mentionne également *Le Pendule de Foucault*, dans lequel le New Age, avec son mysticisme et son occultisme (kf 250), est plutôt ridiculisé (cf. kf 242 : l’aspect moderne de l’Eco postmoderniste). Voir aussi, par exemple, *Cees Nooteboom, Eco’s labyrinth*, in : *Knack* 19 (1989):15 (avril), 202/213. -

Lorsque Nooteboom dit qu’en lisant ce roman balladeux, il “a été pris dans la fumée et s’est perdu dans le labyrinthe”, Eco répond :

“ Dans les rites d’initiation des Mystères d’Éleusis, la fumée était un élément très important : la brume - pour qu’ils ne sachent pas où ils sont. C’est pourquoi ils utilisent toujours l’encens dans l’Église catholique”. (A.c., 208). -

Soit dit en passant, cela s’avère très utile pour la fiction et la métافiction d’Eco, mais peu pour l’histoire de la religion, bien sûr. Eco est peut-être le plus honnête lorsqu’il écrit : “On pourrait dire que chaque époque a son propre postmodernisme,

tout comme chaque époque aurait son propre maniérisme (au point que je me demande si “le postmodernisme n’est pas le nom moderne du maniérisme (...) (*Postscript*, 82)”).

Note : “Maniérisme” signifie, en termes très généraux, artificialité (plus spécifiquement : dans l’art) ; en tant que concept historique de l’art, il désigne - dans les arts visuels et en architecture en particulier - entre la Renaissance et le Baroque (en Italie, selon certains, entre 1520 et 1590), un style à la fois raffiné, oui, sophistiqué et - pour l’esprit commun - recherché et “embelli” (avec artifice et vol).

Conclusion. -- ... résumée :

- a. L’“architecture” de Lyotard - les Immatériaux - se caractérise par son immatérialité (informationnelle plutôt que matérielle) et par sa nature labyrinthique ;
- b. les “textes labyrinthiques” sont caractérisés par une “immatérialité” analogue, due au rôle important des signes, et par une structure labyrinthique analogue.

2. -- Charles Jencks.

Cet écrivain anglo-saxon est connu pour son ouvrage *Modern Movements in Architecture*, Harmondsworth, Pelican, 1973. -

Mais il nous intéresse ici pour son ouvrage *The Languages of Post-Modern Architecture*, Londres, Academy Ed., 1977, et son *Post-Modernism (The New Classicism in Art and Architecture)*, Londres, Academy Ed., 1987.

L’architecture postmoderne se caractérise à la fois par le fonctionnalisme moderne (*remarque* : un bâtiment joue un rôle (“fonction”) dans le monde moderne (kf 253v. (Gropius) ; 254 (style internat.) ; surtout 255 : “fonctions” (Van de Velde)) et par des témoignages de styles pré-modernes et traditionnels.

L’“hypothèse” de Jencks est également appelée “nouvel éclectisme” ou “néo-éclectisme” : l’artiste-constructeur postmoderne vit dans une culture multiple, qui permet une multiplicité de styles, - oui, dans une seule et même structure.

Périodisation. -- Selon H. Heynen, *Postmodernism and Architecture*, 432v., Jencks distingue trois périodes. -

1. -- 1960+. -- Sans utiliser ce nom, **a. le pop’art**, **b. la contre-culture** et **c. l’ad hoc-isme** (populisme) étaient, en fait, postmodernes, en opposition au modernisme.

2.-- 1970+.-- une multitude de tendances divergentes, -- toujours “postmodernes”, car résistant au modernisme, -- de nature éclectique. -

3 -- 1979+ -- La multiplicité des tendances se met à l’unisson, -- du moins dans une certaine mesure. Nom collectif : classicisme de style libre.

Modèle appliqué. -- Des architectes tels que Michael Graves, Leon Krier, Philip Johnson, -- James Stirling, travaillent dans la direction jencksienne. -- J. Stirling a conçu la galerie d'État de Stuttgart. Qu'y a-t-il de postmoderne là-dedans ? La multiplicité ("pluralisme") et le choix ("éclectisme") du style. Ce que nous allons maintenant expliquer plus en détail.

a. Première multiplicité : la couche classique. -

Selon H. Heynen, a.c., cela se traduit par les caractéristiques suivantes - qualifiées de "classiques" par Jencks, c'est-à-dire tout ce qui a défini la conception architecturale depuis l'Antiquité jusqu'au modernisme.

On peut le voir dans la galerie d'État :

- a. la triple division (fronton (piédestal incliné), corps principal, corniche (partie supérieure d'un entablement),
- b. utilisation de matériaux (pierre naturelle réelle ou apparente)
- c. une construction symétrique,
- d. les ratios des salles,
- e. l'impression générale de monumentalité,
- f. aménagement de la planification sur le modèle de l'Altes Museum de Berlin.

a. Première multiplicité : le style libre. --

L'architecture "classique" fait preuve - à sa manière - d'un jeu libre, voire de "styles libres". -- On voit ça dans

- a. la forme en U de la Staatsgalerie avec au milieu du U un rond-point (ne me lancez pas) vide (où l'on s'attendrait classiquement à quelque chose d'important),
- b. Les couleurs intenses (kf 251 : Expr.) des balustrades surdimensionnées, des auvents, des portes, des façades vitrées (trottoirs),
- c. les détails amusants (par exemple, les briques qui tombent du mur),
- d. les références à d'autres architectes (Le Corbusier (kf 254) : la façade de la bibliothèque ; Steven Izenour : le portique en retrait ; Piano et Rogers : les grands puits de ventilation).

b. Deuxième multiplicité. Double codage.

Pour Jencks, cela signifie qu'un bâtiment postmoderne est ambigu :

- i. le public de connaisseurs - constructeurs, amateurs d'art - voit ce que les autres ne voient pas (ils décodent le message codé différemment) ;
- ii. le public non averti voit le même bâtiment différemment (il décode différemment le message codé dans le bâtiment). -

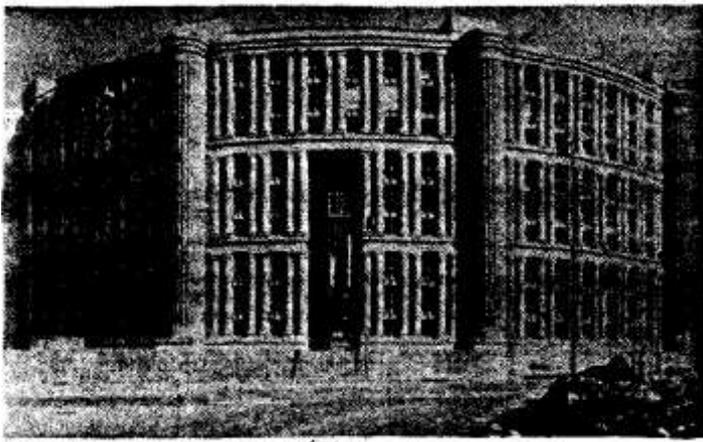
B.1 Les non-experts. -- Dans la Galerie d'État, le commun des mortels voit dans l'utilisation des matériaux, dans la forme de l'édicule (petit bâtiment) à l'entrée, une référence à l'environnement local (y compris le bâtiment voisin) ; le chemin piétonnier public, souvent utilisé, qui traverse le bâtiment, "parle" à l'environnement.

Les habitants de Stuttgart, bien sûr ; les couleurs vives, qui reflètent la tenue des jeunes qui visitent le bâtiment, leur plaisent.

B.2 Les experts. Ils “lisent” le “texte” qu’est le bâtiment à leur manière : ils “voient”, par exemple, les références à d’autres architectes qu’ils connaissent.

3. -- *Philip Johnson,*

Alfred Roth, Plaidoyer pour une architecture moderne, désigne l’“architecture décorée” comme un “nouveau postulat” introduit par Ph. Johnson, qui se présente comme l’héritier du “grand Mies van der Rohe” (kf 254), lequel était très hostile à l’architecture décorée. -- Ce style est réussi. Par exemple, les logements sociaux, près de Paris, conçus par Ricardo Bofill (voir photo ci-dessous).



La critique de A. Roth. Roth reproche aux postmodernistes (il mentionne Jencks, entre autres) de prétendre que les principes des modernistes sont “épuisés”, que les modernistes - H. van de Velde, Adolf Loos, Peter Behrens, Auguste Perret, Louis Sullivan - sont (selon les postmodernistes) des “dériveurs”. -

L’Américain Sullivan - selon Roth - a mis en évidence les deux fondements de l’architecture de tous les temps :

a. La solution à un problème (structurel) - pensez à une maison, un atelier, un espace de stockage - ne peut être trouvée que dans l’essence même de ce problème ;

b. La forme est la représentation logique et sensorielle de la fonction (rôle), comprise dans sa complexité globale (“Form follows function”). -- L’application de ces deux prémisses a donné naissance au style architectural organique (Wright) et au style architectural fonctionnel (Le Corbusier ; kf 254). -- Les postmodernistes, dont Jencks, comprennent souvent mal la “fonction” telle que la tradition l’entendait, en la réduisant à des aspects purement matériels et techniques, à l’exclusion des aspects émotionnels, poétiques et esthétiques. -- Ainsi Roth toujours.

Un vingt-neuvième échantillon : postmodernité (crise des fondations), postmodernisme (vivre avec la crise des fondations).

Nous en arrivons enfin à la question : “Comment définir la postmodernité, respectivement le postmodernisme ?”. Nous procédons en deux étapes.

I. -- Le “endisme”. -- Nous nous attardons, très brièvement, sur quelques échantillons...

A.-- Alfred Weber,

Abschied, von der bisherigen Geschichte (Ueberwindung des Nihilismus ?), Berne 1946

Le titre seul trahit une pensée historique. En deuxième année (Phil. de la vie, FLL 275/290 (Historiologie)), nous avons brièvement considéré l'idée d'“historicité”, c'est-à-dire le fait que l'humanité évolue, à travers des phases culturelles-historiques, vers un point final pour l'instant inconnu. -- Weber, (pas le grand sociologue Max Weber), le voit, en ce qui concerne l'Occident, de la manière suivante :

a. Les “jeunes” peuples occidentaux sont le point de départ. Ils vivent toujours de manière “spontanée” et “naturelle” (*remarque* : ce que cela signifie reste assez vague, même chez Weber).

b.1. L'Antiquité classique est la première forme de culture qu'ils adoptent, contre leur gré. -

b.2. Le christianisme, qui est en partie étranger à l'antiquité classique, est la deuxième forme de culture dans laquelle se tordent les “forces spontanées et naturelles” des “jeunes” peuples“. -

c. Les deux - l'Antiquité et le christianisme - sont “sécularisés” par le rationalisme éclairé. -

d. Depuis quelque temps, nous faisons l'expérience du nihilisme : il s'agit d'un mouvement culturel qui rejette les formes culturelles transmises, sans pouvoir établir de nouvelles formes culturelles (faute de contact avec les pouvoirs culturels “transcendants”). -

Conclusion. -- Weber, en tant que sociologue, identifie la crise fondamentale de notre culture, en ses termes. Il appelle cela le “nihilisme”. Il cherche un moyen de s'en sortir. -- Mais l'idée d'une “fin” de notre histoire (culturelle) est très claire ici.

Note : Les nazis (kf 164/174) sont partis d'une idée très similaire. -

a. La religion germanique “originelle”, de pure race, avec ses “croyances inconscientes et donc sûres d'elles-mêmes”, était un état primordial “naturel”. -

b.1. L'Antiquité classique, il y a 1500 ans, fortement ennoblie (“orientalisiert”), aveugle le peuple germanique. -

b.2. Le christianisme, avec son aliénation ascétique de la vie (“péché”), soumet brutalement, avec le pouvoir d'État entre autres, le peuple germanique aux dogmes de l'Église (“Rome”). -

c. Les deux - l'Antiquité et l'Église - sont supplantées par l'Aufklärung (kf 44) en faveur d'une raison théoriquement pensante, -- avec sa "science objective". -

d. Les trois formes culturelles populaires et exsangues - l'Antiquité, la "Rome" (l'Église) et les Lumières -, aussi contradictoires soient-elles, ont un effet commun : elles font échouer la germanité. -

Les nazis voyaient la "porte de sortie" dans un retour au niveau moderne, aux "fondements inconscients de la vie germanique". -

Cfr. R. Benze/ G. Gräfer, *Erziehungsmächte und Erziehungshoheit im Großdeutschen Reich (als gestaltende Kräfte im Leben des Deutschen)*, Leipzig, 1940, 1/26 (*Die deutsche Erziehung und ihre Träger*). -

Note -- Comme le souligne J.P. Stern, *A Study of Nietzsche*, Cambridge, 1979, les nazis se sont largement inspirés des idées du père Nietzsche dans leur lutte contre la pensée "hostile à la vie" (Weber mentionne également Nietzsche parmi les rares personnes qui, douées en tant qu'artistes, ont un contact avec les "puissances culturelles transcendantes" et peuvent, par conséquent, créer de nouvelles formes de culture).

B... Arnold Gehlen,

Einblicke, Frankf.a.M., 1975, 115/133 (*Ende der Geschichte*).- - Comme Weber (et les nazis), Gehlen, le sociologue, se situe après l'ensemble de l'histoire culturelle. ce qu'on appelle, en français, la "posthistoire". En allemand : "Nachgeschichte". -

W. Welsch, *Unsere postmoderne Moderne*, Weinheim, *Acta Humaniora*, 1988/2, 17/18 (Postmoderne versus Posthistoire), dit que le post-historien "ne s'attend à aucune innovation à partir de maintenant".

Notre monde industrialisé (cf. 135 : première et deuxième révolutions industrielles ; 137 : "postindustriel") se caractérise par des formes de (re)production qui ne nécessitent plus de nouvelles vérités, ni de nouvelles valeurs.

Ou qu'elle néglige, si elle se manifeste. La technologie est la sous-structure, la "culture" n'est que la superstructure. D'où la réaction désœuvrée, amère ou cynique du "post-historien".

Selon Welsch, la différence avec le postmodernisme réside dans le fait que ce dernier se situe - non pas après l'ensemble de l'histoire, mais - après la modernité (kf 252 : deux fois "moderne"). o.c., 18 :

- (i) nach der gesamten Geschichte" (Posthistoire) ;
- (ii) nach der Moderne (Postmodernismus)".

Le postmodernisme est "actif, optimiste, -- oui, euphorique et en tout point diversifié" (ibid.).

II. Le “endisme” américain actuel. -

R. Schwok, *Etats-Unis : la mode terminale (Fukuyama et l'histoire de la fin de l'histoire)*, in : *Journal de Genève* (02.11.1989). -

Endisme” est le nom du dernier virus qui touche une partie de l'intelligentsia américaine : “fin de la nature”, “fin de la culture”, - “sens de la fin” sont des titres qui lui succèdent. (...).

L'article dont tout le monde parle est “*La fin de l'histoire ?*”. (La fin de l'histoire ?), -- publié durant l'été 1989 dans *The National Interest*, le magazine néoconservateur (Washington), dirigé par Irving Kristol. -

Auteur : Francis Fukuyama (36 ans), haut fonctionnaire du département d'État. (...). Le texte n'était initialement tiré qu'à 6 000 exemplaires (...). Pourtant, sa résonance est unique dans l'histoire intellectuelle des États-Unis. *Newsweek*, *New York Times Magazine* lui ont consacré d'énormes discussions, illustrées par des photographies en couleur. *The Washington Post* a publié l'article dans son intégralité. -

Le phénomène s'étend à l'Europe occidentale.

La BBC prépare un film sur l'ensemble de l'événement (nov. 1989). Dans *Le Monde*, André Fontaine y a consacré un éditorial exceptionnel, en première page. *Commentaire*, revue du regretté R. Aron, consacre deux numéros à la fin de l'histoire ?

Le théorème de Fukuyama. -

(1) Pour Fukuyama, l'histoire est une lutte incessante, -- dont le point final est l'établissement de la liberté, une idée profondément ancrée dans la conscience humaine. L'article contient un “message heureux”.

(2) Ce qui se passe dans le monde aujourd'hui n'est rien d'autre que le triomphe de l'Occident. Pensez à la montée de Solidarnost en Pologne, à l'exode des Allemands de l'Est, au neutralisme de la Hongrie (cf. 54, -- 70, 124ss., 154). -

La fin du XXe siècle nous montre la victoire décisive des États-Unis et de leurs alliés sur les totalitaires (kf 77 : E. Jünger). -

Fukuyama lui-même : “Il est possible que ce que nous vivons maintenant ne soit pas seulement la fin de la “guerre froide” ou d'une phase particulière de l'histoire d'après-guerre, mais aussi la fin de l'histoire en tant qu'“histoire”, à savoir la fin du développement idéologique (kf 191 : progrès) de l'humanité et la généralisation de la démocratie occidentale libérale”.

En résumé, un pluriel d’“endismes”. -

Weber, Benze/ Gräfer, Fukuyama constatent la fin d’un type de culture plus ou moins étendu. Les personnes qui avaient l’habitude de tomber à genoux pour ainsi dire devant le prêtre ont du mal à revenir dans l’Église. Les intellectuels, qui ne juraient que par les idées modernes de progrès, de développement ou de croissance (dont Fukuyama est un représentant tardif), ne “croient” plus à ces slogans.

En d’autres termes : les Églises, les Lumières, -- elles entrent dans une crise qui, d’un seul coup, touche les fondements, c’est-à-dire l’“hypothèse”, de notre culture jusqu’à présent.

Des gens comme Weber ou Gehlen le pleurent, -- ont un certain espoir qu’une nouvelle culture émerge. - Mais l’unanimité - le consensus - n’est plus là.

Le peuple, aujourd’hui, est divisé : il se réfère à une seule et même société dans plus d’un sens. - Les Endismes - qu’ils soient ridiculisés ou non - voient au moins que nous vivons une “fin” fondamentale.

Les postmodernes le voient aussi. Mais à leur manière. Ou plutôt : les moyens.

Définition de la postmodernité / postmodernisme. -

Lieven De Cauter, *Le postmodernisme enfin à Louvain*, in : *Academische Tijdingen/ Alumni Leuven* 22 (1988) : 13/14 (22.04.1988), 38, le voit - non injustement - comme suit.

A.1. La “question” du postmodernisme est soulevée dans le débat sur notre ère culturelle actuelle. A.o. avec sa multitude de mouvements artistiques, qui montrent ce qui se passe dans notre culture (kf 259 : périodisation ; plus large : kf 255/261 (Postm. architectural). -

Voir aussi kf 21v. (anecdote d’Atlan), -- 14 (adieu de Feyerabend à la “Raison”), 25 (pensée inclusive) ; -- 36vv. (multiculture), 114 (ouverture d’Hérodote), 117 (Protosof. multicult.), -- lieux, où nous avons anticipé cette discussion sur la postmodernité.-.

A.2. Les enjeux de la dispute - selon De Cauter - sont les fondements, les “axiomes”, les “principes”, les “prémises” - platoniciens : les hypothèses - de notre culture, de notre époque culturelle actuelle, de telle ou telle partie de celle-ci (par exemple le modernisme en tant que mouvement artistique).

Il n’y a pas de réponses toutes faites à la question : “Sur quoi, en fait, notre culture est-elle fondée ?” ou “Sur quoi notre culture devrait-elle être fondée ?”. Du moins, pas des réponses qui susciteraient un accord général. --

A.3 Le mode de vie postmoderne -

Le “style de vie” - (le titre de J.-Fr. Lyotard était *La condition postmoderne* (cf. 255v.) ; il domine le comportement postmoderne) apparaît lorsque l’on prend conscience qu’il n’y a tout simplement pas de motifs “universels” - provoquant l’unanimité.

Note -- Pour le côté logique de ceci, nous nous référons, brièvement, à kf 49/51 : Une question simple, où nous reproduisons le traitement éléatique-platonicien de la multiculturalité et de la division : Ni toi ni moi ! En d’autres termes, pour le platonicien, le postmodernisme est, en partie et surtout, une question de stricte logique.

B. Définitions.

B.1. Les grands penseurs “rugissants”

Il s’agissait, à une époque, des fondements unanimement acceptés ou présupposés de la culture.

Appl. mod. -- “Raison”, “sujet (pensant)”, -- “histoire (caractère)”, où l’historicité est signifiée comme développement, progrès, croissance, vers l’émancipation et la libération (kf 183/187, 243), sont des notions qui plaisent vraiment aux modernes. -

B.2. Postmodernité : le doute.

La postmodernité est la remise en question de la possibilité de fondements unanimement acceptés, -- comme le dit De Cauter : la fragmentation --

Fragmentation - de l’unité autour de ces idées reçues dans une société qui se dit moderne. L’unité des Temps Modernes se décompose, aujourd’hui, en une multiplicité confuse d’interprétations, de courants parfois très contradictoires. -

Note -- Pensez à la question de l’avortement en Belgique : comment elle divise nos compatriotes. L’un d’eux met en avant le caractère sacré de la vie à naître - et donc innocente. L’autre met en avant le fardeau, la honte qui peut survenir, de cette même vie à naître.

B.3. Le postmodernisme. -- La postmodernité est-elle une situation, un ensemble de faits, dans lesquels nous avons été jetés ? Le postmodernisme est une réaction à cette situation. Le postmoderniste au sens strict se résigne à ce fait et s’efforce d’apprendre à vivre avec, sans chagrin (pessimisme culturel). - Plus encore : le postmoderniste, dans un sens encore plus aigu, soutient que toutes les expressions culturelles sont également valables (cf. 21v. : “En effet, vous avez raison” ; multi-rationalité). -

Note -- Nous disons - contre De Cauter - ‘acuter Postmodernism’. Pourquoi ? Car cet axiome d’équivalence pose de sérieux problèmes, dont l’un a été évoqué : kf 36 a posé la question de l’équivalence de la féminité islamique avec la Modernité.

Un trentième échantillon : la “fin” postmoderne des méta-récits (“grands récits”) selon Lyotard.

Commençons par un échantillonnage bibliographique : *L. De Cauter, Postmodernism for children*, in : *Streven* 1987 : oct., 77/79 ; *Les Cahiers de Philosophie* (Lille), 5 (1988 : printemps) : *Jean-Francois Lyotard / Réécrire la modernité*.

A.-- *Le rapport de L. De Cauter.* -

Il parle de l'ouvrage de *Lyotard, Le postmodernisme expliqué aux enfants*. Il contient dix lettres adressées aux enfants de ses amis, des jeunes. De Cauter résume : *Fin des Grandes Histoires* (a.c. '77). En d'autres termes, il s'agit encore d'un endisme (cf. 265) ou d'un mode de pensée “terminal”.

***La métahistoire (“métarécit”) ou la grande histoire.* -**

Nous nous frayons un chemin dans le vocabulaire de Lyotard. Un métarécit ou métanarration est une histoire qui représente l'ensemble de l'histoire ou une époque majeure de celle-ci sous forme narrative.

Elle vise à donner un sens (une valeur, une signification) à ce que nous - chacun d'entre nous - faisons au quotidien, à nos actions, dont la somme fait “l'histoire”.

Une grande histoire n'est pas seulement “grande” parce qu'elle couvre un vaste domaine de l'événement qu'est l'histoire culturelle : elle est aussi “grande” parce qu'elle est - soi-disant - généralement acceptée (consensus). -- C'est une histoire qui explique l'“historicité” dans son essence.

Modèles applicatifs. -- De Cauter mentionne, dans le sillage de Lyotard, ce qui suit.

1. *Le mythe.* -- Le mythe est une histoire sacrée qui situe l'origine d'un acte culturel dans un parangon (= chargé de pouvoir et d'énergie) existant avant et au-dessus de l'histoire culturelle (par exemple d'un ancêtre, d'une divinité).

2. Par exemple, celui qui sème à l'imitation de l'artisan du salut qui a introduit une fois - au début - une plante salvatrice, participe à sa “sainteté” et connaîtra le bonheur de son acte. -

Toutes les “petites histoires” se réfèrent à tous les croyants, qui sèment de cette manière, selon ce modèle général, accepté par tous les croyants : ce sont les modèles applicatifs (multiplicité) d'un modèle régulateur général (unité).

Une telle chose donne un sens “plus profond”, “plus élevé” aux “petits” et “nombreux” actes de la vie quotidienne des Primitifs qui sont encore Archaïques (kf 19).

Note -- De Cauter dit que “le mythe sert à légitimer (donner une base, ‘hypothèse’, pour justifier) les institutions et l’action sociale”, -- et le fait en “renvoyant à un passé original et très particulier” (a.c.,77). -

C’est exact. Mais ceux qui pensent qu’il n’y a pas d’avenir en cela se trompent : le mythe, une fois vécu dans la vie pratique (“la foi vivante, pas la foi morte”), donne la certitude que l’avenir est également déterminé, “fondé” par l’imitation et la participation à un mythe commun ou “méta-histoire”.

Quand on dit “au commencement”, “commencement” signifie une origine transitoire, existant avant, pendant et après les “petites” histoires. Début” signifie ici “origine” et “principe”, qui régit les petites “histoires” (événements).

2. Le sacré. L’histoire sacrée ou salvatrice. --

De Cauter : “La grande histoire du christianisme : la rédemption par l’amour”. -

Note -- Ceci devrait résumer la richesse de l’histoire du salut. En fait, c’est ainsi : la Sainte Trinité est la grande “origine”, qui englobe tout. C’était “au commencement”, c’est “aussi maintenant” et ce sera “toujours”, comme le grand “commencement” (qui signifie principe, origine et, donc, fondement), -- comme le disent les fidèles un nombre infini de fois dans la “Gloire au Père et au Fils et au Saint-Esprit, comme c’était (i) au commencement et (ii) maintenant (iii) et toujours,-- à travers les siècles des siècles”.

Toutes les petites histoires (tous les actes quotidiens) des fidèles - si dans la foi vivante, non dans la foi morte (“Dieu est mort”) - sont une imitation de l’acte de création de la Sainte Trinité et en même temps une participation à celle-ci. -

Cela donne, à nos actions quotidiennes, un “sens” plus profond, plus élevé : nous prenons part à

- (a) le paradis,
- (b) Automne et
- (c) la récupération (le salut) -

Une structure directrice ou cybernétique (finalité, déviation, restauration) qui “fonde” l’ensemble de l’histoire, lui donne un fondement - et ce, avec l’ensemble de la communauté mondiale des croyants. -

Ainsi, le méta-narratif de la Bible fait des petites histoires (multiplicité) un méta-narratif complet (unité).

3. Les métahistoires modernes.

Selon De Cauter, “la grande histoire des Lumières : la libération de l’ignorance et de l’esclavage...”

par la connaissance et l'égalité". - Nous avons, au cours de ce cours, fourni de nombreuses preuves de la justesse de cette affirmation. -- De Cauter donne deux ramifications des Lumières :

(i) "L'histoire capitaliste de l'émancipation de la pauvreté par le développement technique et industriel" (dont nous avons également donné des preuves ; kf 91vv, etc.) :

(ii) Le récit marxiste : émancipation de l'exploitation et de l'"aliénation" (pour l'allemand "Entfremdung", c'est-à-dire le fait que le prolétaire "n'est pas lui-même") par la socialisation du travail (voir ci-dessus kf 69v.). -

Ces trois modèles éclairés et rationnels - les trois histoires - ont "légitimé" (donné une base, une "hypothèse") les modernes typiques.

Certes, avec une grande différence par rapport au Mythe et à la Bible, qui cherchaient leurs fondements dans le sacré, alors que les modernes désacralisent, sécularisent, "mondialisent".

L'homme capitaliste imite et participe à Adam Smith et ses penseurs tandis que l'homme marxiste imite et participe à Marx et Engels, -- à Lénine et Castro et ainsi de suite.

Les petites histoires des capitalistes libéralisateurs (multiplicité) suivent un ton global, la grande histoire du libéralisme moderne (unité), qui dans les actions fragmentées des capitalistes, dans leur lutte contre la pauvreté, donne le seul fondement auquel ils croient tous.

Les petites histoires - la praxis quotidienne - de chaque marxiste (multiplicité) sont une collection de modèles applicatifs d'un grand idéal, l'élimination des inégalités économiques, qui constitue le fondement unique sur lequel ils croient tous (unité).

La structure de base de tous les types de méta-récits. -

De Cauter : "Aussi différentes ou contradictoires qu'elles soient, toutes ces histoires ont un point commun : elles se déroulent dans une seule et même histoire, dont le terme final est la liberté universelle de tous les hommes. --

Note -- Ceci est totalement contraire à la Bible : toute l'humanité n'est pas sauvée, mais seulement ceux qui, sur la base de leur foi personnelle, acceptent l'offre de Dieu (la clause dite de jugement). -

Il y a cependant eu des idéologues qui, en pensant de manière biblique, ont universalisé ce qui est simplement privé.

Note -- B. Verschaffel, Postmodernité (Sur la mort de l'art et l'ubiquité de la beauté), in : Streven 1988 : décembre, 239/252, confirme. -

“Le principe du développement”.

“Le monde moderne - la modernité - commence par le “principe de développement” ou la conviction que tout - à chaque instant - change et que tous les changements s’inscrivent dans un grand développement”. (A.c., 240).

Note : (i) Tous les changements (// les petites histoires) (ii) s’intègrent dans une grande évolution (// la grande histoire). -

Verschaffel : “Le monde moderne commence quand on commence à penser et à agir à partir de ce ‘sens du développement’”. -

(a) Le principe du développement peut être pensé ou vécu en termes organiques ou vitalistes ; il est alors appelé “évolution” : “tout est évolution”. -

(b) Le développement peut également être pensé et vécu en termes historiques ; il est alors appelé “histoire” : “tout est historique”. (...) ; (Ibid.).

Note -- En termes de théorie des modèles : le sujet de la phrase, l’original, les petites histoires - un fait évolutif ici, un fait évolutif là ; un développement historique ici, un autre là - est pensé et articulé en termes de phrase de la phrase, le modèle (on dit aussi ‘la métaphore’), la grande ou méta histoire.

La fin du grand récit et, immédiatement, le postmodernisme grande histoire. -- Selon De Cauter : “La nouvelle grande histoire pourrait être : le déclin des grandes histoires” (a.c.,78). -

Argument.

A. On pourrait dire dans le schéma réducteur “Si développement, alors émancipation”. Eh bien, l’émancipation (c’est-à-dire dans les petites histoires, dans les faits quotidiens (vérification)). Un tel développement”. (Rappelez-vous le schéma général de Lukasiewicz : si A, alors B ; bien, B ; donc A). -- C’est ainsi que raisonne, par exemple, Fukuyama. (cf. 264), moderne. Les faits dans le bloc de l’Est peuvent - il est prudent - être interprétés de cette manière.

B. Mais qu’observe Lyotard ? Il est devenu impossible de “ légitimer “ (*note :* justifier) le développement par une promesse d’émancipation de toute l’humanité... Cette promesse n’a pas été tenue (falsification). Le “parjure” (*note :* “parjure” est une métaphore pour “falsification”, c’est-à-dire le fait que les petites émancipations, qui étaient censées “remplir” la grande, celle qui était promise, ne sont pas là) n’est pas dû à l’oubli de la promesse. C’est le développement lui-même qui fait qu’il est impossible de les garder.” C’est l’interprétation postmoderne.

La base inductive. -

La falsification, oui. Mais sur la base de quels faits ? -

A.-- *Une série de faits*

1. Néo-alphabétisme,
2. Chômage,
3. La suprématie de l'opinion et des préjugés, reflétée dans les médias,
4. L'appauvrissement des peuples du Sud et du Tiers-Monde. -
5. La règle comportementale selon laquelle ce qui est efficace ("efficacité") est également "bon" quelque part... Commentaire : "Cela n'est pas dû à un manque de développement, mais au développement. C'est pourquoi nous n'osons plus l'appeler progrès". (A.c., 78).

B 1 -- *Les crimes "modernes".*

La "justice", telle que l'entend Lyotard, est radicalement fissurée dans des faits tels que :

- (i) les conditions dans lesquelles vivait le prolétariat au début de l'industrialisation moderne (kf 99),
- (ii) les travailleurs expatriés,
- (iii) les faits qui ont donné naissance au féminisme,
- (iv) notamment Auschwitz comme métonymie des camps d'extermination nazis. (Ainsi *Christine Buci-Glucksmann, A propos du différend (Entretien avec J.-Fr. Lyotard)*, in : *Les Cahiers de Philosophie* (Lille), 5 (1988 printemps), *Jean-Francois Lyotard : Réécrire la modernité*, 40 ; également Lyotard lui-même, a.c., 42 : "ce tragique après Auschwitz introduit un (...) silence") cfr. kf 170 : Heidegger n'a pas oublié l'être, mais les Juifs ! Lyotard tire ce fait et sa signification, en partie, d'Adorno (Frankfurter Schule). -

De Cauter : "Depuis l'essor de la modernité, qui a cherché à provoquer une déshumanisation de l'homme, un certain nombre de crimes contre l'humanité ont eu lieu, qui ne correspondent plus à la conception de "l'histoire comme progrès" ". (A.c.77).

Note : Cet argument a un côté faible. Le Kf 263 nous a appris que les nazis ne voulaient explicitement pas être modernes, mais prônaient un retour à la vie primitive, bien que par des moyens modernes.

Le primitivisme (kf 28 (le primitivisme brut de Sade)) était la raison, pas la modernité des nazis (seuls les moyens étaient modernes). Le caractère très non-moderne nous semble être la véritable raison.

Il est difficile d'opposer Auschwitz à la modernité en tant que telle. Mais jusqu'à présent.

Il n'en reste pas moins que les événements se sont déroulés dans un cadre Moderne, non sans l'aveuglement de l'intelligentsia allemande (en partie).

En ce qui concerne les crimes, au sens moderne, on peut se référer à A. Giresse/ Ph. Bernert, *Seule la Vérité blesse (L' honneur de déplaire)*, Paris, Plon, 1987 : il montre comment le système judiciaire français, malgré la séparation des pouvoirs (une idée moderne), est néanmoins possiblement manipulé par des facteurs extrajudiciaires. Qu'est-ce qu'un crime dans le crime.

B.2. -- La technoscience.

Le terme "technoscience" désigne la coexistence de la science, de la technologie, de l'industrie et du marché. -- dans ce complexe (kf 263 : Gehlen) la règle principale est le pragmatisme, "l'efficacité". -

Note : -- Ceci est similaire à la "Realpolitik" (kf 75 : politique de l'État, économie, nécessité militaire), -- en fait une partie de celle-ci. -- "Il faut qu'elle réussisse", car échouer, c'est ne pas réussir. Un patron déficitaire en fin d'année se retrouve coincé, sans pitié il est éliminé dans la compétition.

Liotard : La modernité, avec sa techno-science, vise l'émancipation, la libération (autonomisation (rationalisme éclairé), richesse (libéralisme), justice sociale (démocratie économique (marxisme))).

Mais la technoscience est là, mais pas l'émancipation qu'elle espère apporter. Il n'y a plus d'autonomisation, plus de distribution équitable des richesses. La "croissance" est uniquement technoscientifique, mais pas émancipatrice. -

C'est donc le "parjure" (kf 270), la falsification, de la modernité. Sa "conception" (projet de culture) n'a pas été réalisée.

Tel est l'argument, la "légitimation" (justification) de la thèse avancée par Lyotard. Il s'agit de la énième application de l'adagio grec ancien "harmonie des contraires" : le développement moderne porte, en lui-même, son contraire (la destruction de lui-même (cf 224 : anglais sur création/décomposition)).

La sortie, -- (1) Hésiode d'Askra (-800/-600), le poète grec ancien (kf 110), -- Platon d'Athènes, -- ils représentaient aussi le déclin d'une certaine "grande histoire". L'observation de Lyotard s'inscrit donc dans toute une série "historique". -

(2) "Il est temps d'avoir une nouvelle grande histoire qui cicatrise les blessures ? Il est temps d'adopter une nouvelle religion ? -

a. Beaucoup le pensent.

b. Mais - dit Lyotard avec emphase - ce n'est pas du tout la bonne direction." -- Son argument : traiter la perte,

c'est-à-dire pour traiter la "perte" qu'est la Modernité ratée, "ne doit pas être un nouveau mythe" (a.c., 78). -

Note : Le terme "mythe" est utilisé ici dans l'une des nombreuses expressions impropres : une histoire - et une grosse histoire - qui se résume à son contraire si on la résout. -- Quelle devrait être cette élaboration ? " Elle doit être démythologisante " (ibid.).

Le jugement de valeur de De Cauter. -

(i) On peut être d'accord avec cela.

(ii) Et pourtant, je pense que c'est un énorme lapsus". -

L'argument.

"L'histoire insoutenable et détruite de l'émancipation (la modernité) est réintroduite - de manière négative. Car qu'est-ce que "la direction antimythologisante" sinon l'étroite voie de la libération ? Toute "libération" est, traditionnellement, une - "destruction du mythe".

Peut-être que le vieux Habermas (*note* : Jürgen Habermas (1929/...) a raison après tout quand il dit - encore et encore - que la pensée postmoderne mène à la contradiction (*note* : contradiction intérieure)". Nous comprenons donc mieux ce que dit De Cauter : "La nouvelle 'grande histoire' pourrait être : le déclin des grandes histoires". (A.c., 78). -

A propos : Habermas soutient que la conception de la culture de la Modernité

(i) reste inachevé - le pire des libéraux reconnaît que le monde créé par la Modernité est tout sauf idéal -,

(ii) mais devrait être poursuivi de manière critique. -- Habermas, deuxième génération de la Frankfurter Schule, est connu pour son ouvrage *Der philosophische Diskurs der Moderne (12 Vorlesungen)*, Frankfurt a.m., 1985 ;

-- *Theory of Communicative Action, I (Handlungsrationalität und Gesellschaftliche Rationalisierung), II (Zur Kritik der funktionalistischen Vernunft)*, Frankf. a.M., 1981 (dans lequel il introduit comme hypothèse, comme prémisse, l'idée d'"interaction" (interaction au sein de la société, visant le consensus - et non, comme chez Lyotard, le désaccord, la dispute (différend, - visé)). -

Avec Habermas, les penseurs allemands - Kant, Hegel - et les analystes anglo-saxons du langage sont interprétés de manière marxiste. -

En conclusion : à sa manière, Habermas considère le bilan de la modernité comme à la fois négatif (Frankf. Schule : Dialektik négative) et positif (continu, mais critique). En conséquence, Habermas reste profondément moderne. Il fait partie des "nombreux" qui ne voient pas les choses d'une manière aussi postmoderne et pessimiste.

B. -- Le “différend linguistique” comme nouveau grand récit postmoderne. --

Nous allons maintenant approfondir l’ontologie de Lyotard, la théorie de la réalité. L’“ontologie”, au sens platonicien, est l’“hypothèse” qui doit être avancée quelque part si l’on veut rendre intelligible l’ensemble de ce que l’on prétend et/ou l’ensemble de ce qui est (ce dernier surtout). On dit aussi “cloche d’intelligence”.

Avant-propos ... Manfred Frank, Dissension et consensus selon J.-Fr. Lyotard et J. Habermas, in : Les Lyotard (Réécrire la modernité), 164, mentionne en passant - ce que les Grecs anciens auraient appelé - l’“eris”, le désaccord, entre Lyotard, le postmoderne, et Habermas, le moderniste.

“ (i) La déclaration de Lyotard sur “ la terreur rationaliste - comprenez : consensuelle - des philosophes d’origine parfois américaine mais surtout allemande “ a provoqué une réplique peu nuancée de Habermas, qui accuse Lyotard d’“ irrationalisme “ et de “ conservatisme “. -

(ii) Ce à quoi Lyotard répond en recommandant la lecture de quelques penseurs - français ou non - qui n’ont pas l’honneur d’avoir été lus par le professeur Habermas. -

Cette confrontation incidente - il est difficile de parler de rencontre au sens de F.J.J. Buytendijk, entre autres - illustre - avec une ironie tragique pour Habermas, si porté sur le “ consensus “ (compréhension mutuelle, rapport) - l’hypothèse postmoderne de la “ dispute linguistique “, que nous allons maintenant expliquer brièvement.

Deuxième préface. -- I.M. Bochenski, Philosophical Methods in Modern Science, Utr./ Antw., 1961, parle des étapes sémantiques de la théorie des signes (sémiotique).

a. Nom. -- Toutes les données - “l’être”, dit Bochensky -, sans que nous les “signifions” par un signe (linguistique) (désignant une place dans un système de signes ou linguistique), constituent, ensemble, la collection du “niveau zéro” (défini comme “zéro sur les signes”).

b.1. Première étape : le langage des objets. Dès que nous, en tant qu’êtres interprétatifs - “interprètes”, dirait Peirce - introduisons soit un signe-pensée (concept), soit un signe-parole (parole), soit un signe-texte (texte), nous indiquons les “objets” (du niveau zéro).

b.2. Deuxième étape : le méta-langage. Nous pensons, parlons et écrivons à propos de notre pensée, de notre parole et de notre écriture (= “langage”) dans un “langage sur le langage”.

C'est ainsi que nous comprenons le langage de Lyotard lorsqu'il parle de méta-histoires complètes (régulatrices), qui représentent et évaluent des histoires moins complètes - dites "mineures".

Raison directe et raison latérale. -- J.-Fr. Lyotard dit, par exemple, dans *Reécrire la modernité*, 39 : "Je voudrais aller au fond des choses." C'est ce que l'archétype du discours classique appelle le "discours direct". C'est un langage d'objet, particulièrement clair ici, car il dit qu'il veut "entrer dans le vif du sujet".

Or, quand j'écris "que J.-F. Lyotard dit : 'Je voudrais aller au fond des choses'", c'est du discours de biais, -- de la langue sur la langue (ici même au second degré, car

(i) J'écris (ii) que J.-Fr. Lyotard dit (iii) : " Je voudrais, etc.). En ce sens, le métalangage est lui-même un langage objet.

Note -- Le discours latéral peut, bien sûr, avoir des nuances :

(i) elle peut être purement factuelle ("Je dis que J.-Fr. Lyotard dit (...)") ;

(ii) il peut, aussi, être plus (mais présuppose toujours la simple réflexion, -- au moins au sein de l'expert dont on parle) : "Je dis que -- lorsque J.-Fr. Lyotard parle comme il parle -- il prononce "un lapsus" (kf 273 : le jugement de valeur de De Cauter)". C'est ce qu'il faut pour bien comprendre la suite.

Le métalangage de Lyotard. -- O.c., 39 ans : "Je voudrais aller au cœur du problème.

(1)a. Il n'y a pas de "métalangage", de métalangue : la langue ("langage") est pleine de "différend" (différence linguistique). -

(1) b. Et, par conséquent, il n'y a pas de traductibilité d'un domaine de l'action et de la connaissance humaine dans un autre". --

Modèle appliqué. -- Lyotard soutient que la "connaissance" objective (commerciale) - le langage "cognitif" - est totalement distincte, par exemple, des jugements de valeur éthiques - le langage "éthique".

Écoutez comment il s'exprime : " Entre "Je sais" - affirmation propre au domaine de la "connaissance" (langage cognitif) - et "Tu dois" (langage éthique), il y a un fossé, -- tel qu'on ne peut pas - pour une éthique - trouver un fondement dans une "connaissance" (...) ". -

Note : Il s'agit d'un rappel brutal du fossé - de la différence - entre "Sein" (- comprendre "être déterminable dans les faits") et "Sollen" (être obligatoire), Donc nouveau

ne l'est pas non plus. Il y a quelques siècles déjà, dans les cercles empiriques et philosophiques, on raisonnait ainsi. -- Ce qui est nouveau, c'est que l'écart entre "l'être" simplement déterminable - définitivement ou positivement - (identifié à tort à "l'être-sans-plus") et, par exemple, le sens du devoir, est exprimé en termes de linguistique et de philosophie du langage.

(2)a. Induction (généralisation).

Liotard poursuit textuellement. -- "On généralise ensuite ce type d'incompatibilité à l'ensemble de l'utilisation du langage. -

Appl. mod. -- (i) C'est ainsi que fonctionne la politique (langage politique) : elle fixe une norme (politique, son propre domaine) ; elle ne prend pas d'emblée comme point de départ quelque chose comme le "devoir" (qui est le domaine de l'éthique (langage éthique)). -

(ii) Et, parce que la politique (le langage politique) fonctionne par la "norme" (encore une fois : ses propres maximes), elle ne fonctionne pas, d'emblée, par la "connaissance" (le langage cognitif). -

(2)b. Les écarts sont radicaux :

L'"être" du langage - dans la mesure où cette idée a un "sens" - n'existe donc pas dans le dialogue ou le consensus. En d'autres termes, il n'existe pas d'éthique fondée sur la communication, telle que préconisée par Habermas, qui sous-tendrait "une nouvelle phase de la Modernité". -- La postmodernité est radicale (...)"

Note --- On l'a lu lui-même : Lyotard, le fragmenteur (différentialiste),

(i) généralisée (induction) et

(ii) a un usage du langage - à ses propres yeux "légitimé" (et en même temps "fondé") - qui peut évaluer la totalité des domaines d'utilisation du langage séparés par des "écarts" infranchissables.

Il a donc une "grande" histoire (qui englobe la totalité de tous les domaines linguistiques distincts). Le sien. Ce qu'il appelle le "postmoderne radical".

Au nom de cet usage du langage, de cette grande histoire, il évalue tous les usages "modernes" du langage concernant l'émancipation, etc. La fondation sur laquelle il fonde sa grande histoire (foundation(al)isme), parle, bien qu'ironiquement, de "l'être de l'usage du langage".

Il s'agit donc d'une ontologie postmoderne, qui, par l'utilisation du langage, recouvre immédiatement ce que l'on entend par langage - la réalité. L'ontologie est, traditionnellement, la pensée de la totalité.

Bien que Lyotard condamne une telle pensée, il conserve la sienne pour juger tous les autres.

Modèle d'application : bioéthique.

Après le Lyotard plutôt théorique, nous laisserons la parole au Lyotard appliqué. Dans *Reécrire la modernité*, 45s. il dit :

1. Pensez aux bricolages (“bricolages”) dans nos laboratoires de biologie, notamment en biogénétique.

2.1. Des “commissions d'éthique“ se mettent en place pour décider si l'on a “le droit” de cloner des embryons, -- de fabriquer des individus à sa guise, ou, du moins, de voir si c'est absolument faisable.

2.2. Ces commissions sont des “instances” (*note*: juridictions), confrontées à un conflit linguistique entre, d'une part, le langage du “savoir” dans sa forme technoscientifique (kf 272) - un “savoir” qui procède selon ses propres maximes - et, d'autre part, la prescription éthique (*note*: langage éthique)”. -- C'est le Lyotard plutôt descriptif. C'est maintenant au tour de l'argumentaire de prendre la parole.

3. On ne voit pas au nom de quel “droit” on pourrait interdire de telles expériences, - si, bien sûr, on ne juge que sur la base de la simple recherche technoscientifique. Dans un laboratoire, un chercheur accepterait-il d'abandonner ses préparations expérimentales et de jeter ses calculs au feu, -- juste pour une décision prise par “un comité d'éthique”, qui considère que ce que fait le biotechnologiste “pourrait être dangereux” ?”. -

On le voit : toujours ce fossé entre les spécialités. Il poursuit : “ D'une part, l'expérimentation scientifique a sa propre “ légitimité “ (*note*: justification, “ fondement “, sur la base de ses “ fondements “ spécifiques). D'autre part, il existe “une préoccupation humaniste” partagée par la majorité du public et par la plupart des juristes. -

4.1. Les expériences biotechnologiques peuvent-elles être autorisées sans faire de bruit ou doivent-elles être “réglementées” (*note*: “réglementer“ ; cf. 125 ; 133) ? Si l'on doit les réglementer, quelle réglementation : préventive (à l'avance) ou curative (après coup) ?

4.2. Mais il y a plus : quel est ce droit au nom duquel intervient une telle commission ? D'où tire-t-elle son “autorité” ? Que peut-elle invoquer comme “sujet de la norme” ? -- Il se qualifie lui-même d’“éthique” et, en effet, il n'est pas politique ou juridique, mais éthique.

Mais existe-t-il une éthique généralement acceptée au nom de laquelle un tel comité peut effectivement exercer son contrôle sur les tests génétiques ? (...)”. Tant pis pour Lyotard.

Sa conclusion est la suivante : le sujet de la norme, c’est-à-dire celui au nom duquel on agit pour imposer une décision, “ n’ est pas nommable “ (est quelque chose pour lequel on ne peut pas trouver de “ nom “). Les comités d’éthique utilisent des “critères”, -- les biogénétiens utilisent également des “critères”, les leurs. Ils sont différents. Ils sont équivalents (kf 266 : axiome d’équivalence).

Et... il n’y a pas de corpus juridique qui dispose des critères nécessaires pour décider lequel des deux pèse le plus. Après tout, il n’existe pas de bases “universelles” (entendons-nous par “génératives” (cf. 266)). Il n’existe pas - pour ces cas - de métalangage permettant de juger les deux. -

“Écoutez : il y a un différend. Dites-nous la vérité avec votre détermination à unifier l’ensemble du Phénomène de la Liberté. Respectez la guerre qui les divise”. (*Réécrire la modernité*, 47). -- Traduit : “Écoutez : nous sommes ici pour un cas de conflit linguistique. Laissez-nous tranquilles avec votre prétention à unifier la totalité des phénomènes linguistiques. Respecter la guerre qui les divise”. Cf. kf 266 : fragmentarisme, multiplicité des usages de la langue sans unité.

Différent(e)isme. -- Dans une réaction véhémement contre toute forme d’assimilisme (qui estompe les distinctions et les séparations), Lyotard verse dans le Différent(ial)isme : il exagère les différences et les séparations.

La voie médiane - nous l’avons vu - est l’analogisme, qui respecte à la fois la différence, la distinction et la séparation. Car, malgré toutes ses affirmations, Lyotard compare, confronte et utilise un langage (et, par la même occasion, des domaines de vie et de culture) qui sont distingués et séparés par des écarts absolus ; il ne peut le faire que s’il crée un métalangage approprié qui respecte à la fois la différence/séparation et l’égalité/l’indifférenciation. -

Où mettons-nous le doigt sur l’Analogisme ? Dans la société. Le terme “société” recouvre plutôt cela. Mais la “société” est la “société” : nous vivons tous dans la même culture avec des points de contact communs. Si les biotechnologues font des choses qui nous sont nuisibles, alors une commission a de bonnes raisons d’intervenir au “nom de notre bien-être”.

Un trente et unième échantillon : une multitude de postmodernismes.

L'utilisation du terme "postmodernisme". -

1870 : le peintre de saloon John Watkins Chapman - en Angleterre - veut, avec ses collègues penseurs, peindre "postmoderne", -- avec lequel il veut dépasser - l'impressionnisme existant à l'époque (un mouvement artistique - en littérature (Goncourt) et en peinture (Manet, Monet, Pissaro, Sisley, Jongkind, Renoir e.a.) -, qui veut rendre des impressions fugitives). -

En 1934 (F. de Oniz), 1942 (D. Fitts), 1947 (Arnold Toynbee, le célèbre historien), -- en 1917 (*Rudolf Pannwitz, Die Krisis der europäischen Kultur*, parle d'"homme post-moderne", au-delà de toutes les images chétives de l'homme qui s'effondrent, -- nietzschéen), le terme est parfois utilisé.

H. Bertens/ Th. D' haen, Het Postmodernisme in de literatuur, Amsterdam, 1988, 12, dit ce qui suit. -

(1) Dans, **1946** le poète-critique Randall Jarrell (1914/1965) utilise le terme "postmoderne" dans une critique du livre de poésie de Robert Lowell (1917/1977), *Lord Weary's Castle* (1946). -- En 1948, un autre poète-critique, John Berryman (1914/1972), utilise le terme ; il mentionne Jarrell comme source. -

(2) **1950** : Le poète Charles Olson (1910/1970) utilise régulièrement le terme littéraire " postmodernisme ". Il entend par là sa propre poésie et celle des poètes du groupe Black-Mountain (centre de rejet de la poésie modérée dans les années 1950) qui s'en sont inspirés. -

Depuis lors, le terme est en circulation, aux États-Unis, - bien que dans une pluralité d'interprétations. En architecture - kf 253vv. - le terme apparaît dans un prédécesseur (1949).

J. Hutnut, The Post-modern House, in : *Architecture and the Spirit of Man*, Cambridge. 1966/1967 : *Nic. Pevsner, Architecture in Our Time (The Anti-Pioneers)*, in : *L'auditeur*. -- En peinture et sculpture : en 1980, Achille Bonito Oliva parle de postmodernisme.

Dans la Culturologie des sociologues, il y a deux termes :

a. L'"ère postindustrielle" (kf 137 ; 263) est tirée de *David Riesman, Leisure and Work in Post-Industrial Society* (in : *Mass Leisure*), 1958.

b. *A. Etzioni, The Active Society (A Theory of Societal and Political Processes)*, New York. 1968.

En philosophie : 1979 : J.-Fr. Lyotard, *La condition postmoderne* ; 1980 : Julia Kristeva (1941 ; connue pour sa revue universitaire internationale *Semiotica*).

Note -- Le terme “a-modernisme” vient de Jacques Derrida, le déconstructionniste. Le terme “sur-modernisme” vient de Richard Rorty.

Le contenu de la pensée du terme.

Comme nous l’avons dit, il existe une pluralité d’interprétations. H.Bertens/Th. D’haen, *Het Postmodernisme in de literatuur*, 7, en distingue quatre types, -

a. Postmodernisme existentialiste, que l’on retrouve principalement dans la littérature américaine, dans lequel M. Heidegger (cf. 170/175) joue un rôle de premier plan. --

b. Le post-modernisme post-structuraliste, dans lequel l’étendue de notre connaissance humaine (enfermée, d’abord ou même complètement, dans le langage) est centrale.

c. Le post-modernisme d’avant-garde qui a pris son essor dans les turbulentes années 60 : Pop’Art, Op’Art, --- Happenings et “Performances”, etc.

d. Le postmodernisme esthétique pur, qui possède tous les traits de l’autre postmodernisme, mais reste opposé aux préconceptions politiques ou même “philosophiques”.

Soit dit en passant, le livre de Bertens/D’haen cité traite du poststructuralisme, un postmodernisme linguistique unilatéral en littérature. -

Voilà pour une typologie ou une classification, -- parmi d’autres.

La “définition” de A. Wellmer.

Albrecht Wellmer, *Dialectique de la modernité*, in : *Les Cahiers de Philosophie* (Lille), 5 (J.-Fr. Lyotard : *Réécrire la modernité*), 1988 (printemps), 99/161, peuvent nous aider à avoir un aperçu de nature globale.

Dans son ouvrage *Zur Dialektik von Moderne und Postmodernne (Vernunftkritik nach Adorno)*, Suhrkamp, 1985, il caractérise le postmodernisme comme suit. -

A.-- Le Post- du Postmodernisme exprime la fin (kf 267) - Endism - du ‘design’ (comprendre : idéal culturel) du Rationalisme éclairé et, en effet, fondamentalement, de la culture gréco-occidentale, -- appelé non sans ironie “la mort de la raison”.

B.-- Le postmodernisme exprime une “anamorphose”, une re-radicalisation, des mêmes conceptions culturelles : en ce sens, le postmodernisme est une modernité radicalisée. (A.c.,99s.). -

En d’autres termes, le prétendu fossé entre la modernité et la postmodernité est loin d’être absolu.

La description de Ihab Hassan : -

I. Hassan est un postmoderniste américain, connu pour ses nombreux ouvrages (par exemple, *Le démembrement d'Orphée (Toward a Postmodern Literature*, Madison, Wis., 1971 ; *Pluralism in Postmodern Perspective*, in : *Calinescu/ Fokkema, Exploring Postmodernism*, Amsterdam/Philadelphia, 1987, 17/40).

A. Wellmer, a. c., 101s., cite son opinion. -- Dans son ouvrage *The Critic as Innovator*, in : *Amerikastudien* 22 (1971) 11, 55, Hassan affirme ce qui suit. -

A. Description générale,

Le “Unmaking”, que l’on peut traduire par “déconstruction“, lui semble essentiel. D’autres termes circulent : dislocation, disparition, dispersion, désenchantement, rupture, différance (J. Derrida), fragmentation. --

B. Denkinhoud. --

Tous ces termes expriment d’une manière ou d’une autre un ou plusieurs aspects caractérisant trois points principaux. -

a. Sur le plan ontologique : le piédestal de la pensée moderne, le Moi ou “Sujet”, qui se considère capable - dans le Cogito, je pense (cf. 195) - d’être une force pensante englobante - de couvrir la totalité (cf. 267 (la “grande” histoire) ; 276) de tout ce qui est, y compris l’ensemble de la culture, est radicalement rejeté. La “réduction” du “sujet” moderne. -

b. Sur le plan épistémologique (doctrinal) : le postmoderniste est comme un “-possédé” (sic !) à la recherche des fractures, des fragments, -- de la totalité. Ce qui n’est que le côté négatif du rejet de la totalité pensant je, - qui ne connaît que des parties, pas le tout. -

Le pluralisme. - C’est la conséquence des points **a.** et **b.** La tyrannie de la pensée totale, qui opprime les minorités, les marginaux, les dissidents, est radicalement rejetée.

Ainsi, le postmoderniste fait passer l’axiome d’équivalence (kf 266) en ce qui concerne les minorités telles que les personnes privées de leurs droits politiques - (minorités politiques), les personnes privées de leurs droits sexuels (minorités sexuelles-), les personnes désavantagées par leur langue (minorités linguistiques), etc.

Les systèmes de culture, qui créent des minorités, ont une structure totalitaire, en raison de leurs modes de pensée (kf 77 ; 264). Penser juste, sentir juste, agir juste, -- lire juste, etc. c’est défaire le totalitarisme. -

C’est ce que pourrait être l’“hypothèse” du postmodernisme dans le domaine social et politique. Nous l’avons dit : le postmodernisme est un phénomène culturel aux multiples facettes.

Un échantillon de trente secondes : les beatniks comme postmodernes.

L'intention n'est pas d'entrer dans le détail de ce que sont les Beat et les Beatniks en tant que phénomène culturel. Quelques points essentiels peuvent suffire à faire comprendre la révolution culturelle que constitue le phénomène Beatnik. Car la culture Beat ou Beatnik est :

(i) un type de survie de la Modernité (dans les deux sens, tels que nous les avons établis kf 252),

(ii) d'où jaillissent **a.** une mode **b.** une méthode et **c.** même une idéologie.

(A). *La drague principale à deux volets.*

Un certain nombre de jeunes - principalement aux États-Unis - ont formé leur propre groupe d'âge après la Seconde Guerre mondiale (1939/1945), qui s'exprime par le terme "beat(nik)".

(1) Au milieu de la modernité - avec sa société américaine - ils se savent battus ("beat" dans l'un des sens de "to beat", battre), -- découragés, "burnt out". Sans avenir, au sens traditionnel et moderne du terme. -

(2) Ils ont cherché une issue dans une certaine ivresse ("a beat(ific)", ivresse béate).
-

Note -- Comparez ceci avec ce que A. Wellmer dit de l'essence du Postmoderne :
(i) Endisme et (ii) Radicalisation (kf 280).

(B) *Les expressions du trait principal.* -

L'expérience directe et désinhibée (doorleving) est frappante. Libre" dans le sens où elle n'est pas inhibée par la Tradition séculaire ni, surtout, par la Modernité.

Cf. kf 175, où le Grand bleu offre un exemple contemporain d'une telle vie désinhibée.

Les Beatles... En 1961, les Beatles, en Angleterre (Liverpool), prennent leur envol, - "Beatles" est la confusion de "Beat" et "beetle".

Dans leur LP Revolver, ils disent : "éteignez votre esprit, -- détendez-vous, flottez en aval". -

Note -- Ce type de vie a également été appelé "phénoménologique". Mais alors au sens d'une phénoménologie empirique, vivant purement par l'expérience (presque pour l'expérience), qui ne cherche ni descriptions ni explications rationnelles, mais s'en tient à ce qui est vécu.

Ce mode de vie se retrouve dans la scène artistique propre à la Beat Generation (musique (Jazz, Rock), Batman(ia), Pop' Art, écrivains Beat), dans le

holisme, c'est-à-dire l'acceptation plus complète de la totalité de la réalité (Fiedler) (consommation de drogues (conscientisation), néo-sacralisme (orientalisme)), dans l'anarchisme (non pas l'État (kf 75 : Realpolitik), mais la libre autodétermination de l'individu et de la petite communauté), -- dans la "nouvelle" éducation (éducation anti-autoritaire).

Note - Veuillez noter que les États-Unis ne sont pas cette couche de "déracinés", comme l'écrivain, conteur et chanteur américain Garrison Keillor a tenté de le faire comprendre pendant plusieurs semaines à Londres à l'automne 1989, avec un succès retentissant.

Comme le faisait un Will Rogers, le penseur des cow-boys, au début de ce siècle, G. Keillor fait de même : il laisse passer "l'Amérique profonde", l'antithèse de l'Amérique télévisuelle sous la forme de Dallas et Dynastie, etc.

Keillor parle d'un lieu imaginaire aux États-Unis, loin du centre, proche du territoire canadien, où l'hiver ne se termine presque jamais, "Lake Wobegon".

Le titre, avec lequel Keillor a captivé les Londoniens pendant plus de deux heures, était "It has been a quiet week in Lake Wobegon, my hometown". "À moins que - mais ne le dites à personne - ma tante Myrna n'ait remporté le 12e prix d'un concours de cuisine au lac Wobegon, ce dont je suis très fier", déclare M. Keillor, qui est répertorié comme régionaliste. -- C'est bon d'être rappelé.

Une caractéristique. -- W. Welsch, *Unsere postmoderne Moderne*, Weinheim, 1988-2, 15, dit :

"Ainsi Leslie Fiedler (*note* : un critique juif), en 1969, dans le célèbre essai *Cross the Border/ Close the Gap*, in : *Playboy*, 1969, déc., 151, 230, 252/254, 256/258, l'expose.

Remarquable : pour la première fois, cet essai ne paraît pas dans un magazine littéraire, mais dans Playboy.

"Traverser la frontière" - le programme de ce type d'œuvre littéraire - était en même temps une méthode de critique littéraire qu'elle promouvait. -- Fiedler commence le texte par une déclaration catégorique : "Presque tous les lecteurs et écrivains actuels sont conscients - en fait, depuis 1955 - que nous vivons l'agonie de ce que l'on appelle - littérairement parlant - "moderne" et le travail de ce que l'on appelle "postmoderne"".

-

Avec L. Fiedler, Welsch caractérise : "Pour Fiedler, l'écrivain postmoderne est à la fois un agent double :

(i) Il est aussi à l'aise dans le monde de la technologie que dans le domaine des "miracles". En outre, il est tout aussi prêt à explorer le domaine du mythe que celui de l'érotisme".

Commentaire. -- "Traverser la frontière / Comblé le fossé" est le titre. En effet, là où les "littéraires" traditionalistes auraient certainement dédaigné d'écrire dans un magazine comme Playboy, L. Fiedler, avec les postmodernes des années 50 - l'époque des beatniks -, "franchit" ce "tabou".

L'érotisme devient un domaine, équivalent aux thèmes "établis". -- " Franchit la frontière / Ferme le fossé " entre la technologie moderne, " rationnelle ", d'une part, et, d'autre part, " le royaume des miracles " et celui du mythe (cf. 266 ; 281 : axiome d'équivalence).

L'exclusivisme des Modernes,

comme Descartes, Locke, etc., est dépassée au profit d'un inclusivisme qui, outre les types d'art classiquement acceptés ("genres" avec leurs lois), en accepte d'autres. Cette pensée de l'inclusion, nous la rencontrerons comme l'une des principales caractéristiques de la postmodernité : (selon les mots de Lyotard :) " De quel droit, -- au nom de quelle autorité, exclut-on certains genres ? ". (kf 277).

Un joyau d'humour. -- Il n'y a pas de meilleure façon d'illustrer le fossé entre les générations - à l'époque des Beatniks - qu'avec le dialogue suivant :

"Ma fille, tu dépenses trop d'argent. Plus que ce que vous pouvez gagner. Vous ne mourrez certainement jamais riche. -- C'est moderne. -- Et maintenant postmoderne :

"Mais Paatje ! Mourir riche n'est pas mon intention : je veux vivre riche".

Relisez rapidement le chapitre 78v. (Économie moderne ; notamment le ch. 79 : le louis d'or), et vous sentirez clairement le Postmoderne.

La contre-culture. Echantill. bibl. : *Th. Roszak, Opkomst van een tegencultuur, (Observations sur la société technocratique et ses jeunes opposants), Amsterdam, 1971-1, 1973-4 ;*

Ch. Reich, Flowers in Concrete (How the Youth Revolution is Trying to Make America Livable), Bloemendaal, 1971 (// The Greening of America) ;

J.-Fr. Revel, Ni Marx ni Jésus (De la seconde révolution américaine à la seconde révolution mondiale), Paris, 1970. -- H. Bertens/ Th. D'haen, Het Postmodernisme in de literatuur, Amsterdam, 1988, 19, dit : "Au milieu des années, le postmodernisme du passé était un sujet de la plus grande préoccupation pour nous.

soixante, L. Fiedler et Susan Sontag (kf 26) distinguent un postmodernisme étroitement lié à la contre-culture américaine et à ses précurseurs, tels que les poètes projectifs (*note: Charles Olson* avec son manifeste *Projective Verse* (1950), leader du groupe Black-Mountaine (kf 279)) et les beat writers (*op. Allen Ginsberg* (1926/1997), Lawrence Ferlinghetti (1919/...), Bob Kaufman, Gary Snyder, -- “la Beat Generation”) (...). elle mettait l’accent sur : une expérience directe (kf 282) et une acceptation complète de la réalité (kf 282v. : holisme) sous toutes ses facettes”.

Underground”.

Terme anglo-saxon. -

(i) **1830+** : “The Underground Railroad” signifiait “le chemin de fer clandestin”, qu’une organisation secrète et illégale de Blancs américains utilisait pour permettre aux esclaves noirs en fuite d’atteindre le nord du Canada et de se mettre en sécurité.

(ii) **Pendant la deuxième guerre mondiale** (1939/1945), dans les zones occupées par les Allemands, il y avait des “mouvements clandestins” qui agissaient illégalement.

(iii) **Dans les années 50**, un nouveau type de “underground” émerge. L’aversion pour la “tradition” et “l’establishment” est sa caractéristique négative. --

Beatniks, -- plus tard Hippiers et Yippiers (Nouvelle Gauche). - Les Hollandais de Provo, les “Kaboutiers”, les Dolle Mina, les pacifistes, etc. en sont les sous-groupes. -

Les expressions : Anarchisme, sexe, consommation de drogues, communes, -- Beat, Pop, Protest song. Des œuvres d’art célèbres : West Side Story, -- plus tard : Hair, Oh Calcutta, Jesus Superstar. -

Remarque : la presse underground était constituée de toute une série de magazines, dont certains existent toujours. La popmusic underground était un mélange de musique country (// Schlager allemand), -- de jazz, de blues et de rock, de folk et de protest songs.

En conclusion, “Underground” est un autre nom pour la contre-culture, mais seulement dans la mesure où elle représente un élément “subversif” et “de sape culturelle” au sein de la modernité.

Note -- Harry Kupfer, un metteur en scène américain, a transformé, au cours de l’été 1989, Rheingold, la première partie de Der Ring der Nibelungen de R. Wagner (cf. 248), en une œuvre d’art underground : au lieu de la mort des dieux, il dessine la “ mort des gens “ !

Notre culture, avec ses opiums - argent, drogues, sexe, vanité, pouvoir et... le désespoir, se joue, à la mode américaine.

Jusqu'au Punk Loge, dont le slogan "no future" l'incite à soumettre le monde, qu'il crache, à ses fins cyniques (kf 110 ; 210 ; 232) après tout, se produit dans cette remise à zéro et ... radicalisation du chef-d'œuvre de Wagner, le Bayreuther Festspiele (depuis 1876).

Avec cela, nous voyons globalement le phénomène des beatniks. Analysons maintenant certains aspects de plus près.

Les Beatniks et la musique. -

Deux remarques préliminaires. -

(1) "Musique à programme" :

La musique en question n'est pas - ou pas tellement - une musique "absolue" ou "abstraite" (qui se limite à des manipulations sonores, issues d'un esprit qui construit des systèmes sonores) ; c'est avant tout une "musique de programme" :

- a. Il est instrumental ("Abstrait"),
- b. mais l'accent est mis sur un "message" extramusical, -- ici le message de la contre-culture et de l'underground.

(2) "La question énergétique".

I-D Magazine (Londres), n° 73 (1989) : Sept., est intitulé "the energy issue".

Le magazine explique : "Le carnaval de Notting Hill est imprégné de l'énergie vodou. Le Heavy Metal est détruit par l'énergie du Rock 'n' Roll. New York danse au son de l'énergie du Dancehall. Iain Banks (*note*: The Wasp Factory, Canal Dreams) s'inspire-t-il de l'énergie de l'horreur ? Diana Brown et Barrie K Sharpe (n'oubliez pas le K) débordent d'énergie soul. Croyez-vous au pouvoir de l'énergie du rêve ?

Bien qu'elle soit principalement destinée aux genres musicaux contemporains, l'idée principale d'"énergie" est déjà la marque de fabrique des genres musicaux contre-culturels. Cette "énergie" rappelle, involontairement, de Sade et son "énergie" (kf 215v.), bien qu'il y ait aussi une nette différence, bien sûr. -

L'une des "explications" du "besoin d'énergie" est peut-être le fait que beaucoup de Beatniks et de personnes apparentées passent pour des "épuisés", ce qui explique précisément pourquoi ils sont si friands de phénomènes "béatifiques" (cf. 282). Cela ressemble parfois à un discours d'encouragement.

Typologie. -- C'est une tâche impossible de mentionner ici tous les types de musique qui concernent la contre-culture. Nous nous contentons de choses qui clarifient l'atmosphère dans laquelle les Beatniks pouvaient vivre. -

Jazz, de la Nouvelle-Orléans, USA, depuis 1917, en parfois fort

Diverses formes (Nouvelle-Orléans/ Middles Jazz/ Be-Bop/ Cool/ Free Jazz), ce style de vie du Jazz - "life style" - et le monde occidental, voire le reste. -

Dans la mode, dans nos discothèques, même dans certains films, le jazz connaît une sorte de renouveau.

Pensez au film "*Round Midnight*" (B. Tavernier), dans lequel le jazz est central à la fois comme atmosphère et comme style musical, surtout à partir des années soixante : le scénario se déroule à Lyon, New York, mais surtout Paris.

Un musicien-saxophoniste américain (Dexter Lordon) est "fatigué et épuisé de tout, -- sauf de sa musique (Be-Bop), -- jusqu'à l'autodestruction pour des raisons d'excès de boisson", ...et le "reste". Un jeune Français (François Cluzet) tombe amoureux de lui, est captivé par lui et veut lui redonner goût à la vie.

Cet excellent film - selon les critiques - nous initie immédiatement à la vie d'un musicien. Ce film montre surtout que, au-delà d'un style musical, le jazz est avant tout un style de vie, non sans l'"âme du blues".

Rock 'n' roll. -

Selon certains en 1954, selon d'autres en 1957 - en tout cas les années Beatnik - est né aux USA (i) du jazz, (ii) du blues et du rythme et (iii) du folklore rural. -

Le rock'n'roll - c'est ce qu'enseignent les manuels - est né à Memphis (Tennessee) vers 1955, lorsqu'Elvis Presley et quelques autres "fites" blancs du même acabit ont enregistré de la "musique noire", tandis que des Noirs comme Little Richard et surtout Chuck Berry adaptaient leur "rythme" et leur "blues" au goût des jeunes Blancs. -

(...) Le Rock 'n' Roll est une musique du Sud américain : au Tennessee et au Kentucky, à partir de 1800, on assiste au premier déclenchement d'un prorock, une vague de "survie" religieuse, -- mentionnée dans nos livres d'histoire comme "le Grand Réveil" dans les Camp Meetings (...)"'. (R. Pedant, *Les aventures de la musique américaine*, in : *Musicien* (Paris) No. 13(1989) : Nov.,20).

Note, -- Echantill. bibl. : J. Koenot, "Rock against Religion", in : *Streven* (1983), 406/418 ;

-- W.J. Matt, *Le Rock 'n' Roll (Instrument de révolution et de subversion culturelle)*, Sherbrooke (Québec) 1981 ;

-- J.-P. Regimbal, *O.S.S.T. et autres, Le Rock 'n' Roll (Viol de le conscience par les messages subliminaux)*, Sherbrooke (Québec), 1983.

À propos, la vie et la mort d'Elvis Presley sont une application brillante de ce que les Grecs anciens appelaient "l'harmonie des contraires".

J.-P. Régimbal, Le Rock n'Roll (Viol...), 47, résume comme suit .

(1) Le “Roi” du Rock ‘n’ Roll a toujours exercé l’emprise d’une idole sur tous ceux qui l’ont “admiré”. Il est véritablement à l’origine (l’initiateur) de toute la révolution rock. A lui seul - dans sa personnalité unique - il a incarné la révolte des jeunes contre la famille, la religion et la nation.

Avec beaucoup de détermination, il entreprend d’abolir tous les “tabous”, en premier lieu ceux que la jeunesse rebelle déteste le plus, les tabous sexuels.

(2) Mais il est devenu une victime de sa propre célébrité, -- en même temps, de sa dépendance aux narcotiques. -

(i) Après avoir expérimenté le brillant résultat de sa révolution éthique et politique (comprenez : sociale),

(ii) lui, âgé de quarante ans seulement, est mort”.

Note -- On compare cela avec “l’étoile” d’un J.-P. Sartre (kf 176), qui, dans son sillage, a également semé la toxicomanie et le suicide. Sartre a peut-être été salué par un grand penseur flamand comme “un métaphysicien d’une grande profondeur”, mais les résultats obtenus avec certains de ses “résidents et admirateurs” témoignent du contraire.

Note -- La musique rock comme “mouvement”. -

(1) *J. Koenot, “Rock against Religion”,*

(i) émet l’hypothèse que la musique rock “n’est pas séparée de la tendance générale à la musicalité, qui se manifeste dans tous les domaines de la culture contemporaine” (a.c., 406).

(ii) “Cette tendance peut être considérée comme l’expression d’une philosophie de vie très répandue mais souvent tacite, que nous appellerons “métaphysique du mouvement”” (ibid.). -- Le nom que cette musique s’est donné, ‘rock-n-roll’, en dit long en lui-même : (a) se balancer/se balancer, (b) trembler/se secouer” (a.c.,409). -

(2) *J.-P. Régimbal, Le Rock’ n’ Roll (Viol ...),* est beaucoup plus précis. -

1.a. En 1951/1952, Richard Little, un jeune chanteur du Midwest des États-Unis, a commencé à modifier le “rythme” du Rythm and Blues, typique de la scène folklorique noire du Sud américain. -

Note -- Le terme “battement” désigne la répétition ininterrompue de “battements” délimités par des lignes dans des rythmes syncopés. -

1.b. Le “beat” est la caractéristique typique de la musique rock. -

i. Hard rock. -- le rythme percussif excite les pulsions sexuelles.

ii. Acid rock. -- Ici, le rythme affecte le cerveau et le système nerveux de telle sorte qu’il rend la personne susceptible de consommer de la drogue.

iii. Punk rock. -

Note : “Punk” signifiait à l’origine, en Angleterre, “prostituée”. Un sens ultérieur (américain) est “putréfaction”. -- Le “beat”, ici, suscite l’envie d’attaquer. -

2.a. 1954 : à l’automne, le thème musical de *Bill Haley “Rock Around the Clock”* - grâce au film *Blackboard jungle* - devient tristement célèbre.

2.b. Pourtant, c’est un disc-jockey (d.j., présentateur) de la station de radio de - Cleveland qui a inventé le terme rock ‘n’ roll pour décrire ce tout nouveau rythme. -

Mais ce que les gens ne savent généralement pas, c’est que ce terme représente les deux mouvements du corps humain dans l’indulgence érotique. -- Le “Rock ‘n’ Roll” vient de la langue vernaculaire des ghettos américains. -

Note : Reggae. -- *C. Brown (Ipswich), Letters : Reggae Runnings, in : i-D (London), No. 75 (1989 : Nov.)*, écrit au rédacteur en chef : “L’influence américaine - en particulier sur le ‘rap’ aux Etats-Unis - a commencé beaucoup plus tôt (que ce qu’un article précédent avait indiqué). Au cours du milieu ou de la fin des années 50, autrement dit, à l’époque de l’ascension des Beatniks.

Un anarchiste. - Jerry Rubin - sur le Rock ‘n’ Roll.

(i) Dans son blockbuster *Do It*, *Rubin* écrit : “Elvis Presley nous a réveillés. Oui, il a tout retourné.

Le Hard Rock animalisé - Son secret réside dans l’énergie (kf 286) du “beat” - qui pénètre dans les entrailles de notre corps. -- Immédiatement, toutes les pulsions, aussi réprimées et inhibées soient-elles, ont été mises en évidence par le rythme irrésistible,

Les sièges arrière des wagons étaient les points d’arrêt d’une révolution sexuelle (kf 220 ; 234), tandis que la radio de ce wagon était l’instrument de diffusion de cette subversion culturelle.

Le vrai nom du début de la révolution était “rock”, nous avons une nouvelle politique mélangée à un “style de vie” psychédélique (*note* : approbation de la consommation de drogues).

Notre style de vie, notre “acide” (*note* : un autre nom pour “drogue”), nos vêtements “bizarres” (*note* : (i) excentriques, (ii) alternatifs), notre musique Rock, -- c’est ça la vraie révolution. --

(ii) Ailleurs, dans *Do It*, il écrit : “En combinant la jeunesse, la musique, le sexe, la drogue et la révolte, nous avons préparé un breuvage difficile à battre”. -

Note - On constate que les chiffres authentiques - les “faits” - du “mouvement” - pour parler avec Jan Koenot - ne s’en cachent pas.

“**Musique pop**”. -- Avant d’expliquer le concept - et la réalité qui lui correspond - de “musique pop”, un petit mot sur “l’outsider”...

M. Van Nierop, Nieuwe woorden (Mots nouveaux) (Dictionnaire explicatif et narratif de l’usage des langues modernes), Heidelberg, 1975, 268v. dit ce qui suit.

Dans une certaine langue anglaise, il existe un système “topdog/ underdog”. Le “topdog” est celui qui réussit tout ; le “underdog” est celui qui va d’un échec à l’autre - comme une pierre qui roule.

En d’autres termes, les deux termes sont des termes d’analyse du destin. “Il y a de ces chiens qui semblent n’être que pitié et crainte soumise : la queue entre les pattes, les oreilles comme les feuilles d’un saule pleureur et les yeux infiniment tristes. Est-ce de cette image qu’est née l’appellation “underdog” pour les personnes irrémédiablement démunies ? (o.c.,268) .

Chris Schraepen, The Sound of the City de Charlie Gillett (ouvrage de référence sur l’histoire de la musique pop), in : De Nieuwe Gids (Gand), 04.03.1988, écrit :

“C’est précisément la situation d’outsider social, dans laquelle (et à partir de laquelle) la musique pop s’est développée et continue de se développer, qui constitue l’un de ses points forts”. -- avec lequel le “site” social de la musique pop est déjà largement esquissé. -

Note : *M. de Kuyper, traducteur, Charlie Gillett, The Sound of the City (The Classic Work on the History of Pop Music), Amsterdam, Loeb, est comparé par Schraepen, en valeur informative élevée, à Ed Ward/ Geoffrey Stokes/ Kan Keller, Rock of Ages (The Rolling Stone History of Rock’ n’ Roll), Rolling Stone Press. -*

Note : Cela devient fastidieux, mais cela a une valeur probante : “Gillett était particulièrement frappé par les parallèles (...) entre **a.** l’essor de la musique populaire - telle que nous la connaissons aujourd’hui - au début des années cinquante et **b.** les changements sociaux dans la culture et la vie occidentales”. (A.c.). -

Note -- Entre-temps, tout le monde peut constater que, par exemple, le titre “Pop News”, dans un quotidien, est si large que tous les types de musique sont abordés.

Il devient tout ce que l’on peut entendre et danser dans une discothèque. Ainsi, le terme folksong ou, en bref, folk, englobe tout ce qui - dans le cadre de la musique pop - s’inspire du folklore.

Joan Baez n’était-elle pas, à l’époque, appelée “la diva du Folk(song)” ? - Jusqu’ici, quelques éclairages sur l’atmosphère des années 50 des Beatniks.

Beatnik's et Batman(ia). -

“ Batman 1989 (...) dans une “ Babylone “ post-moderne (*note* : Babylone était autrefois, dans l’Antiquité, la capitale de la Chaldée admirée dans tout le monde antique), au bord de l’attaque. Dans lequel le pouvoir politique s’effondre ; dans lequel la société se complaît dans la frivolité ; -- dans lequel l’anarchie (*note*: absence de gouvernail) prend racine face au crime organisé”. Ainsi *M. Danthe, Tel le phénix, in : Journal de Genève* (09.09.1989). -

Babylone” est, ici, une allusion endiste (kf 265), comme dans l’Apocalypse (révélation concernant la fin des temps) de saint Jean, le dernier livre de la Bible. -- Dans ce livre, Danthe, un excellent journaliste, situe Batman.

(i) Un dessinateur de dix-neuf ans - notez l’âge -, Bob Kane, fait ses débuts dans le magazine de bandes dessinées *Detective Comics*, en 1939, avec ... comique. Columbia, la société de cinéma, tombe sous le charme. Il recherche un héros (héroïsme) utile pour le front intérieur américain. Batman a donc un adversaire japonais, le Dr Daka, “le nuisible”. Résultat : première vague de succès.

Note : Bob Kane, sous la pression d’un certain public, crée littéralement un hors-la-loi - proscrit - mais qui par tous les moyens - y compris l’illégal - combat le “ crime “. Ce à quoi les censeurs américains - les censeurs tant détestés - répondent : le personnage de Batman revient à cautionner ce qui est à la fois immoral et illégal.

Top : 1954. Le *Dr Frederic Wertham, Seduction of the Innocent*, explique comment, entre autres, un engouement pour Batman “corrompt la jeunesse américaine”. Les petits dégénèrent - dit-il - et deviennent de futurs criminels. Ou bien ils sont conduits à des fantasmes homosexuels. Les mères américaines lancent une croisade nationale.

(ii) 1966. -- *Nouvel engouement pour Batman*. -- Batman obtient deux rôles féminins supplémentaires. Il peut affronter jusqu’à quatre adversaires : le Joker, Catwoman (celle qui a été ajoutée), le Riddler et le Pingouin. Mais le succès est limité aux jeunes. Tout se calme rapidement.

(iii) *Années 1970* : le mythe est introduit dans le scénario de Batman (des figures comme Ra’s Al Ghul, par exemple, mais aussi l’apprenti sorcier, Man-Bat). --

1980 : *Frank Miller, Dark Knight Returns* : l’homme chauve-souris, selon ce livre, est au-dessus du bien et du mal, comme le héros de Nietzsche, “ Jenseits von Gut und Böse “, mais toujours au service de la lutte contre le “ mal “. En particulier : il “fait le sale boulot”.

News Week écrit : “La bande dessinée semble maintenant cibler les adultes, -- non pas tant par le biais d’un porno exagéré, mais par des préjugés confus de type paranoïaque (...)”.

Le New York Times et USA Today parlent de “romans graphiques et intelligents pour la génération MTV”. (*Note* : mtv = music television). -

Note -- Si l’on considère d’abord les genres littéraires classiques, alors la ballade, avec son “réalisme” apparent (l’épiderme de la réalité), mais aussi avec sa transrationalité (mythe, “religion”) et sa criminalité (meurtre, sexe), est un “modèle” possible pour comprendre quelque chose comme le genre Batman actuel.

Le “chevalier sombre” vit entre le bien et le mal, entre la lumière et les ténèbres. Comme dans l’Apocalypse de Jean, un personnage de la fin des temps.

Autre interprétation possible. -

Le film, qui - en un mois - a récolté près de deux cents millions de dollars - sans parler de l’immense campagne (T-shirts, casquettes, pin’s décoratifs, sacs à main, pendentifs, bracelets, jouets, mode, chansons) - semble, aux yeux de certains, rousseauiste (cf. kf 222) : l’homme, dans la mesure où il est un individu, est très bon. C’est la “société” - un thème régulièrement utilisé par nos critiques sociaux - qui transforme cet individu au sang-froid en “méchant”.

Application : L’Américain moyen, convaincu d’être “dur comme fer”, se sait toujours “victime” des “puissances maléfiques” de sa société. Il ne considère plus la “société établie” comme capable de réparation. Il est corrompu de part en part. - Pensez aux policiers impuissants que nous voyons tous les jours sur nos écrans de télévision : leurs autorités, ainsi que les pouvoirs politiques établis, les obligent régulièrement à combattre la criminalité par la contre-criminalité. -

Note : Ce rousseauisme naïf ressemble au chrétien classique, qui - se considérant solide comme un roc - met en avant le diable comme le seul facteur qui le conduit au “mal”. “La société” remplace, avec Rousseau, “le diable”. -

Conclusion. -- Le pessimisme culturel de Batmanculture s’accorde très bien avec le pessimisme culturel des Beatniks. -

Note --- En passant, Miller est d’avis qu’il est préférable de dépeindre le monde tel qu’il est “réellement” de manière “réaliste”. D’accord. Mais le “réalisme” de Miller est un “réalisme fantastique”, balladesque.

Beatnik's et Pop'art. -

Passons aux choses sérieuses : “En 1966, les réalisateurs de films ont fait de Batman “une incarnation frénétique du Pop'Art, une forme d'art qui - depuis 1955 (encore une fois : en même temps que le phénomène Beatnik) - avait conquis ce qui était alors l'Amérique (...)”. (M. Danthe, *Tel le phénix*, in : *Journal de Genève* (09.09.1989). -

Le terme. -- Comme la musique Pop (kf 290), le Pop'Art est l'abréviation, aux Etats-Unis notamment, de “art populaire”. Il se réfère à un art plastique très particulier, en Angleterre et en Amérique, qui colle ensemble les ensembles, que sont, par exemple, les tableaux, en principe, avec des fragments, des témoignages. En outre, bien que “réaliste” (fidèle à la réalité) dans ses “fragments” (cf. 266 : Fragmentarisme ; 278 (Lyotard)), le résultat final est une sorte de réalisme fantastique. Un Rauschenberg, un Andy Warhol aussi, sont des figures du Pop'Art.

Echantill. bibl. : P. Casparie, *Edie (Sedgewick) et Andy (Warhol) et les Silver Sixties*, in : *Streven* 1983 (août - sept.), 1003/1011. -

Ce bon petit article brosse un tableau de ce que pourrait être le “style de vie”, le style de vie, du Pop'Art, en se basant sur deux figures émouvantes du Pop'Art, Edie Sedgewick, issue d'une riche famille américaine, et l'infâme Andy Warhol (1929/1987), le “pape du Pop'Art”. -

Remarque : “style de vie” est un terme à la mode. Il signifie (i) mode de vie, (ii) mais avec un trait typiquement postmoderne, plutôt dandy. Selon Sarnia Saoumi, qui a déjà présenté “*Ma philosophie de A à B*” de Warhol, “Andy Warhol avait un grand talent pour l'humour, c'est-à-dire une capacité exceptionnelle à trouver tout ce qui est ridicule. Il y avait en lui un fort cynisme (kf 110 ; 210 ; 232 ; 286). Et pourtant, il a également fait preuve d'un grand raffinement”. On ne peut mieux caractériser le Dandy. -

En passant, un conservateur de musée (moma) affirme que la pensée de Warhol est “située dans le postmodernisme”. -- Ceux qui l'ont bien connu affirment que son environnement se composait principalement de mannequins, de stars du Rock 'n' Roll et de jeunes plus ou moins “désintégréés”.

Op'Art. -- Contraction de “art optique”. Dans les années cinquante, en France, en Italie et ailleurs, une nouvelle forme d'art émerge. Des matériaux (lignes spatiales, plans, corps, couleurs) ont été extraits des effets optiques (une illusion artistique de la vue ; pensez aux tissus moirés avec leurs éclats particuliers). Par exemple - pour ceux qui ont “l'œil sensible” - les œuvres d'art Op'Art donnent l'impression optique de bouger.

Les Beatniks et la littérature. -- Qu'ils aient lu, écrit ou influencé, la littérature fait partie du phénomène Beatnik. -

A.-- Herman Hesse (1877/1962). -

H. Hesse a reçu le prix Nobel en 1946. Il est parmi les écrivains européens les plus lus par les jeunes aux Etats-Unis, au Japon, en Australie, en Amérique du Sud. --

Volker Michels, dans un ouvrage sur Hesse, explique cela :

(i) Rejeter les normes de la "majorité" (c'est-à-dire l'ordre "bourgeois" établi) ;

(ii) "Je ne fais que ce que je décide de faire". -- Cette double "hypothèse" domine l'œuvre de Hesse. L'individualisme postmoderne est à l'œuvre ici. -

1.1. Hesse est issu d'une famille piétiste-protestante, dont le père était pasteur et missionnaire. Ses parents pensaient qu'il était "normal" qu'il suive la même "vocation". Mais il a refusé de commencer à étudier pour cela. -

1.2. L'influence du romantisme allemand se fait sentir partout. Eh bien, le romantisme, bien que s'inscrivant dans le sillage de la modernité, est néanmoins une réaction contre le rationalisme des Lumières. --

2.1. 1920+ : Hesse découvre la psychanalyse ; il s'intéresse notamment à C.G. Jung (qui est en partie orientaliste). -

2.2. En tant que missionnaires, ses parents connaissaient bien l'Orient. Mais en 1911, Hesse entreprit lui-même un voyage en Inde. Son œuvre *Siddharta* (1922) reflète son orientalisme.

Note -- Parmi ses nombreuses œuvres, *Der Steppenwolf* (1927) se distingue : dans un style vaguement flottant, il dépeint l'évolution intérieure d'un personnage pris entre - d'une part - la crise des valeurs du monde bourgeois et - d'autre part - une vie d'artiste. Le "héros" du livre se considère comme un "schizophrène". Il a quelque chose de l'Enfer de Dante, mais il est d'actualité : c'est comme si Hesse voulait que les "déracinés" (ce qu'il est, comme beaucoup d'autres) "aillent aux extrêmes de l'"enfer" d'un monde obscurci d'âmes".

Conclusion : un exemple de contre-culture naissante.

B.-- "The beat generation". -

Echantill. bibl. : D. Coussy e.a., *Les littératures de langue anglaise depuis 1945* (Gr.-Bret/ Et.-Un./ Commonwealth), Paris, 1988, 189/191 (*Les 'beats'*). -- Révolte contre l'élitisme ("mentalité de tour d'ivoire") de l'art "académique" (= établi), contre l'ensemble de la culture occidentale. Tel est le résumé.

Des écrivains tels que Walt Whitman (1819/1892) ont été, à cet égard, des modèles :

a. Comme le fait plus facilement un Américain qu'un Européen, les écrivains des Beat sont "anti-intellectualistes" (la raison critique, voire simplement explicative, est paralysée) ;

b. encore une fois, typiquement américains : ils se fient, presque aveuglément, à la conscience de soi comme source de perspicacité, inhérente à l'Américain "démocratique" ;

c. nouveaux : socialement critiques, ils rejettent la société établie ;

d. nouveaux : ils se livrent à toutes sortes d'"expériences" (les "curiositas", la - curiosité) ;

e. nouveau : ils sont fans de musique jazz ;

f. nouveau : ils élargissent leur monde vers les mysticismes orientaux (orientalisme).

On voit, en américain, l'analogue d'un Hermann Hesse.

La "Beat Generation", terme inventé par Jack Kerouac, est devenue l'étendard, se répandant aux États-Unis, -- instantanément, dans le monde anglo-saxon. -- Selon certains, pour comprendre le monde des Beat tel qu'il est, il faut se rappeler que "les voitures, l'alcool et les drogues, le sexe, les discussions" constituent un ensemble qui codétermine leur pensée et leurs actions.

(1) Hack Kerouac (1922/1969).

Son "*On the road*" (1957) est l'une des œuvres les plus lues. Personnage principal : un Américain,

(i) indifférent à la prospérité économique des années 1950 aux États-Unis ; désireux d'échapper à l'"atmosphère endormie" de sa petite ville,

(ii) la soif de "créativité". - comprendre : le jazz, l'art, -- la langue. -

Structure narrative. Sur la route n'a pas de séquence ordonnée en tant que récit : il n'y a pas de pré-nœud, de nœud (intrigue) ou de dénouement. La seule connexion, séquence, des événements est celle du passage du temps, -- simplement une chose se produisant après une autre. Le "héros" de l'histoire "roule, comme une pierre qui tombe, d'un incident à l'autre". -- en succession lâche (fragmentarisme ; kf 293). -- C'est similaire à "L'enfer" de Hesse.

(2) Allen Ginsberg (1926/1997).

Alors que Sur la route était un roman, *Howl et autres poèmes*, de Ginsberg, est un recueil de poésie. C'est aussi une sorte de Beatbreviaire. Toute une génération de "flâneurs" (kf 246 : Guys/Baudelaire), les Beatniks, a vu dans *Howl et autres poèmes* sa "Bible" - dans Ginsberg son "prophète".

Mais l'establishment américain le considérait comme un "fauteur de troubles", -- qui, faute de sens moral, méritait d'être jugé. Ce qui n'a pas affecté son succès. -- Nous traduisons -- du mieux que nous pouvons -- un extrait, qui a été qualifié de "digne de Whitman".

“ J’ai vu les meilleurs esprits de ma génération détruits par la folie, -- affamés, hystériques et nus, -- errant dans les états nègres à l’aube, à la recherche d’une piqûre frénétique, -- comme des hipsters (*note* : un amateur de jazz était, dans ces milieux, parfois appelé un “hipster”) avec une tête d’ange, -- enthousiasmés par la connexion primordiale et céleste avec la dynamo gestée en mécanique nocturne (...) “. (*Howl, city lights books*, 1956,9).

Les Beatniks et la toxicomanie. -

Ce qui est devenu plus clair de jour en jour - depuis le revirement post-moderne dans la pensée et l’action, notamment, de nombreux jeunes - c’est la toxicomanie. Pensez à un magazine comme *Autrement*, n° 106 (avril 1989, série mutations), avec le titre “*l’esprit des drogues*”.

Thérapeutes, éthologues, psychanalystes, médecins, historiens, philosophes, juristes, écrivains tentent dans ce numéro spécial d’*autrement* de donner un aperçu de ce que l’on peut appeler l’une des plus grandes catastrophes culturelles.

Les beat’s ont fait des “trips” sauvages et légers (explorations et ... errances sous l’effet de la drogue). Parfois aussi comme “expérimentation clinique“. Certains d’entre eux - c’est clair - étaient différents : holistiques, c’est-à-dire axés sur l’ensemble de la réalité, ils voulaient explorer “d’autres domaines de la réalité”. -

Note -- À l’exception d’un très faible pourcentage, cependant, ces expériences sur les drogues se terminent de manière catastrophique : qu’elles soient destinées à être - sauvagement littérales, cliniquement expérimentales ou méthodiquement exploratoires, le résultat reste généralement le même.

On parle de drogues “douces” qui ne provoquent pas de dépendance physique et mentale, pour ainsi dire, avec tout ce que cela implique - le cannabis et ses dérivés (haschisch et marijuana) - mais lorsqu’elles sont utilisées au-delà des limites de la nécessité médicale (par exemple, sans surveillance médicale rigoureuse), de nombreuses drogues “douces” deviennent des drogues “dures”, comme le montre l’expérience réelle. -- Rappelons la mort prématurée du “roi du rock ‘n’ roll” (kf 288).

William Burroughs (1914/1997) - 1953 : *Junkie*. -- Cette œuvre, que les spécialistes de la littérature appellent “le nouveau roman”, dissèque impitoyablement les terrifiantes vicissitudes d’un consommateur de drogue.

Dans le processus, il s’avère que les drogues “dévorent” leurs utilisateurs sans aucune considération.

Note -- Quelqu'un a fait le commentaire suivant : "les surréalistes (kf 249) dépassent Burroughs là où il confronte la morale établie, y compris la morale sexuelle, avec son contre-modèle, toute la perversité".

Note -- Encore une fois, la prose folle qu'il pratique n'est pas une échappatoire à la "réalité" (telle qu'il la conçoit, bien sûr) pour Burroughs. Au contraire, il y vit une sorte de "libération".

C'est comme si, pour un certain nombre de postmodernes au moins, se vautrer dans la décadence et la "boue" que des siècles et des siècles de culture ont laissées derrière eux était à la fois une sorte de "delectatio morosa" (se perdre dans quelque chose avec convoitise) et une sorte de libération de cette chose. - C'est ce que l'on constate chez de très nombreux écrivains et artistes à succès, en général, et même chez certains lauréats du prix Nobel.

Note -- 1959 : *Naked Lunch*. -- Il s'agit d'une œuvre tardive de *Burroughs*, composée de textes "épisodiques" (des "histoires" séparées, autonomes), -- séparés les uns des autres, sans ordre ni schéma, -- sans point de vue unique (la science séparée de la bande dessinée, l'humour de la sexualité, etc.) Cf. kf 295 : fragmentarisme.

Note -- "Si la police ne fait rien, on va tabasser ces drogués et ces dealers nous-mêmes ! - C'est ce qu'ont décidé en 1989 un millier d'habitants du quartier de Klarendal, dans la ville d'Arnhem, à l'est des Pays-Bas.

Ils sont descendus en masse dans la rue, ont brisé les fenêtres d'environ cinq maisons de drogues et ont réduit en miettes l'une des "piqueries".

La raison : un enfant dans la rue avait trouvé une seringue d'héroïne et s'était blessé. Le risque que le petit bonhomme ait le sida est réel". C'est ce que lisent les journaux. -

Conclusion. -- les dirigeants, les systèmes de police de toutes sortes, -- sans pouvoir. Conséquence : une "congrégation silencieuse" obtient les réactions de Batman (kf 292). Il se bat avec des moyens illégaux là où la "loi" échoue.

L'anarchiste Jerry Rubin a raison : "En combinant la jeunesse, les drogues, la musique, le sexe et la révolte, nous avons préparé un breuvage difficile à battre". (kf 289), sauf par batman(ia) ! -

Les Américains, qui prétendent connaître le système planétaire de la drogue, disent que "les insurgés de la périphérie, les terroristes urbains, les mouvements de libération, les trafiquants d'armes, les subversifs de toutes sortes, les groupes politiques de gauche et de droite, les hauts responsables (au su de leurs gouvernements) se nourrissent tous des dollars de la narko, qui affluent par milliards".

Les narko-dollars, qui coulent à flots par milliards. Cela a commencé
(1) en Asie du Sud-Est, dans la ... les fameuses années cinquante (toujours à la même heure),

(2) s'est poursuivie en Amérique centrale dans les années 1970 ;

(3) Elle sévit maintenant en Colombie et dans les environs.

Cfr. X, *Liban (sous influence)*, en : *The Economist* (30.09.1989), 58. -

C'est remarquable :

a. Cela a commencé par un rejet du système établi ;

b. Elle finit par être l'une des manifestations les plus fortes du système établi, la finance internationale. Encore une fois : l'harmonie des opposés. Contre-culture et en même temps culture.

Pour conclure : si, au sens platonicien, une hypothèse, c'est-à-dire ici l'ensemble des propositions d'un Burroughs, montre sa véritable portée - sa "valeur" - lorsqu'on la "rend vraie" dans la vie quotidienne, alors, pour Burroughs, elle devient très discutable.

***Beatniks et néo-sacralisme.* -**

Le "néo-sacralisme" signifie que, consciemment ou inconsciemment, on se croit lié à des religions archaïques ou classiques (qui tiennent ou tombent avec le sacré), que l'on vit une expérience transrationnelle, sacrée, de manière contemporaine. -

Si l'expansion de la conscience inhérente aux expériences de la drogue était déjà une des nombreuses formes de holisme, le néo-sacralisme, dans ses formes orientantes entre autres, en est certainement une autre.

***Beat's et néo-sacralismes.* -**

Parmi les figures de proue des écrivains de la "beat-generation" figure Gary Snyder (1930/...). Ce "gourou" était un ethnologue (kf 19), qui avait de la sympathie pour les cultures amérindiennes, -- qui adhérait à l'orientalisme, -- qui prenait la "religion", au sens archaïque-classique, au sérieux.

Cela ne l'a pas empêché - signe de la multiculture postmoderne - d'être attiré par l'anarchisme de certains mouvements ouvriers. -- Ses "ethnopoétiques" sont bien connues, et on les retrouve dans son ouvrage *Mythes et textes* (1960), une anthologie de la poésie indienne. -

Les poètes de la montagne noire (kf 279;285) autour de Charles Olson (1910/1970), avec son anthologie *Projective verse* (1950), avaient déjà commencé cette "ethnopoétique" : les poètes en vers projectifs se veulent holistiques, c'est-à-dire qu'ils rejettent une approche unilatérale, purement rationnelle et éclairée de la réalité, ainsi que les traditions bibliques et - en tant que primitivistes (kf 26) - s'inspirent (i) des Indiens d'Amérique et (ii) des poètes amérindiens. ils rejettent l'approche unilatérale, purement rationnelle et éclairée de la réalité, ainsi que les traditions bibliques et - en tant que primitivistes (cf. 26) - s'inspirent (i) des traditions amérindiennes - notamment des Mayas (un peuple d'Amérique centrale) et (ii) des traditions chinoises. -

Note -- Nous avons rencontré la série de rejets -- pas la Bible, pas le rationalisme éclairé -- avant : ch. 262 (Alfred Weber), 262 (nazisme), -- dans un autre sens : 268 (Lyotard). -- Certains rejettent la Bible, d'autres s'en inspirent : ainsi le déjà mentionné Allen Ginsberg (ch. 295), qui croit pouvoir concilier quelque part le mysticisme juif et le bouddhisme.

L'orientalisme. -

Echantill. bibl. : Vlad. Grigorieff, *Mythologies du monde entier*, Alleur (Marabout), 1987. -- Le bouddhisme, notamment sous la forme du bouddhisme zen, était, dans les années 50, l'un des points d'attraction. -

Dans l'Inde ancienne, les écritures saintes les plus anciennes - les Vedas - se situent entre -1500 et -500. -- Le fondateur du bouddhisme, dans le cadre hindou, est Siddharte Gautama, surnommé "Bouddha" (l'illuminé). Il a vécu entre -600 (le contemporain, donc, du fondateur du style de pensée strictement philosophique en Grèce, Thalès de Miletos (-624/-545)) et -500.

Plus tard, le bouddhisme se composait de trois types principaux : le bouddhisme Hinayana, plus ancien (plutôt ascétique et sévère), le bouddhisme Mahayana, plus jeune (là encore, plus proche des religions populaires) et le bouddhisme Vajrana (fortement magique), également implanté au Tibet.

A.-- Probablement au cours du premier siècle de notre ère, certainement au cours du deuxième, le bouddhisme indien - Hinayana et Mahayana - s'est répandu en Chine, en Corée et au Japon.

B -- En Chine, il rencontre le taoïsme chinois (cf. 60, 148f.).

Note -- Le penseur Lao-Tse (littéralement, "vieux maître") a fait du taoïsme un système religieux.

C.-- Un mélange de pensée et de vie religieuse indienne et chinoise est apparu en Chine, puis en Corée et au Japon.

Elle était centrée sur une forme de méditation ("tsjan", également "sjan" ou "tsjen"), appelée "zen" au Japon. -

Au fait, "tshan" signifie à la fois "esprit" et "univers". Nous avons vu l'année dernière comment, chez Platon, l'homme en tant qu'esprit est "microcosme" (le reflet et la participation au cosmos). L'esprit, dans la méditation, s'étend, par l'approfondissement ou d'autres techniques, à l'ensemble du cosmos (cf. kf 178 : tantrisme). Il devient ainsi transrationnel (kf 9 (Théosophies) ; 24). -- Cela conduit, par l'expansion de la conscience, à un nouveau type d'holisme.

Note -- Grâce au travail de Daisetz Teitaro Soeozoeki (= Suzuki) (1870/1966) (et d'autres, bien sûr), le zen est devenu populaire parmi les Occidentaux qui recherchent quelque chose comme l'expansion de l'esprit -- appelé par un nom oriental "l'illumination". -- Notez que le Mahayana, ou "grand bouddhisme", au Japon a évolué en trois directions principales, dont le Zen.

Beatniks et Anarchisme.

L'anarchisme (kf 289 : Rubin) est une sorte de socialisme, dans la mesure où il cherche à fournir au libéralisme, comme aux socialistes, un correctif complet. Beaucoup de choses ont été écrites à ce sujet. -

Un livre est mentionné ici : *Jan Moulaert, De vervloekte staat (L'anarchisme en France, aux Pays-Bas et en Belgique 1890/1914)*, Epo, 1981. -

N'oubliez pas que des pays comme l'Espagne et l'Italie avaient les anarchistes les plus féroces. -

Deux méthodes sont préconisées par les anarchistes :

a. les syndicats révolutionnaires, qui voulaient réaliser une révolution générale dans la "société" principalement par le biais des syndicats ;

b. le terroriste, qui par le biais de ce qu'on appelle la "propagande de l'acte" (c'est-à-dire un attentat, par exemple) veut "réveiller les masses" et les activer aux conditions révolutionnaires.

Note -- L'anarchisme n'est pas nécessairement un mouvement ouvrier : à Liège, par exemple, il l'est, mais à Malines, par exemple, il y avait un "noyau" (c'est ainsi qu'on l'appelle) anarchiste parmi ... les fabricants de meubles. -

De nombreux artistes ont soutenu l'anarchisme : James Ensor, Henry van de Velde, Octave Van Rijsselberghe, Octave Maus, Edmond Picard e.a. étaient, plus ou moins, "misarchiques" (comme le dit Nietzsche : "mis.archie" signifie "mépris de l'autorité". Une des hypothèses, encore aujourd'hui, des libertaires et anti-autoritaires). -

Le mot d'ordre des anarchistes français était "ni maître ni dieu" (même l'autorité de Dieu leur pesait trop, comme une "justification" des abus créés par les croyants en Dieu).

Bien sûr, comme le suggère le titre de l'ouvrage de *Moulaert*, l'*État* (kf 65v.) est, en anarchiste - comme en libéral d'ailleurs - des yeux qui méritent d'être "maudits".

L'hostilité primitive à la socialisation (étatisme), si chère aux pays typiquement socialistes, est en un sens partagée par un certain nombre de capitalistes. Cela révèle l'une des différences les plus curieuses avec le socialisme ordinaire, qui confond souvent socialisation et fabrication.

Note - Parmi les précurseurs modernes de l'anarchisme actuel, on peut citer *William Godwin, Inquiry Concerning Political Justice* (1795).

Mais les véritables fondateurs sont *Max Stirner* (= Kaspar Schmidt (1806/1856 ; *Der Einzige und sein Eigentum*, son œuvre, est plutôt nietzschéenne), M.A. Bakounine (1814/1876 ; qui a fait exploser l'Internationale socialiste en 1872),

P.J. Proudhon (1809/1865) *Qu'est-ce que la propriété ?* Dans cet ouvrage, Proudhon répond : " la propriété, c'est le vol ".

Un certain Sergei Netshef, avec son Catéchisme révolutionnaire, qui mettait l'accent sur la Pandestruktion (Propagande de l'acte), est devenu le chef des nihilistes russes. -

Note -- Après la Seconde Guerre mondiale (1939/1945), nous assistons à une renaissance de l'anarchisme du XIXe siècle, d'abord aux États-Unis, puis en Europe et ailleurs. Il est à la fois anticapitaliste et anticomuniste. L'individu, les communautés à petite échelle sont au centre. Les Gauchistes (Nouvelle Gauche) et les Libertaires en sont des exemples. Murray Rothbard, un libertarien américain qui enseigne l'économie à l'université de Las Vegas, fait partie de ceux qui ont acquis une certaine notoriété aux États-Unis.

Le pionnier du libertarianisme est Ludwig von Mises, un économiste autrichien, partisan du libéralisme radical. Cfr. *G. Sorman, Les vrais penseurs de notre temps*, Paris, 1989, 253/262 (Murray Rothbard (L' état, c'est le vol !)), où il est mentionné (o.c., 260) qu'Ayn Rand, la romancière (avec ses entrepreneurs nietzschéens dans une bataille apocalyptique avec les "puissances du mal" bureaucratiques), est fortement vénérée comme une pionnière.

Note -- La "gaucherie" d'une certaine intelligentsia (avant-garde). -

Echantill. bibl. : *Paul Hollander, Political Pilgrims (Voyages d'intellectuels occidentaux en Union soviétique, en Chine et à Cuba, 1928/1978)*, Oxford University Press, New York/Oxford, 1981. -

Il est un fait que - en raison de l'effondrement brutal des pays du bloc de l'Est, à la recherche d'une certaine forme de libéralisme (tant politique qu'économique), et de la tragédie de la place Tianmen en Chine (kf 70 ; 54) - un certain nombre d'artistes et d'intellectuels en sont venus à apprécier ce que l'on pourrait appeler "l'utopisme de gauche" de nombreux intellectuels et artistes. Le livre parle de l'aveuglement sans critique de nombreux avant-gardistes des pays socialistes, qu'ils vantent comme - "l'idéal" malgré les rapports qui disent le contraire.

Exemples : G.B. Shaw (1856/1950 ; écrivain irlandais), prix Nobel de littérature 1925 ; -- Bertolt Brecht (1998/1956 ; écrivain allemand) ; -- Pablo Neruda (1904/1973 ; écrivain chilien), prix Nobel de littérature 1971 ; -- Jean-Paul Sartre (1905/1980 ; écrivain et penseur existentialiste (kf 176), qui a combiné l'existentialisme et le marxisme). -

L'auteur démontre brillamment comment beaucoup - nous disons bien "beaucoup" - d'avant-gardes du monde de l'art, de la science et de la pensée manquent le contact élémentaire avec la (dure) réalité, dès qu'il s'agit de leur "utopie".

Même lorsqu'ils visitent ces pays, ils ne voient pas les aspects négatifs évidents de ces systèmes politiques, comme s'ils avaient la capacité "positive" de ne pas "voir" ce que le bon sens des gens de la classe ouvrière "voit" clairement, à savoir la fausseté flagrante de ces systèmes.

Une double explication est évoquée dans le livre :

a. Les avant-gardistes placent leur critique culturelle - souvent sous la forme d'une "critique sociale" - au premier plan, ce qui entraîne un besoin compulsif de pays utopiques. Ils tombent dans ce que les psychologues appellent la projection : ils "voient", comme atteignable ou réalisable, leur "état idéal" (rappelez-vous l'erreur de Platon à cet égard) dans des pays qui sont en fait son opposé.

b. Leur rationalisme, féru des formes organisées de la société - von Hayek parlait de "constructivisme" (cf 77 ; 97) - voit dans le caractère hyper-organisé de la bureaucratie des pays socialistes une sorte d'idéal. -- Eh bien, les Beatniks, dans toute la mesure du possible, poursuivent cette tradition gauchiste.

Note -- Lire maintenant le ch. 169 : La même tendance de beaucoup d'avant-gardes nazies allemandes -- intellectuels et artistes, qui pensent avoir le don de la raison, mais qui manquent complètement du contact élémentaire avec la réalité qui est inhérent au sens commun. -

Dans ce sens limité, un Lyotard a raison : la "grande" histoire marxiste a un tel effet aveuglant que ces avant-gardes répriment ou suppriment toutes les petites histoires qui falsifient cette "grande" histoire. Cf. kf 270 (falsification) ; 269 (l'histoire marxiste). --

-

Ger Groot, Les intellectuels se laissent tromper, écrit à juste titre dans : Streven 1989, 1043/1044, que ce phénomène est "très inquiétant".

Note - Nous venons de mentionner Platon et son “état idéal”, mais il existe généralement une distinction radiale :

a. Platon a, entre autres, comme “hypothèse” l’une ou l’autre “idée”, ici celle de la polis-société (idéale) -(en grec ancien), dont il était bien conscient que, une fois réalisée dans un “phénomène” (fait visible et tangible), elle n’était plus “idéale”.

b. Platon, même de son modèle élaboré de société, a explicitement déclaré qu’il ne voyait pratiquement aucune condition (idéale) de réalisation. -- Une double différence profonde avec les utopistes, dont nous venons de parler, qui pensaient réellement que la société idéale, “autre”, était déjà en train de prendre forme en Chine, en Union soviétique, à Cuba ou ailleurs.

Beatniks et Anarchisme.

L’anarchisme se distingue du socialisme ordinaire en ce qu’il ne veut en aucun cas voir l’individu ou les communautés de base, par exemple, subordonnés à “l’État maudit”. Même s’il y a une dose de “Collectivisme” dans l’Anarchisme (pensez aux Communes). -

Mais l’anarchisme est bien plus une tendance diffuse qu’un mouvement prononcé et organisé. -

Une citation plus longue, cependant, de *M. Bakounine, Confessions*, Paris, 1974, reproduite dans *H. Arvon, Le gauchisme*, Paris, 1977-2, 99, montre la ressemblance d’âme avec, par exemple, l’élément de survie (cf. 282 : survie effrénée, directement représentée) de la Beat Generation. -

Le texte cité traite de Bakounine et de la Révolution, en France, de 1848, qui a renversé la monarchie constitutionnelle et instauré la Seconde République (24.02.1848). -- Selon Arvon, Bakounine est le premier à introduire l’idée de “fête”. -

C’est un peu comparable à ‘happening’ ou aussi ‘occurrence’, comme les beatniks l’entendaient à la fin des années cinquante, c’est-à-dire un jeu, dans lequel la protestation est exprimée contre ‘l’establishment’, Cfr *Arvon, o.c., 102/104 (Le Happening)*. -

Eh bien, Bakounine était un vitaliste : l’“énergie” (cf. 286 ; // de Sade 215 ; 289 : Rubin), source et aussi force, propre à la “vie”, aussi instinctive que possible, était, selon lui, le pendant de la sagesse imaginaire usée, sans vie, par exemple des sciences (professionnelles) arides, si centrales au rationalisme éclairé de Descartes ou de Locke (cf. 190 : “Irrationalisme”, 198). -

La révolution comme célébration. -

Bakounine se trouvait à Paris lorsque la révolution a éclaté en 1848. Dans ses *Confessions*, qu'il rédigea plus tard dans la prison de Saint-Pétersbourg (= Leningrad) à la demande du tsar russe, il est écrit ce qui suit. -

“ Sire, il m'est impossible de vous rendre un compte exact du mois que j'ai passé à Paris, car c'était un mois bouleversant pour l'âme. Non seulement moi, mais tous les autres, nous étions comme hors de nous-mêmes : les uns saisis d'une peur insensée, les autres d'un ravissement tout aussi insensé, d'une attente irresponsable (...). C'était une “fête” sans début ni fin.

Par exemple, j'ai vu tout et n'importe quoi et pourtant, d'une certaine manière, je n'ai vu personne. Chaque individu, après tout, est comme perdu dans une seule et même foule confuse et errante. J'ai parlé à tout le monde, mais sans me souvenir de mes propres mots ni de ceux des autres. Notre attention, après tout, allait, d'un moment à l'autre, comme attirée par des événements et des points d'intérêt toujours nouveaux, par des nouvelles inattendues (...). C'était comme si l'univers entier était sens dessus dessous.

Ce qui était incroyable est soudainement devenu banal ; ce qui semblait impossible est soudainement devenu une réelle possibilité. Ce qui semblait auparavant possible était soudainement impossible à justifier. -

En un mot, l'état d'esprit à ce moment “historique” était comme si le message suivant nous avait été délivré : “Dieu vient d'être chassé de son haut ciel et la République a été proclamée dans ce même haut ciel”. Tout le monde l'aurait cru et, qui plus est, personne n'aurait été surpris par la nouvelle.

Note -- On constate que, sur un autre plan, moins violent - celui de la vie occidentale démocratiquement libre - les événements ou occurrences ont une structure très similaire : à la fois fête (célébration, jeu) et protestation contre l'ordre existant. -

Note -- La vie pure à travers - baptisée “Phénoménologie” - a des traits utopiques : ce à quoi Bakounine, pour ainsi dire, ne “pense pas” (la pensée est rationaliste), c'est qu'une fois la Révolution de 1848 réussie, la vie quotidienne aride, sans couleurs ni sensations, devait continuer ; surtout ... il oublie le fait que les révolutionnaires devaient faire au moins aussi bien, ou plutôt mieux, que la monarchie constitutionnelle. Mais le “ survivant ” ne pense pas à cela.

Postface. (305/313)

Les hippies et les yippies (depuis 1968, également les hippies politiquement engagés) étaient, dans les années soixante, les continuateurs de l'avant-garde postmoderne inaugurée par les Beatniks.

Nous ne nous attarderons pas sur ce point, car le phénomène hippie n'est que l'aboutissement du phénomène beatnik. -- Nous allons cependant aborder très brièvement un aspect en particulier.

(1). -- L'“ouverture” postmoderne.

Inclusion ; “pluralisme”, “éclectisme”. -- *G.J. Demaix, Les esclaves du diable.* Paris, 1970, 29/30, décrit les besoins de confinement des premiers postmodernes. Il cite Kenneth Keniston, professeur de psychologie à l'université de Yale.

(Les Hippies et les Yippies partagent une caractéristique commune, à savoir l'ouverture ou l'inclusion post-moderne. -

Note - Autre nom : l'inclusivisme. -- Le besoin de s'ouvrir - en tant qu'individu ou en groupe - à ses semblables est l'un des attraits de la génération postmoderne. Les jeunes veulent que leur propre personnalité et leurs mouvements soient ouverts à toutes les idées, à toutes les contradictions”.

Psychologiquement parlant, cette attitude implique un réel effort pour accepter les moindres sentiments, les déclarations, les idées de ceux qui sont différents. -

Au lieu d'“analyser” ces données de manière suspecte ou du moins distante et de les refouler ou de les réprimer immédiatement, les postmodernes veulent les laisser passer et les “intégrer” (“synthétiser”).

En cela, selon Keniston, s'exprime une sorte d'aversion pour le rejet ou l'exclusion - ou l'exclusivisme - de tout aspect de la personnalité ou des possibilités de la personne “différente”. -

Note -- Relisez maintenant le ch. 1 (ontologie) : L'idée d'“être” ou d'“être”, au sens strictement ontologique - et non au sens superficiellement familier avec lequel on la confond souvent - est la contention radicale de tout ce qui est “quelque chose”, aussi négatif ou simplement “différent” que cela puisse paraître. L'endiguement radical du postmodernisme est, en fait, une véritable position ontologique. Du moins à ses débuts.

(b). -- Voyons maintenant dans quelle mesure ces postmodernes respectent cette approche dans la pratique.

(i) Le besoin d'inclusion, en question, est une capacité à s'engager, voire à faire preuve d'empathie - pensez à l'inclusion de l'enfant.

La méthode de l'entendement ou de la compréhension (cf. 54 ; 60) - chez ceux qui, superficiellement, apparaissent comme des "étrangers". Ceci, -- afin de s'identifier même avec eux, -- afin de parvenir à une coopération avec eux, -- qu'il s'agisse du paysan vietnamien, du pauvre d'Amérique, du déshérité ou du handicapé physique de partout.

Conséquence : a. Au sein de l'État dans lequel vivent ces jeunes, cela se manifeste par un sens démocratique fort, qui laisse une place à chacun au sein de leur propre société.

b. Cela s'exprime extérieurement par un nouvel internationalisme postmoderne, qui laisse une place ouverte à tous les peuples et à leurs cultures. -

En un mot : multicultural. cf. kf 36. voir aussi kf 112 (Hérodote). -- Ce qui est décisif, ce n'est pas l'origine, mais le type de relation que l'on souhaite (ou veut manifestement) avoir avec ses semblables.

Modèles appliqués. -- Les hippies ou les yippies, par exemple, ne se sont pas penchés sur l'origine nationale d'une idée. -

Pragmatisme américain (Ch. S. Peirce (1839/1914), W. James (1842/ 1910), -- Variantes : le fonctionnalisme de John Dewey (1959/1952) et l'humanisme de F.C. Schiller (1864/1937)), --

L'existentialisme français (J.-P. Sartre (1904/ 1980), M. Merleau-Ponty (1906/1961), -- G. Marcel (1889/1973)), --

Communisme slave du Sud (Josip Broz, dit "Tito" (1892/1980 ; pp 20.06.1948 exclu du Cominform communiste), qui a affaibli - démocratisé - le communisme originel en introduisant en 1950 l'autogestion ouvrière, par laquelle chaque unité de production est contrôlée - non par l'État mais par les travailleurs eux-mêmes), mysticisme indien (kf 299), bouddhisme zen du Japon (kf 299).

Toutes ces "hypothèses" ont droit à l'attention de l'homme. -- Demaix ajoute l'antiracisme : tous les "piliers" (c'est-à-dire les formes de groupe qui se ferment le plus radicalement possible à ceux qui sont différents), y compris les différences raciales, sont abattus.

Par exemple, malgré les bouleversements sociaux, la coexistence intime de deux personnes de races différentes (confirmée ou non par le mariage) est considérée comme "naturelle" ou "normale" - ce qui a souvent suscité la consternation dans l'Amérique établie.

En conclusion, le Hippie/Yippie se sait membre de l'humanité planétaire. -

(ii) En fait, l'*attitude d'accueil* des Hippies/Yippies est plus orientée vers ce qui est différent, voire inhabituel, que vers ce qui était familier, c'est-à-dire leurs propres parents et leur famille ou les valeurs de l'Amérique établie. -

C'est ce qu'on appelle "le fossé des générations". En fait, cela revient souvent à rejeter l'exclusivisme des parents, de la famille et de l'establishment - ce qui est douloureux à l'extrême, mais justifiable dans une certaine mesure :

Il s'agit souvent d'une nouvelle forme de ségrégation, s'enfermant dans le milieu baba-cool des Hippies/Yippies. C'est une fuite dans le confinement, car, alors, cela devient une exclusion postmoderne. -- Le professeur Deniston signale d'ailleurs cette fuite avec beaucoup d'insistance.

Conclusion. -- W. Welsch, *Unsere postmoderne Moderne*, Weinheim, 1988-2, 4, dit : "la postmodernité est comprise comme le système de la 'pluralité' radicale (multiplicité). Le postmodernisme est la défense de l'idée de 'pluralité'." -

On constate que les Beatniks et, dans leur sillage, les Hippies/Yippies étaient des avant-gardistes, c'est-à-dire des pionniers.

(2) -- Le "nihilisme" postmoderne.

(a).-- La tradition - ontologique ou non - a toujours supposé qu'un texte ou une œuvre d'art, pour être un vrai texte ou une vraie œuvre d'art (ce qui dépend de l'auteur ou de l'artiste) et, à la fois, quelque chose d'évaluable et de compréhensible pour les autres hommes (communicable, communicable'), et contiennent un certain nombre de présuppositions, qui existent déjà et peuvent être immédiatement tracées par l'analyse, et présentent un certain nombre de règles (concernant le texte ou l'œuvre d'art), qui existent déjà et peuvent être immédiatement tracées par une analyse analogue. -

Même ce qui est radicalement nouveau, comme un texte ou une œuvre d'art, contient ses propres présupposés, qui étaient déjà à l'œuvre avant sa naissance - ceci, par exemple, sous la forme de règles concernant un texte ou une œuvre d'art - des présupposés qui - bien que nouveaux - peuvent néanmoins être rendus compréhensibles à partir de ce qui existait ou était pensé auparavant (même si cela n'est possible - notre perspicacité humaine sur terre est radicalement limitée - que rétrospectivement), ne serait-ce que partiellement.

(b).- Le postmodernisme de J.-F. Lyotard (kf 267/278)., --

(i) L'actualisme radical. -- L'"actualisme" consiste à considérer la réalité comme étant uniquement constituée d'événements "actuels". -

Rien n'est stable, immuable. Tout est singulier-concret. Et donc purement éphémères. -- Écoutons Lyotard lui-même.

Un écrivain ou un artiste postmoderne travaille précisément de la même manière qu'un philosophe : le texte qu'il écrit, -- l'œuvre d'art qu'il élabore, ne sont, par essence, pas régis par des règles prédéterminées ; ils ne peuvent pas non plus être jugés à partir de présupposés déjà connus ou prédéterminés concernant (l'essence de) un texte ou une œuvre d'art. En effet, avec le texte qui a vu le jour ou avec l'œuvre d'art qui est devenue, ses présupposés et ses règles voient le jour. -

H. Bertens/ Th. D'haen, Het Postmodernisme in de literatuur, A' m, 1988, 19, en donne un modèle, la "performance" ou, en néerlandais correct, l'improvisation absolue.

L'"improvisation" désigne, par exemple, une action - un discours ou une marche de protestation - qui est exécutée au moment où elle est conçue, sans réflexion ni préparation. On peut, par exemple, créer un poème "au pied levé". -

La "performance" est l'exécution parfaite d'une conception. La performance est telle qu'elle donne au "quelque chose" - une idée ou un dessin - qui doit être exécuté, une forme (façonnage, stylisme), mais les prémisses et, entre autres, les règles de la performance doivent également être "exécutées".

Pour reprendre les termes de Bertens/D'haen : "La performance est un jeu qui crée et change ses propres règles au fur et à mesure". -

Le happening en est, en l'occurrence, une application. Mais aussi les romans "ludiques" d'Alain Robbe-Grillet, les créations spontanées du Living Theatre, le "Body'Art" peuvent en être des exemples.

"Au demeurant, les "Performances" ne sont pas, par définition, dépourvues de "sens" (*note* : un message supérieur, par exemple). Mais cette signification est toujours fugace et subordonnée à l'ici et au maintenant". (o.c.,20). L'intention n'est pas de créer des œuvres d'art ou des textes universellement valables et immuables.

Non : des actions singulièrement concrètes, fugaces et transitoires, -- de préférence radicalement nouvelles et non reproductibles, telles que l'improvisation pure et simple. La "performance" était, dans une certaine mesure, "à la mode" dans les années soixante.

On le voit tout de suite : un différentialisme, l'accentuation de l'irréductible dans tout ce qui existe, -- de la différence, est aussi à l'œuvre ici.

(ii) Nihilisme ontologique. - Nihil " , en latin classique, signifie " rien " , " The unrepresentable " , en anglais, est ce qui ne peut être présenté, exposé, démontré.

Le néant - comme le disent Bertens/D'haen, o.c., 35 - est le "contenu" de l'improvisation totale.

"La littérature postmoderne est donc en conflit permanent avec elle-même : elle reproduit "quelque chose" pour représenter cette même chose (*note*: reproduire) est impossible". -

Il s'agit bien sûr d'une figure de style - objet de la rhétorique classique - : le "rien" est, outre le sujet ou le sens de l'action à trouver dans l'improvisation absolue, très certainement quelque chose de général, qui commande l'assentiment général (cf 270 : une grande histoire, par exemple) ou qui signifie l'autorité, au nom de laquelle (cf 278) on peut affirmer quelque chose.

Note - Dans le platonisme, cela s'appellerait l'idée, c'est-à-dire ce qui, dans tout individu, aussi différent soit-il, est général (et donc commun, base de la "collection"), - ainsi que ce qui, dans tout phénomène singulier, par exemple, est "supérieur" (et donc impressionnant).

Lyotard défend, ici, la énième forme de - radical-nominalisme (kf 118). Qu'il ne soit "rien" en ce qui concerne les idées - dans le sens que nous venons d'évoquer - est une forme de nihilisme. -

Inférence harmologique. Les faits de l'expérience humaine ne peuvent être comparés (*remarque* : ne pas confondre "comparer" et "assimiler") : ils diffèrent trop radicalement les uns des autres.

Ils ne peuvent pas non plus être comparés à un idéal (= l'idée en tant que norme), car la "différence" entre un idéal (inexistant, ou non prouvé, certainement pas généralement accepté) et ce qui devrait être normalisé par lui, le phénomène (fait factuel), est trop grande.

Ou encore : si la méthode comparative est appliquée après tout - ce qui est un non-sens - alors uniquement pour montrer que la différence est absolue. Il n'y a que des "événements", des "actualia", des choses réelles, dont l'apparence est tout aussi fugace et qui se dissolvent rapidement dans le "rien". Ils émergent du néant. Dans le néant, ils refont surface. Et d'une manière tout à fait capricieuse.

(iii). L'"écléctisme", la pensée de l'enfermement, n'est pas le vrai postmodernisme... Bertens/D'haen citent Lyotard : "L'écléctisme est la valeur zéro de la culture contemporaine.

-- On écoute du reggae, on regarde attentivement un western, on déjeune dans un McDonald's et on dîne dans une cuisine locale, on se promène en portant du parfum de Paris à Tokyo et des vêtements rétro à Hong Kong.

La connaissance (kf 275) est un divertissement pour la télévision. -- Il est facile -- pour les œuvres éclectiques -- de trouver un public. L'art - en devenant "kitsch" (*note*: art de mauvais goût) - perpétue la confusion des goûts qui domine ceux qui maîtrisent l'art.

Les artistes, les propriétaires de galeries d'art, les critiques et le public se côtoient dans le "tout est permis". Notre époque est celle de l'impasse". (J.-Fr. Lyotard, *Répondre à la question : "Qu'est-ce que le postmodernisme ?"*, in : Ihab Hassan/ Sally Hassan, eds., *Innovation/Renovation (New Perspectives on the Humanities)*, Madison (Wis.), 1983, 334f.).

Conséquence : Lyotard, sur la base de son hypothèse, exclut du postmodernisme authentique une grande partie du postmodernisme d'avant-garde !

La littérature postmoderne devrait thématiser l'absence de "légitimation" (*c'est-à-dire la justification de grands récits*), tant par la forme que par le contenu.

En d'autres termes, elle doit être imprégnée du doute ontologique qui caractérise l'ère postmoderne.

Si elle ignore ce doute et se contente de créer une réalité alternative (comme dans la science-fiction, la "fantaisie", la "performance" ou les textes qui se concentrent uniquement sur la forme), elle n'est pas "vraiment" postmoderne.

Pour Lyotard, donc, le postmodernisme n'implique certainement pas - ce qu'il appelle lui-même - "tout est permis". (o.c.,36). -- Ce qui reste, ce sont des "petites histoires", qui n'ont aucun "ancrage" ontologique, c'est-à-dire qui surgissent du néant et disparaissent à nouveau dans le néant. Cf. kf 272v. C'est la "grande" histoire de Lyotard. Car il compare et avec son idéal du postmodernisme.

Note... "*Non datur scientia de individuo*".

Le singulier ne peut être représenté dans un simple universalisme. - Ch. Lahr, *Logique*, Paris, 1933-27, 537s., appelle une telle remarque.

Avec l'adage (aphorisme) de la Scolastique (800/1450), Lyotard, et tous les Nominalistes, dans ce sens limité, ont raison : les choses individuelles sont tellement caractérisées par leurs différences qu'une science purement universelle de celles-ci est impossible. En ce sens, la science tente bien de "représenter" "quelque part le singulier, qui n'est pas "représentable". "Omne individuum ineffabile" (Ce qui est singulier est imprononçable (dans le sens que l'on vient d'entendre) : on peut le "désigner").

(Cfr. WDM (première année) 242 ; 336v. : induction). -- Les phénomènes, en pleine réalité, sont

(1) synchrone

a. indénombrables (une collection fondamentalement infinie) et

b. compliqué (un système dont les caractéristiques et les conditions sont difficiles à comprendre), et

(2) diachroniquement à un changement constant. -- Une science “exhaustive” est donc impossible. Comme l’ont fait Socrate et Platon : en ne prenant que des échantillons inductifs (= petites histoires), mais en appliquant aussi la méthode hypothétique aux données induites (en soumettant ces petites histoires à une méthode).

Ainsi, principalement, avec l’Eléate Zénon (kf 50v), établissant que plus d’une hypothèse (= inclusion ou pluralité) a des arguments sérieux pour elle-même (raisonnement dialectique ou rhétorique, dans la langue d’Aristote, - non apodictique).

Telle est la base d’un inclusivisme traditionnel, sans nihilisme ontologique à la Lyotard.

Note : Lyotard pense que l’inclusivisme - qu’il appelle “ éclectisme “ - est insuffisant pour avoir un “ vrai “ postmodernisme.

(a) Ce qu’il qualifie d’“éclectisme” (ci-dessus kf 309v.), est en fait une caricature, qui existe bien quelque part, mais qui ne reflète pas complètement les faits. En d’autres termes, la base inductive de Lyotard est inadéquate comme argument.

(b) Au nom de quoi - kf 277 (la question principale que Lyotard adresse toujours à ses interlocuteurs) - Lyotard, de l’idée de “postmodernisme”, exclut-il, par exemple, l’inclusivisme alternatif de la contre-culture, au moins en partie ? Au nom de son point de vue individuel (grande histoire), avec lequel il se compare et à partir duquel il porte des jugements (y compris des jugements de valeur).

(c) Les “performances” de la contre-culture ne sont pas vraiment des improvisations absolues postmodernes au sens de Lyotard, peut-être, mais ce sont aussi des “performances” dans un sens non lyotardien. Ou n’y a-t-il pas d’alternative au lyotardisme ? Un peu plus d’inclusivité ne serait pas non plus déplacée chez Lyotard.

(3) - *La méthode néognostique.*

L’inclusivité, c’est bien. Mais il doit faire face à la contradiction (kf 36 : conflit de nature contradictoire). En d’autres termes, l’équivalence absolue (kf 266 ; 278 ; 281) est intenable dans un certain nombre de cas. -

Une méthode de déplacement doit être trouvée si nous voulons construire une société plus ou moins consensuelle, “harmonieuse” (pensez à Habermas). Les néognostiques américains ont lutté contre ce problème, à leur manière.

La question, ou plutôt la donnée, est : “Il y a maintenant, une fois, une pluralité, avec son inclusion inhérente”. Mais le donné comporte aussi des contradictions. “Une chose ne peut pas être vraie et fausse en même temps, sous le même point de vue.” -

On lui demande : “Quelle méthode existe-t-il pour trouver une issue ?”. Voici comment réagissent les néo-gnostiques de Princeton. -

Echantill. bibl. : *R. Ruyer, La Gnose de Princeton (Des savants à la recherche d'une religion)*, Paris, Arth. Fayard, 1974 -- En 1969, l'expression “Princeton-Gnosis” fait surface. Les opposants ont trouvé le terme. Les partisans ont trouvé le terme pas si mal. Ils se l'appliquent à eux-mêmes avec beaucoup d'humour. -- Nous ne nous étendrons pas sur ce point, car ce qu'est réellement cette gnose n'est pas immédiatement clair.

Le jeu de cartes Eleusis.

O.c., 12s.-- Les Néo-Gnostiques rejettent, même, tout “cérémonial” intellectuel (sens : modèle de comportement calibré, préexistant et établi ou “paradigme”).

Motif : chaque individu “s'initie” lui-même. Au moment opportun, il/elle réinvente la règle (= paradigme). -- Il existe un “modèle” de cet “original” (pour parler avec les théoriciens du modèle) : un membre de cette gnose a inventé un jeu de cartes de telle manière qu'il ne faut pas appliquer sournoisement la “règle” déjà existante - pour gagner, - mais deviner la “règle” (en langage peircien : abduire, avancer comme une hypothèse). Le nom de ce jeu est “Eleusis”. -

Structure.

1. Il y a toujours un maître de jeu (chaque co-joueur devient à son tour maître de jeu). Il/elle introduit une “règle” secrète ; il/elle la met sur papier et, à la fin du jeu, déplie le papier pour examen. Cette règle détermine comment les cartes doivent être placées sur la table.

2. Le joueur pose donc une carte sur la table. La carte jouée par un camarade, celui-ci, qui connaît la règle secrète, peut l'accepter ou non : si oui, il la pose à droite de la précédente ; si non, à gauche. Celui qui devine - plus ou moins - la règle (raisonnement abductif), se débarrasse de ses cartes plus vite que les autres, bien sûr. -

Note -- Il y a, bien sûr, également des phases de jeu et des méthodes de comptage (système de pointage)

L'original.

Dans le monde universitaire, ainsi que parmi les chercheurs scientifiques, ce jeu de cartes a eu du succès. Pourquoi ? En raison de l'analogie avec la méthode de recherche scientifique, dans laquelle (outre l'induction et la déduction) l'abduction, c'est-à-dire le fait de deviner la prémisse, représentée ici par la règle du jeu de cartes, dont on n'a aucune connaissance - certainement pas "exhaustive" - joue un rôle clé.

Comparaison. -- Ruyer note que, superficiellement, le système des néo-gnostiques est similaire à celui des hippies. Pourtant, il existe une profonde différence. Il y a un brassage : les mauvais "devineurs" perdent, dans le jeu. Ceux qui devinent correctement gagnent. -

Il en va de même pour les travaux de recherche : la bonne hypothèse l'emporte, du moins à long terme. - Cela ressemble, selon M. Ruyer, à ce que les biologistes appellent la "sélection naturelle". C'est exact, mais à la différence que, généralement, dans le contexte d'une société intellectuellement douée et flexible, le changement est beaucoup plus rapide. -

Application : si deux hypothèses contradictoires sont émises, l'une d'entre elles émergera à terme comme irréaliste de la recherche et de l'analyse.

En d'autres termes, il n'existe pas d'équivalence absolue, mais une équivalence relative (et, par exemple, provisoire) : en tant qu'hypothèse pure, toutes les opinions sont équivalentes ; au terme d'un ou de plusieurs tests, toutefois, l'une s'avère plus valable que l'autre, -- du moins dans certains cas.

Contrairement à ce que Lyotard insinue (kf 277), à savoir que les opinions ne sont pas comparables et testables, en raison des écarts qui les séparent, il s'avère - dans une position plus optimiste - qu'un certain nombre d'entre elles sont effectivement non équivalentes. Au moins à la fin d'une enquête approfondie.

Linguisticisme (nominalisme).

*Bertens/D'haen, Het Postmod.,*131, disent que la logique, la causalité, le développement linéaire et l'ordre chronologique - pour le postmodernisme (tel qu'ils le défendent) - ne sont "plus acceptables".

Le récit d'un événement (histoire) tourne entièrement autour du langage qu'il crée sur cet "événement" (fort degré de narrativisme). -

Nous en avons identifié un exemple, dans la société : l'utopisme de gauche ou de droite (kf 301v.). Les avant-gardistes peuvent tourner autour de "ce qu'on leur dit ou ce qu'ils entendent dire à ce sujet", sans penser aux tests réels.

Un échantillon de trente-trois : New Age et médecine traditionnelle.

Nous commençons par un échantillon pauvre : W. Schmidbauer, *Van magie tot Psychotherapie*, Haarlem, 1973 (Dt : *Psychotherapie (Ihr Weg von der Magie zur Wissenschaft)*, Munich, 1971).

L'auteur parle des "cultes extatiques de notre époque" : "Il ne faut pas sous-estimer la valeur thérapeutique de ces pratiques" (o.c., 41). Il y mentionne que +/- 40% de la population nominalement catholique de Rio de Janeiro (neuf millions d'habitants) sont spirites et que le nombre d'adeptes de la Macumba et du Candomble pourrait représenter un pourcentage encore plus élevé.

"Avec les adeptes du New-Age, le mouvement des femmes, le nouveau paganisme (néo-paganisme) et le mouvement écologique se rencontrent dans le nouveau culte de la sorcellerie en Allemagne. Tous ces mouvements "ont la même base".

Note : Platoniquement dit : hypothèse. - "Ils se renforcent et se fécondent mutuellement et, par conséquent, gagnent beaucoup en force". C'est ainsi qu'Argante, une prêtresse Wicca (une forme de sorcellerie moderne ou postmoderne, plutôt), croit avoir trouvé - tant sur la scène sorcière américaine que sur la scène allemande". (*Gisela Graichen, Les 'nouvelles sorcières' (Conversations avec des sorcières)*, Baarn, De Kern/ Anvers, De Standaard, 1987, 22).

C'est ainsi que l'on commence à décrire le nouvel âge, le new age (aussi : l'ère nouvelle), New Age. Nous avons abordé le sujet brièvement kf 11 (dans l'interprétation paulinienne, comme un signe du fait que "les éléments du cosmos" (c'est-à-dire les entités élevées, qui contrôlent notre monde) supplantent la croyance biblique établie et le rationalisme éclairé également établi). kf 24 (méthode transrationnelle), -- kf 76 (Princetongnose ; voir aussi kf 311v. (Jeu de cartes d'Eleusis) ; -- kf 178 (Tantrisme) ; - - kf 209 (Holisme concernant la matière) ; kf 250 (Holisme), aspects également évoqués.

-

En conclusion, un phénomène complexe mais fascinant qui commence à s'immiscer dans la vie quotidienne. Dans la *revue Intuitions* (Bruxelles), 6 (1990 : Jan/Fév), CB 6/22, on peut lire : "Emploi. -- JH (jeune homme), 29a (29 ans), dynamique motivé, tendance New Age, chérit son travail. Expertise en diététique, travail corporel'. -- Tél. : 02-215. 83.17".

Certes, le magazine, *Intuitions Magazine*, est New Age, mais il est néanmoins révélateur d'une mentalité montante chez une partie de notre population.

L'hypothèse de la nouvelle ère.

Quelles hypothèses caractérisent le New Age ? A.Y. Mohr, trad. Peter Russel, *Evolution (Sommes-nous à l'aube d'une ère nouvelle ?)*, in : *Intuitions Magazine* 5 (1989 : Nov.-Déc.), 8/10, tente de caractériser le New Age sur la base des propos de P. Russel. Les quatre thèmes principaux, que l'on retrouve à plusieurs reprises, sont les suivants

1.1. L'humanité possède des potentialités ("Potentialités", "Potentiels") plus nombreuses et plus grandes que celles qu'elle réalise, selon les hypothèses bibliques et celles de l'Illumination-Ration ;

1.2. L'humanité a besoin d'être améliorée. -

2.1. L'environnement et l'humanité sont, ensemble, un seul et même système, c'est-à-dire un tout cohérent. -

2.2. L'humanité se maltraite, voire abuse, d'elle-même et de son environnement.

Ces axiomes se concrétisent alors dans des domaines tels que le développement personnel et l'éducation, la médecine et la nutrition (pensez aux régimes alternatifs), l'économie (agriculture alternative, préoccupations industrielles, pratiques commerciales), l'architecture (pensez à l'entretien de la maison), la religion (magie, mysticisme), la sexualité (pensez à de nombreux érotismes orientalisants), l'art, les loisirs, etc. qui sont autant de domaines de la culture auxquels on applique l'"hypothèse".

L'un de ces domaines, la guérison, est actuellement examiné de manière très superficielle et unilatérale. Comme un exemple de ce que le New Age peut être.

(I).-- Images de tonalité.

Fernanda Pivano, Beat (Hippie/Yibpie)/ (De l' Underground (kf 285) à la Contre-Culture (kf 284), Paris, Chr. Bourgois, 1977, 32, mentionne un phénomène très curieux.

"Les années vingt se caractérisent, aux États-Unis, par un intérêt exceptionnel pour le cannabis (chanvre indien;-- au Brésil : la "drogue des pauvres";-- en Égypte : le haschisch;-- dans les pays occidentaux : la marijuana),-- notamment chez les musiciens de jazz noirs (kf 286). Tout le monde sait qu'après la deuxième guerre mondiale (1939/1945), la marijuana était aussi courante que le Coca-Cola.

Parmi les écrivains contemporains, les plus célèbres expérimentateurs du cannabis sont Hermann Hesse (kf 294), Aldous Huxley, George Andrews, Henri Michaux, Paul Bowles, Alexander Trocchi, Allen Ginsberg (kf 295), Simon Vinkenoog, William Burroughs (kf 296)". -

Une liste vraiment impressionnante. Pivano ajoute que la consommation de drogues du moins chez les meilleurs des consommateurs de drogues - n'était pas censée créer une dépendance, mais plutôt une drogue qui éveille la conscience. Ce que les Grecs archaïques appelaient "mnèmosunè" memoria, "souvenir", signifiait exactement cela.

Conformément à l'“hypothèse”, les New-Agers constatent que la “conscience” éclairée par la Bible couvre “des possibilités plus nombreuses et plus grandes” qu'on ne le pense généralement. Fidèles à cette “hypothèse”, beaucoup de New-Agers - et beaucoup d'autres personnes - estiment que la médecine établie, aussi responsable et source d'amélioration de la vie soit-elle, a “des possibilités plus nombreuses et plus grandes”. C'est dans cet esprit que nous lisons maintenant un livre récemment publié.

(II). -- Les chamans en tant que consommateurs de drogues.

Lisez par exemple un livre “ amoureux “ comme Gary Doore, *La voie des chamans*, Paris, J'ai lu, New Age, 1989 (// Am. : Shaman's Path), et vous vous rendrez rapidement compte que quelque chose comme le chamanisme - à l'origine un pur phénomène sibérien (cf. 61) - devrait intéresser les New-Agers.

Conscient est un ensemble de textes de spécialistes. Le terme de néo-chamanisme trahit un “rétablissement” de l'archaïque : ce qui est utile est débarrassé de l'inutilisable et actualisé (ce que les Grecs anciens appelaient “catharsis”, purification).

Un échantillon bibliographique : Yvo Perez Barreto, *Sarita (Le chemin des chamans)*, Paris, Ed. du Rocher, 1990 (// Sp. : Sarita entre los brujos). -

Le scénario : Sarita, une jolie fille péruvienne de quatorze ans, est déjà très avancée dans ses “techniques de séduction”, basées sur la concoction qu'elle fait à partir d'un cactus, le San Pedro (“Saint Pierre”, si ce qui détient la clé du paradis), -- de son nom scientifique : Trichocereus (contenant notamment de la mescaline).

Barreto apprend à les connaître - avec les joies mais aussi les peurs terrifiantes qu'il éprouve du fait de la consommation de drogue. Néanmoins, cela le conduit à l'idée de faire une étude approfondie des guérisseurs et magiciens consommateurs de drogues en Amérique du Sud (Pérou et Brésil en particulier). C'est ainsi qu'il a découvert l'Ayahuasca, “le cordon de la mort” (scientifiquement : quelques espèces de Banisteriopsis), une liane contenant de la drogue.

Note -- (1) Pour une meilleure compréhension, il est recommandé de lire par exemple Scott Cunningham, *De magische kruidenuin*, Amsterdam, Schors, 1984 (// Am. : *Magical Herbalism (The Secret Craft of the Wise)* (1982)). Le livre en question -- o.c., 123/169 (*Herbier magique*) -- nous donne une liste de cent dix-sept plantes (surtout des fleurs ou, comme on dit encore, des “herbes” (en français “simples”)), ainsi qu'une petite liste, -- o.c., 191/196. (Herbes pernicieuses et onguents volants).

Un premier exemple. -- Tournesol (*Helianthus annuus*). -

Sexe : chaud (*remarque* : les sensitifs ressentent, de ce fait, une chaleur dans les organes génitaux).

Planète : Soleil (*remarque* : il s'agit de l'aspect astrologique : si vous pensez à cette plante par rapport au Soleil, elle dégage plus d'énergie).

Élément : feu (*note* : depuis le penseur grec antique Empedokles d'Akragas (Lat. : Agrigentum) (-483/ -423) une liste de quatre 'éléments' (mieux : états agrégés) a été en circulation, -- feu, air, eau, terre, -- Empedokles n'étant pas sans lien avec des divinités).

-

Partie utilisée : graine.

Forces principales : protection, fertilité.

Applications spécifiques : les fleurs d'*Helianthus* qui poussent dans le jardin apportent les "bénédictions" du soleil ; les femmes qui veulent être enceintes mangent souvent les graines pendant la lune croissante.

Jusqu'à là, littéralement Cunningham.

Relisez maintenant le cf. 9v. et vous verrez que Cunningham s'engage avec les "éléments du monde" tels que Paul les comprend (par exemple sous la forme de l'astrologie).

Selon Paul, celui qui agit de la sorte sera - peut-être - aidé par un ou plusieurs

(1) les forces (énergies),

(2) des êtres (entités, -- divinités, esprits de la nature, âmes) et

(3) les processus (par exemple, la fertilité, le bonheur au jardin),

mais se retrouve immédiatement sous l'emprise de ces mêmes "éléments" de notre cosmos.

Pour le grand Apôtre, ce dernier aspect est le début du problème, qui, selon lui, ne peut-être résolu que par Jésus dans la Trinité -(cf. 268) - la base de notre grande histoire.

Deuxième exemple. -- O.c., 194 Bilzenkruid (*Hyoscyamus niger*). -

Il était utilisé pour invoquer les "entités maléfiques", ainsi que pour favoriser la "voyance".

Autres utilisations : par le biais de contre-sorts (antimagie, "exorcisme"), dans lesquels on travaille avec cette herbe, on brise (= on défait) des malédictions magiques antérieures ; -- par le biais d'un enchantement, en utilisant cette herbe, on "attire" (édite) l'amour érotique d'une femme. -

Cunningham lui-même définit : "Les herbes pernicieuses sont des herbes qui causent la mort. (...) A une époque, cependant, ils étaient utilisés en magie". (o.c.k 191).

Saint Paul mettrait ici très certainement en évidence l'emprise inévitable des "éléments cosmiques". Si, par exemple, on invoque des "êtres mauvais" - un esprit naturel de colère, un diable, éventuellement Satan, le chef des éléments de ce monde - il sera très difficile de convaincre saint Paul que l'on ne tombe pas sous l'emprise de puissances (énergies, êtres, processus) mauvaises. -

Note -- L'expression "pommade pour mouches" signifie "pommade de sortie". Les sorcières dont nous assistons au renouveau, par exemple, se frottaient avec une infusion qui comprenait, comme plantes, de l'herbe de basilic (*Ocimum basilicum*), des graines de tournesol, des quintuplés (*Potentilla canadensis*), du persil (*Petroselinum sativum*), du calame (= *calamus* ; *Acorus calamus*).

Selon Cunningham, ces "huiles du sabbat" sont maintenant utilisées comme des "onguents" ordinaires.

Note -- Ceux qui veulent en savoir plus sur les expériences extracorporelles devraient lire par exemple *Janet Lee Mitchell, Out-of-Body Experiences (What - significance do these experiences have for our view of death ?)*, Naarden, Strengholt, 1985 (// Eng. : *Out-of-Body Experiences* (1981)), un ouvrage qui traite du phénomène et de ce qui l'accompagne d'aussi près que possible.

Comme le mentionne *Carlo Ginzburg, De Benandanti (Sorcellerie et rites de fertilité aux XVIe et XVIIe siècles)*, Amsterdam, B. Bakker, 1986, les Benandanti (1575+ dans la région du Frioul, Italie du Nord) appliquaient une méthode analogue : le corps reste immobile, pendant des heures, tandis que l'"esprit" (l'âme) part et "voyage" vers un point bien défini (ici : pour combattre les méchantes sorcières).

Ginzburg accepte l'hypothèse que, dans le cas des Benandanti, la démission

(i) même si seul l'"esprit" y prend part,

(ii) était complètement "réelle" (au sens transrationnel, bien sûr). -

Connaissant la force du Deutéronome 18, 9/14 (Interdiction de la divination et de la sorcellerie), il n'est pas difficile de deviner le jugement de saint Paul sur de telles choses.

Note -- Comme le dit *Y. Pérez Barreto, Sarita*, 156, c'est un secret de polichinelle que, par exemple, les grandes compagnies pharmaceutiques américaines ont beaucoup appris des guérisseurs et des magiciens :

Brand, Squibb, Davison, par exemple, ont fabriqué des antibiotiques, des contraceptifs, des hormones, -- bref, toutes sortes de produits basés sur ce que ces primitifs savaient, -- des produits à la valeur pharmaceutique généralement reconnue.

Echantill. bibl. : R. Evans Schultes/ Hofmann, *On the Plants of the Gods*, Utr./ Antw., Het Spectrum, 1983 un ouvrage très solide ; -- 86/91 (Herbes de sorcellerie : 92/101 (Cannabis : le nectar du plaisir) ; 120/127 (Ayahuasca (Banisteriopsis) : plante pendulaire de l'âme) ; -- San Pedro (Trichocereus) : cactus des quatre vents) etc.) ; -- 86/91 (Herbes de sorcellerie : herbes de sorcellerie).

D. Martinetz/ K. Lohs, *Gift (Magie und Realität/ Nutzen und Verderben)*, Leipzig, 1985 (ce que sont les poisons et leurs effets, -- substances inorganiques, végétales, animales).

Analyse. - Allons-nous, maintenant, nous attarder sur un ou plusieurs aspects de Sarita. -

En guise d'introduction. -- Le sous-titre "*Le chemin des chamans*" est, o.c., 75, clarifié. Les chamans sibériens utilisaient l'amanita muscaria, l'amanite tue-mouches, comme "drogue des mouches" (moyen de s'échapper).

Ils ont vu leurs rennes manger le champignon vénéneux sans en mourir. L'Amanita muscaria, maintenant, est un hallucinogène ("hallucinations", -- mieux : "visions", images et expériences mantiennes), qui traverse l'organisme du renne sans être modifié et est libéré dans l'urine. Les Sibériens - chamans ou non - ingèrent cette urine, -- afin de favoriser les "voyants".

Analyse (A) : - La consommation de drogues comme source de perceptions altérées, voire déformées.

Vous connaissez peut-être le terme "ASC" (Altered States of Consciousness).

Sarita, la jeune fille de quatorze ans, et l'"expérience" exceptionnelle avec le San Pedro, entre autres choses. Ils finissent dans un certain "ASC". Rien de plus. Par quoi ? Pourquoi ? Parce que/ Parce qu'ils procèdent sans but, sans intention préalable et claire (intention, résolution de problèmes).

Par conséquent, au lieu de contrôler la consommation de drogue, ils sont contrôlés par elle.

On peut savoir que les "sensitifs" (clairvoyants), surtout le degré fort - les "hypersensitifs" - perçoivent toutes sortes de choses, que les gens normaux, sauf après de longs efforts, ne perçoivent pas.

Ces hypersensibles se distinguent par le décalage entre le (petit) stimulus - une personne, un objet, un mot - et la (grande) réaction. -

Eh bien, les consommateurs de drogues favorisent de tels déséquilibres.

Modèle appliqué. O.c., 229. -- “Graziela s’est approchée de moi et m’a tendu, dans une cuillère, un peu de glace. -- C’est de la vanille, comme vous l’aimez”, a-t-elle dit, avec tant d’affection que j’ai ouvert la bouche comme si on me donnait l’Eucharistie ou quelque chose de ce genre. Le petit morceau de crème glacée semblait froid et épais.

En glissant dans la gorge et dans l’œsophage, il est apparu comme lent et copieux. Le glissement ne s’est pas arrêté. La masse a gelé tout ce qui l’entourait. -

Lorsque, enfin, cette expérience glacée a atteint mon estomac, j’ai été paralysé sur le coup, -- immobile comme une statue, -- complètement gelé par une cuillerée de glace à la vanille.

Sans bouger la tête - cette maudite lamelle avait même raidi mes traits - j’ai dit à Sarita : “Je ne peux plus bouger. (...) ; --

Tel était l’effet de l’infusion faite par Sarita. Les psychiatres sont amenés à observer de telles “perceptions” (“hallucinations”) chez certains patients. On les rencontre dans la vie quotidienne lorsqu’on entend des personnes “hypersensibles” s’affairer. -

O.c., 231. -- “Le serveur est revenu avec la soupe (...). Une seule cuillerée nous a réchauffés (de notre froid). Grâce à quoi nous nous sommes sentis rassasiés comme si nous avions eu “un grand banquet” (...)”.

Le soir même, ils tombent sur une soupe chaude : à nouveau, le même déséquilibre, mais, au lieu de refroidir, il réchauffe : pour quelque chose de petit, de minuscule, le toxicomane ne réagit pas proportionnellement. on peut appeler cela l’intoxication, c’est-à-dire une perception déformée.

Analyse (B). -- *La consommation de drogues comme un contact volontaire avec les éléments du cosmos.*

Alors que Sarita et Barreto travaillaient auparavant “sans but”, les guérisseurs et magiciens péruviens et, plus généralement, amazoniens, travaillent de manière très ciblée. Ils veulent, en tant que véritables initiés (“initiés”), aider les gens -- établir des diagnostics, élaborer des thérapies ; -- renverser le destin. L’effet de la drogue est immédiat, profondément différent, plus contrôlé. -

Modèle appliqué. -- Don Manuel Cordoba, un guérisseur chevronné, avale de l’Ayahuasca amaranti. -- Au cours de ces intoxications et de ces rêves, que j’ai vécus en prenant l’Ayahuasca amaranti, j’ai “vu” des choses, qui sont devenues progressivement plus “merveilleuses”. -- Par exemple, il y a le chant des vipères féroces, un chant magique utilisé pour contrôler les vipères et les serpents venimeux. Tous les animaux rampants ont leur propre “prière”.

Mais il faut chanter cette “prière” comme ils vous l’apprennent. En particulier, au cours de ces “intoxications”, de “grandes vipères”, de “grands serpents venimeux”, se dressent devant vous. Ils commencent à chanter. Quelque chose qui restera profondément gravé dans votre mémoire”.

Note -- La mante qui “voit”, par exemple, de “grosses” vipères fait référence à des êtres surnaturels qui, bien que n’étant pas des vipères, prennent l’apparence de vipères afin d’appliquer la méthode “identitaire” (ils s’identifient aux vipères).

Par conséquent, ce qu’ils enseignent - par exemple, la chanson - est perçu par les vipères et les personnes défavorisées par les vipères comme de “vraies” vipères et, par conséquent, impressionnant, efficace. C’est une sorte de rhétorique magique.

Lorsque don Manuel Cordoba entonne le chant enseigné par les “grandes divinités” qui contrôlent le monde des vipères - un type d’éléments du cosmos de Paul - -- reproduisant le plus fidèlement possible ce que ces “grandes divinités” du monde des vipères lui ont enseigné, au titre de l’initiation, les âmes animales écoutent. Sinon, ils ne le font pas.

Note - kf 233 (Pan en tant que professeur mythique de masturbation) nous a donné un autre exemple de ce que les éléments du cosmos “montrent”. La moralité et l’éthique des genres, qu’elles soient bibliques ou modernes, ne sont généralement pas encore familières à ces “êtres de la nature”. -

Note -- Il est certain que don Manuel pourrait aider efficacement les gens de cette manière. De sorte que le renversement de leur destin est un fait indéniable, même pour les sceptiques et les rationnels (kf 9, 24 : sceptique/rationnel, transrationnel), par lequel quelque chose de transrationnel passe. Aussi ambiguë soit-elle.

Analyse (B). -- *La consommation de drogues en tant que contact intentionnel.* -

Un deuxième exemple. -- O.c.,209/211. -- Dona Susana, également magicienne et guérisseuse, qui, soit dit en passant, voulait initier Barreto, explique le même phénomène différemment.

Elle aussi chantait - ce que les Latins appelaient autrefois - des “carmins”, des chants magiques. Mais elle a délibérément invoqué “la mère des plantes”. Très honnête, dona Susana a avoué que chaque chaman/shaman utilise des méthodes individuelles pour transmettre ses compétences à un “ étudiant en magie “.

Mais elle a insisté sur le fait que ce dont elle était dotée provenait directement des révélations de “la mère de toutes les plantes”. -

Note : Pour ceux qui connaissent un peu ce monde, les déesses - des êtres féminins surnaturels - sont chargées de contrôler, entre autres, le monde végétal (et tout ce qui s’y rattache). Le fait qu’ils “gouvernent” montre qu’il s’agit d’“éléments du cosmos” très importants.

Note : Les “nouvelles sorcières” donnent parfois un compte rendu très précis de cette situation. Dit *Ir. Christoph K.*, 43 (Nom de la sorcière “Belladonna”), dans : *G. Graichen, Les “nouvelles sorcières”* ; 135 :

“Si le culte des sorcières est une religion féminine, alors je vénère dans les femmes une partie importante, une partie belle de la nature. Les femmes - contrairement aux hommes - ont quelque chose de fascinant“ . -

Qu’est-ce que ce “fascinosum” ? Argante, 30 ans, “prêtresse” du culte Wicca dit, o.c., 119 : “(Travailler avec des hommes, dans la sorcellerie, est toujours difficile) parce que je connais très peu d’hommes qui sont capables d’appartenir à ce cercle. Si l’un d’entre eux poursuit l’entraînement et est initié, il sait aussi comment se comporter dans le cercle. (...)

J’ai eu quelques expériences négatives. Au début, j’avais mon énergie plutôt à l’extérieur (*note* : à l’extérieur du corps brut). J’étais fantastiquement heureux tant que j’étais avec ces gens. -

Et, dans ces groupes, le vampirisme énergétique n’est pas du tout rare : le fait que d’autres veulent “aspirer” mon énergie. Cela m’est souvent arrivé avec des hommes, pour qu’ils se sentent comme une unité ; - qui n’ont pas réussi à renforcer leur côté féminin.

C’est juste beaucoup plus facile pour eux d’aspirer une femme qui a une bonne énergie féminine”.

En conclusion, les femmes, si elles sont douées pour l’occultisme, possèdent beaucoup plus d’énergie, occulte ou extraterrestre, que les hommes. Beaucoup d’hommes, à l’aise dans l’occultisme, se rendent rapidement compte que priver les femmes de cette énergie élevée et très pénétrante est le moyen facile de s’imposer dans ce domaine. -

Transposons maintenant cela au domaine des éléments du cosmos : là aussi, les déesses sont beaucoup plus chargées en énergie que les hommes.

Si l’on sait alors que, pour réussir dans ce domaine, la possession d’énergie est décisive, on comprend alors que les femmes expérimentées sont terrifiées par les extorqueurs masculins ; -- qu’elles s’accrochent aux divinités féminines. Cela n’a rien à voir avec le mépris masculin, mais avec l’auto-préservation élémentaire. -

Voilà pour la “fascination” des êtres féminins, terrestres ou d’un autre monde.

Analyse (C). -- L'utilisation de drogues comme méthode préliminaire.

Il arrive aussi que la consommation de drogues - l'utilisation des énergies végétales comme substrat de la mante - soit réduite à une phase. -

Il en va de même pour le guérisseur Juan, qui préfère s'en passer. -- O.c., 193s. -- Juan est un guérisseur transporté : il entre en "trance" ("transitio", transition). - Juan, au crépuscule, s'est installé parmi les patients. Recouvert d'un tissu blanc. Après quelques minutes, il a présenté des chocs, -- d'abord à peine perceptibles, -- puis plus rapides et plus intenses.

Cela a duré environ huit à dix minutes. Soudain, ça s'est arrêté. Une voix, très différente de celle de Juan, est sortie de sous la couverture blanche. -- Non seulement les esprits des plantes, mais aussi certains personnages, ont alimenté Juan.

Heureusement, dans des cas difficiles à analyser, les "entités" (= êtres surnaturels) se succèdent, chacune étant spécialisée dans un seul aspect du problème. -

Note -- C'est typiquement ce que le scientifique religieux Usener a saisi avec le terme "Funktionsgötter" (des divinités - comprenez des êtres surnaturels - qui ne jouent qu'une "fonction" ou un rôle). -

Note : Là encore, les êtres surnaturels jouent un rôle capital ; ce sont les éléments du cosmos de Paul. Mais l'usage de drogues est ici clairement relégué au second plan : "Juan se distinguait également des autres guérisseurs que j'ai rencontrés, car il prenait très rarement des extraits de plantes, -- des décoctions de plantes, dont il voulait rencontrer "l'esprit"". (O.c.,196).

"Ce ne sont pas des extraits", a-t-il expliqué, presque en colère. "C'est le sang des plantes, -- un sang semblable au nôtre, qui ne diffère que par la couleur. -

J'en prenais tous les jours, mais maintenant je n'en ai plus besoin. J'invoque les esprits des plantes et ils viennent, -- sans médicament". (Ibid.).

Explication - Si nous résumons maintenant les parties (A), (B) et (C) de l'analyse, nous nous trouvons face à une sorte de gamma, un différentiel :

a. de -non ciblé à ciblé,

b. de la consommation de drogues à la non-consommation de drogues. Et ce qui compte, c'est la mante, c'est-à-dire la capacité de voir - et non les sensations associées aux drogues.

A propos : M. Denning/ O. Philips,, *La visualisation créatrice*, Paris, J'ai lu, New Age, 1989, est un livre qui va dans le sens de ce que nous avons, ici, brièvement analysé : notre cerveau contient plus et plus grand que ce que nous en percevons.

Un jugement de valeur. -- Nous avons lu certains des points principaux de *Sarita de Barreto*. - Quelle valeur informative ce livre possède-t-il ? Cela peut être démontré par comparaison. -

Prenez par exemple *Theo Ott, Der magische Pfeil, (Magie et Médecine)*, Zürich/Freib. i.Br., Atlantis, 1979. Lorsque l'on lit ce rapport d'une enquête analogue sur la médecine traditionnelle, réalisée par des Allemands, on est frappé par les profondes similitudes. Ce qui prouve que Barreto a une valeur informative.

Note -- Typologie. -- Ott, o.c., 49f., 63, états. -- On distingue trois types dans un certain nombre de cas. -

Ceux qui sont malades ou qui ont des problèmes de destin se tournent vers

(a) à la curandera, la guérisseuse : invariablement, elle "diagnostique" le client comme "decliceado" (dérangé, désarticulé) ; son "traitement" consiste en des massages ;

(b) on se tourne alors vers le végétaliste, le botaniste : il applique des herbes et des plantes, par exemple sous forme de jus, en se concentrant sur l'organe touché ;

(c) enfin, on se tourne vers le brujo, le magicien (voir ci-dessus), qui est apprécié comme le véritable guérisseur, car il est en contact avec les êtres invisibles. -

Ce qui frappe Ott et son équipe, c'est la méthode *verstehende* (cf. 54) :

i. les proches - par exemple les parents et les membres de la famille - sont impliqués dans le processus de traitement autant que possible, apparemment pour le rendre plus supportable pour eux ("On n'est jamais seul quand on est malade ou dans le besoin en Amazonie") ;

ii. la curandera, qui masse, le fait avec une sympathie sincère afin que la personne affligée, par ces contacts maternels, sorte de son isolement ; -- ainsi travaillent également le *vegetalista* et le brujo : ils ont du temps pour leurs clients et vivent avec eux. -- Ce qui, dans une très large mesure, fait défaut à la médecine moderne (comme le note Ott). -- Tout cela s'inscrit, bien sûr, dans l'esprit de la post-modernité et, en particulier, de la nouvelle ère.

Note -- Le titre "flèche magique" signifie ce qui suit. -- Dans la bouche, le brujo tient un petit objet (pierre, manche de stylo, haricot, dent), tout en aspirant une partie du corps : le *tsentsak* ou la cause de la calamité est aspiré dans cet objet et ainsi retiré de la personne affligée. Puis l'objet est recraché, jeté au loin ou détruit. - Cela se fait également ailleurs, par exemple en Afrique de l'Ouest.

Un tome. -- G. Sciuto, éd., *Jean Raillon, Alchimiste des plantes*, Paris, J. Grancher, 1983 - le livre est une série d'entretiens avec le célèbre vendeur d'épices Raillon, qui a reçu une "pommade" (le "secret" de celle-ci) par ses grands-parents, qu'ils avaient à leur tour reçue des Gitans (en signe de grande, très grande gratitude) - raconte ce qui suit.-- O.c., 64/66 (*Un exemple frappant*). -

En 1904, les colonisateurs allemands ont réprimé une rébellion indigène dans le sud-ouest de l'Afrique (Namibie). Après l'épreuve de force, un guerrier hottentot est emmené à la clinique des Nababis (Marienthal) parmi beaucoup d'autres. Ses blessures sont nombreuses. La balle est immédiatement retirée. Mais les plaies ne se referment pas, l'hémorragie externe continue, les coagulants administrés n'agissent pas. Il semble que ce soit un "cas désespéré". -

Le Hottentot se rend compte qu'il est abandonné. Il demande que le sorcier de sa tribu soit autorisé à s'occuper de lui. Son "dernier souhait" est gentiment exaucé.

Le "faiseur de miracles" africain saupoudre les plaies d'une poudre plutôt grise. Amusés, indifférents ou curieux, médecins et infirmiers réagissent. Le magicien dira qu'il s'agit de la racine broyée et pulvérisée d'une plante indigène, mais refusera d'en donner le nom. Pendant un instant, le doute est massif. -

Mais le lendemain, la blessure commence à se développer. Quelques jours plus tard, le Hottentot se lève et se promène dans les cours de la clinique. Stupéfaction générale ! Mais le sorcier ne révèle pas le nom de la plante. Un homme blanc mobilise alors un chien policier qui suit la trace du vieil homme.

C'est ainsi que fut découverte la plante que les indigènes appelaient "griffe du diable" (*Harpagophytum*). Des échantillons ont été envoyés dans ce qui s'appelait alors la Prusse. Des tests scientifiques ont confirmé (vérifié) le pouvoir de guérison des blessures de cette plante, qui ne poussait qu'en bordure du désert namibien, et ont révélé d'autres propriétés médicales (analgésiques, réduisant le cholestérol, réduisant l'acide uréique, etc.)

La médecine alternative. -- Après cette brève recherche dans le domaine de la médecine archaïque-primitive, nous comprenons mieux l'une des sous-hypothèses du New Age (kf 315 : possibilités ; homme/nature un seul système).

-- **Echantill. bibl.** : I.Dorren, *Natuurlijk alternatief (Encyclopédie moderne de l'homéopathie et d'autres médecines alternatives)*, Amsterdam, Sijthoff, 1987 (un ouvrage qui montre clairement l'expansion que le courant alternatif a atteint entre-temps) ;

-- P. Jochems, *La médecine au noir (Résistance aux banlieusards, magnétiseurs et médiums)*, Kapellen, 1986 (*Le conflit culturel*) ;

-- J. Mandorla/ Fr. Simpère, *Le guide des guérisseurs et autres thérapeutes (Leurs techniques, leurs résultats. Bonnes et mauvaises adresses)*, Paris, Lebaud, 1986 (avec o.c., 128/131 (*L'illusion philippine*), un exemple de tromperie (illusionnisme au lieu de guérison réelle)).

Conclusion : les personnes du New-Age ont une attitude d'inclusion (cf. 305), avec un sens du multiculturalisme. Cela en fait un type de postmodernité.

Phytothérapie/ aromathérapie/ cuisine à base de plantes.

Une figure mérite d'être mentionnée : le Dr Jean Valnet, le pionnier en France. *Dr J. Valnet, Phytothérapie (Traitement de maladies par les plantes)*, Paris, Maloine, 1972-1 ; 1983-4 (Une véritable mine d'or) ;

id. *Aromathérapie (Traitement des maladies par les essences des plantes)*, Paris, Maloine, 1964-1 ; 1984-9 (l'auteur traite ici des huiles essentielles ou volatiles) ;

id., *Se soigner par les légumes, les fruits et les céréales*, Paris, Maloine, 1967-1 ; 1985-9 (toujours écrit avec le même sens scientifique élevé). -

Valnet met en garde contre les "charlatans" qui, avec bien trop peu de compétences, s'aventurent dans ce domaine. Cela n'est pas sans intérêt : pour autant que l'on sache que certaines doses d'huiles aromatiques peuvent provoquer des états comateux.

Les cosmétiques. -- Il suffit d'ouvrir les magazines féminins et, en particulier, les magazines professionnels destinés aux esthéticiennes pour rencontrer immédiatement les plantes,-- sous une forme ou une autre.

Echantill. Bibl. : B. Hlava e.a., *Schoonheid uit kruiden, Zutphen*, Thieme, 1982 (cent soixante-quatorze plantes sont expliquées (description, reconnaissance de l'origine, distribution, récolte, préparation, principes actifs, utilisations cosmétiques et autres)) ;

Dr K. Tolkiehn, Het grote boek over natuurlijke cosmetica (Tout sur les cosmétiques sains, les soins de la peau et du corps), Sassenheim, 1988 (très beau livre, écrit par un chimiste).

Note -- G. Hodson, *Les fées au travail et au jeu*, Paris, Adyar, 1966, nous apprend comment un véritable voyant voit "les éléments du cosmos".

Deux types de croyances bibliques. -

Les personnes comme Hodson ne sont pas les seules à “voir” et “rencontrer” des esprits de la nature de toutes sortes (ils sont nombreux et extrêmement variés).

Prenez le récit romantique d'*Ursula Burkhard, Karlik (Rencontres avec un être de la nature)*, Zeist, Vrij Geestesleven (Steinerian), 1987 (// Dt : *Karlik (Begegnungen met einem Elementarwesen)*, Weissenseifen, 1986).

Karlik” est le mot russe pour “nain”, le nom de l’un des personnages principaux de ce beau petit livre. Elementarwesen’ est traduit ici par ‘être élémentaire’ (o.c. 9), -- peut-être mieux : ‘être élémentaire’.

Les “éléments”, ici, sont l’Empedoclean (qui donne les salamandres (esprits du feu), les sylphes (esprits de l’air), les ondines (esprits de l’eau) et les gnomes (esprits de la terre)). -

Note --- Cette brochure, sous forme d’autobiographie d’une jeune Allemande née aveugle, nous donne une idée de ce que les prêtres du Nouvel Âge entendent par “l’homme et la nature en tant que système-“.

Immédiatement, dans le New Age, une bonne nouvelle pour les handicapés, comme le “voyant aveugle” Teiresias (Lat. : Tiresias), dans la mythologie grecque antique (il joue un rôle de premier plan en tant que prophète dans la vie d’Œdipe), s’impose également à Ursula Burkhard : aveugle (biologiquement) - et donc handicapée - elle “voit” clairement “l’autre monde”, comme elle l’appelle. Comme le prétend le New-Age : des possibilités plus nombreuses et plus grandes se trouvent dans la vie de l’âme de l’homme.

“Enfant, j’adorais jouer avec les nains et les elfes. Je les connaissais et les comprenais. (...). Quand j’étais petite, les adultes écoutaient patiemment. (...) Plus tard, ils ont essayé de me convaincre de quitter cet “autre monde” (...).

Pour “prouver” que ce n’était “pas vrai”, ils ont dit : “Il n’y a rien sur les nains et les elfes dans la Bible. Et “croire” en quelque chose qui n’est pas dans la Bible est un péché”. -

Mais je ne “ croyais “ pas à l’existence de ces êtres : je faisais l’expérience de leur présence. C’est ainsi que j’ai commencé à souffrir du premier grand problème de ma vie (...).” (o.c.,21). -

Ce n’est que plus tard qu’Ursula Burkhard se remet des pressions de son - environnement biblique (kf 35) :

- (i) Elle a lu Faust de Goethe dans la classe la plus élevée ;
- (ii) Dans les cours de littérature vieil-anglaise, elle a appris l’existence des moines irlandais qui, bien que profondément chrétiens, vivaient néanmoins “avec la nature”. C’était un autre type de croyance biblique : “ Je pourrais me connecter avec ça “, dites-vous. Burkhard (o.c., 23).

Un trente-quatrième échantillon : des extraits de presse sur le “New Age”.

Après la définition (cf. 315) - l’homme et l’environnement (cosmos) constituent un seul système ; l’homme lui-même peut être amélioré, entre autres parce qu’il dispose de “possibilités” de plus en plus nombreuses -, examinons un autre type de caractérisation, les extraits de presse.

On peut lire par exemple : “ New Age, le ‘Nouvel Âge’, l’Âge du Verseau ou - Aquarian Age, rejeton des Beatniks (kf 282) et des Hippies (kf 305), exhibe, dans une certaine mesure, la mentalité de l’Underground (kf 285) et de la Contre-culture (kf 284). Le New Age, par exemple, a son propre pluralisme inclusif, ce qui lui donne des caractéristiques post-modernes distinctes. C’est le genre de caractérisation que beaucoup de journaux proposent.

Une autre caractéristique. - Aux États-Unis, le New Age connaît un succès retentissant, notamment dans le domaine de l’édition : Windham Hill en fait partie. Il existe même une Napra - qui signifie : New Age Publishing and Retailing Alliance.

Marilyn McGuire, porte-parole, affirme que, depuis 1985, les ventes de publications - valables pour quelques milliards de dollars ou plus - augmentent de 20 à 30 % par an.

Thèmes : la médecine alternative (kf 314vv) et les soins de santé, l’expression corporelle, la parapsychologie et l’occultisme (pensez au Triangle des Bermudes, avec ses accidents mystérieux ou aux dieux comme cosmonautes), la triade “Jésus/Krsna/Buddha” (notez l’équation), les cultures celtiques, précolombiennes, les religions orientales.

Lisez par exemple Cosmo(politan) pour la Femme du Monde 1988 : Nov., 50 : “Lors des cocktails, le sujet de conversation revient sans cesse sur les auras et le tarot (*note* : aussi ‘tarok’, un jeu de cartes de la mante).

Et c’est absolument bon ton de sortir un pendule de sa poche après un repas. Il existe des dizaines d’ateliers (*note* : studios pour activités expérimentales) et de centres New Age où vous pouvez apprendre à développer vos capacités paranormales dormantes. -

Le paranormal est-il devenu “normal” ? Et qu’est-ce que le paranormal ?”. Ce à quoi le magazine féminin - pages 50/75 - tente d’apporter une réponse journalistique en six chapitres.

Mais nous allons dans les pays qui nous entourent. -- C’est ce que dit i-D, un magazine de contre-culture. L’article “*The Selling of the New Age* ; in : i-D (*Ideas, Fashion, Clubs, Music, People*), London), No 73 (1989 : Sept), 20ff. commence comme suit. -

(1) “C’est l’aube de l’ère du Verseau”. C’est comme ça que la chanson sonnait autrefois - dans les années soixante branchées et “heureuses”. -- mais qui aurait pensé que “l’ère de l’harmonie et de la compréhension“, au milieu des années 80 matérialistes et dures comme le rock, s’affirmerait ainsi ?

Oui : l’ère du Verseau - New Age - gagne du terrain, recrute des adeptes, est sur le point de devenir l’un des grands slogans des années 90, -- à côté de tout ce qui est appelé vert. -

(2) Mais que signifie exactement “New Age” ? Les astrologues comptent avec elle que la terre se déplace, dans le zodiaque, des Poissons au Verseau. De tels changements ne se produisent pas très souvent (environ tous les deux mille ans). De tels changements - selon les astrologues - annoncent un changement de conscience sur cette terre. Ainsi, “Aquarius” (yuppe) signifie harmonie, paix et compréhension.

L’ère du Verseau inaugure donc une période de conscience métaphysique (*note* : comprendre “transcendantale“, “transrationnelle” (cf. 9 ; 24) - la révolution spirituelle.

-

(3) Pour les partisans, cela se traduit par les phénomènes suivants :

a.1. les mouvements alternatifs dans la science professionnelle, -- la médecine, la psychologie, la politique, -- l’éducation (*note*: alternativisme).

a.2. intérêt croissant pour tout ce qui est “spirituel” (*note*: sacré, religieux) (*note*: néo-sacralisme) ;

b.1. la croyance en la “connexité” des choses dans un contexte global ou même englobant ;

b.2. situer chaque chose et chaque être dans un vaste système cosmique (*note* : holisme - kf 314 (209 ; 250))”.

Note -- Il est remarquable qu’une forme de pensée comme l’astrologie, si proscrite par les religions bibliques et méprisée par les vrais rationalistes éclairés, ait connu un tel succès planétaire.

Ce mode de pensée non biblique et non rationnel doit être plus qu’une mode ou une idéologie. Peut-être saint Paul affirmerait-il triomphalement que les “éléments du cosmos” (kf 8 (vrl 10)) l’emportent sur le christianisme et le rationalisme.

Prenez un magazine français pour la jeunesse. -- *Marie-Odile Briet, Qui sont les New-Agers*, in : 20 ans (Paris), No 41 (1990 : janvier), 61. -

“Aux États-Unis, le New Age, qui touche déjà 10 % de la population, recrute dans un milieu culturel bien défini. Les Nouveaux-Agents sont plutôt jeunes (20/35 cf. kf 177 (Le Grand Bleu : 15/25)), riches, sursaturés de “matériel”.

la prospérité, mais sont conscients que “l’argent seul” ne permet

pas d'atteindre le nirvana (*note* : terme bouddhiste pour "félicité vivifiante").

Les New-Agers sont d'abord des yuppies convertis (Kf 82). -- Santa Barbara, une ville californienne, est totalement "prise" par le phénomène : les fast-foods végétariens, les librairies, les magasins de cassettes spéciales poussent comme des champignons. -

En France, on estime à environ deux cent mille le nombre de personnes qui, en tant qu'adeptes du New Age, passent par "les stages de développement spirituel" (*c'est-à-dire des cours qui enseignent une sorte de développement religieux, ou plutôt sacré (néo-sacré)*).

De ce côté-ci de l'Atlantique, le mouvement est plus intellectuel : des têtes pensantes comme Elisabeth Badinter ou Michel Cazenave (France Cu, Océaniques) écrivent dans des revues spécialisées, mais le mouvement ne cesse de s'adresser à un public très diversifié. -

Les Nouveaux-Agents sont-ils des "Babas retrouvés" ? Il est vrai que, ici et là, flotte un petit patsjoeli (*note*: parfum des Hippies/Yippies), -- que les émâciés de la contre-culture des années soixante-dix se sont jetés dans ce mouvement, mais eux, au moins, ne constituent pas la majorité (...).

Note : Cette caractérisation est plutôt sociologique. Et maintenant, un regard sur les soins de beauté (féminins). -

Dans la revue *Psychologies* (Paris), n° 76 (1990 : mai), 8, qui est clairement en faveur du Nouvel Âge, on peut lire ce qui suit. -

Les femmes ne veulent plus seulement être modelées dans un salon de beauté classique ; elles veulent bien plus qu'un "traitement du visage". Ils veulent un espace magique, -- confortable, apaisant.

Se débarrasser de son "armure du jour le jour" et en sortir à la fois "en bonne forme" et bien fait. -

Dans cet esprit, *l'institut de formation holistique à la beauté et à la santé* (ifhobsa, 39 bis, avenue Lénine, 92200 Nanterre) enseigne.

Outre l'éducation à la beauté, le cours aborde la double médecine (kf 326) et la connaissance de soi (à travers la caractérologie, la morphologie, l'astrologie, la graphologie, etc.) Objectif : former des esthéticiennes capables de mettre en pratique les prémisses de la théorie holistique. Ce qui est psychologique et ce qui est physique interagissent : lorsque l'humeur

est mauvaise, la peau ne peut pas être belle. -- Le titre de cette prose publicitaire est : “*I.T. Esthéticienne new look*”. -

Note - Dans ce contexte, il arrive qu’un nouveau nom soit introduit : “ cosmétologie “. Bon à savoir.

Note -- P. Overman, Reportage : *Jane Fikkert (Une esthéticienne exceptionnelle)*, in : *Esthéticienne* (Journal des soins de beauté et des cosmétiques), Nr 6/7 (15.06.1989), 14/15, nous donne un exemple de Holisme en esthétique.

Jane Fikkert, à Amsterdam Zuid Oost, est non seulement esthéticienne, mais aussi “spécialisée” dans le “drainage lymphatique” (application de la lymphologie), le Zen Shiatsu (massage des points de pression) et le massage de polarité (fondateur : le médecin américain R. Stone ; axiome : polarité ou équilibre (harmonie)). -

La “cohésion” (l’axiome holistique) est le principe de Fikkert : “J’essaie de voir la cohérence de toutes sortes de massages : singularisation : “Chaque être humain est spécial” (*note* : individuel). C’est pourquoi les gens sont si intéressants”. Jan est “alternative” : elle utilise des préparations, des huiles, etc. du Dr Hauschka, qui travaille avec des extraits de plantes (et qui est aussi un anthroposophe, un steinerien : les plantes sont par exemple cueillies à l’aube, dans des réserves naturelles protégées ; elles sont exemptes de vivisection).

Le monde de l’entreprise. -- A.G., *Le manager et l’ intuition*, in : *Psychologies* (Paris), n° 76 (1990 : mai), 48. -

a.1. Un jeune chimiste, Albert Méglin, est employé dans une célèbre usine de pesticides -- en 1926 (...). Il les quitte en 1945, après qu’ils aient obtenu de brillants résultats grâce à lui. “Parce que j’ai commencé à voir que les pesticides tuaient la terre.

-

a.2. Il fonde Acier-Tor, une usine d’acier. En peu de temps, elle atteint un chiffre d’affaires annuel de soixante-quatorze millions de francs français. -- 1984 : *Méglin* publie *Le monde à l’envers* (Le Rocher). L’Académie française récompense le livre.

Thèses : **i.** l’humanité vit une crise culturelle ; **ii,** la sortie :

- a.** une conscience des vraies valeurs,
- b.** l’individu doit s’intégrer à l’harmonie cosmique. -

b. Comment expliquer que Méglin, un cadre supérieur, se soit transformé en défenseur du New-Age ? “Jodjana, une princesse indonésienne, également amie intime d’Albert Einstein, m’a appris

(**a**) m’ouvrir au monde et

(**b**) développer mes capacités intuitives”. C’est ce que dit Méglin lui-même. Depuis lors, il donne des conférences gratuites, non seulement sur les méthodes qui ont

fait son succès en tant qu'homme d'affaires, mais aussi sur la manière d'intégrer la philosophie du Nouvel Âge dans le processus de travail. -

Parallèlement, il publie *L'audace de connaître* (Le Rocher). Il affirme lui-même que le texte a été écrit sous inspiration (*note* : l'écriture médiane bien connue). -

Il a également fondé l'Université populaire de Paris (aujourd'hui : Université européenne de Paris). Son but est de permettre à chaque être humain (le commun du nouvel âge) de développer ses propres capacités intuitives et ... "entrer en contact avec la conscience cosmique".

Note -- Lorsque nous nous souvenons de l'"hypothèse" du Nouvel Âge, nous la voyons, ici aussi, dans le monde des affaires,

(i) l'homme et le cosmos forment un seul système, et

(ii) les êtres humains semblent pouvoir s'améliorer, par exemple en développant "d'autres et plus grandes capacités". Nous sommes loin du pessimisme culturel si répandu des modernistes et (de certains) postmodernistes.

Un verdict de rationaliste éclairé.

L'Événement (Paris) se prononce "Rationalisme éclairé". -- *M. de Pracontal, L'art et la manière de magnétiser les gogos*, in : *L'Événement*, n° 260 (26.10.1989), est accompagné d'une petite digression : *P.R., L'irrationnel, fils de pub*, a.c., 82/84. -

Note : "Gogo" signifie **a.** simplet, **b.** crédule. Pub" signifie "rhétorique", publicité, réclame. Ces termes péjoratifs trahissent à eux seuls le fait que l'on n'écrit pas de manière calme et objective, mais de manière émotionnellement biaisée, - en violation des axiomes de la pensée des Lumières, bien sûr. -

Mais nous sommes à l'écoute. -- "*Edition de l'Alchimie dans le Nouvel Âge*". -

N'en déplaise aux vrais cartésiens (cf. 192ss), les routes de l'étrange et de l'au-delà sont jonchées de best-sellers :

1,3 million *Les prédictions de Nostradamus* (Rocher), 403 000 *la Vie après la vie du Dr Raymond Moody* (réédité 35 fois par Robert Laffont),

300 000 *Le troisième œil* de *Lobsang Rampa* (J'ai lu). En France, on compte plus de trois cents éditeurs dans ce secteur et, pour distribuer ces lectures, il existe près de cent librairies spécialisées et deux cents non spécialisées, mais dont le rayon "ésotérisme" est bien fourni. -

Un autre extrait : *D.-A. Grisons, L'issue de secours du sacré*, in : *L'Événement*, n° 260 (26.10.1989), donne une explication possible.

“Puisque les hommes ne croient en rien, ils croient en tout”. C’est ainsi qu’une fois G.K. Chesterton (1874/1936 ; écrivain anglais catholique) a écrit. -

La résurgence actuelle de l’irrationnel confirme peut-être la véracité de cette affirmation. Croyances de toutes sortes, -- rêves et fantasmes ! On ne peut échapper à l’impression que nous vivons des siècles en arrière.

C’est comme si la modernité n’avait pas réussi à s’imposer. Dieu, la science et Marx sont morts, mais le “diable” revient à toute vitesse ! La crise des idéologies a encore frappé”. (A.c.,104).-

Note -- “Issue de secours”, sortie d’urgence du sacré, est le titre : le “sacré” n’est pas (suffisamment) abordé tant dans le rationalisme éclairé que dans les églises sécularisantes : l’issue de secours est le New Age. C’est l’interprétation rationaliste, ici.

Un mouvement parallèle. - Ce dont nous discutons maintenant n’est pas du New Age au sens pur du terme. Il y a trop de tradition dans ce domaine pour cela. Mais il s’agit néanmoins d’une sortie de secours du sacré. *O. Piqetti, L’incroyable retour du surnaturel*, in : *Marie France*, 1990 : janvier, 60/63. -- Voici ce que prétend le proposant.

“Dix millions de Français croient aux sciences occultes ! Les chrétiens fervents y compris, -- au grand dam du clergé. Les sorciers de toutes sortes ont un travail gratuit. (...). “Trente mille destinataires” affirment certains. “Soixante mille” affirment les autres. (...) Il est impossible de les compter avec précision”. -

L’auteur fournit un modèle - pour la France - effroyablement applicable. -- “Été 1985.-- Des policiers descendent de toutes leurs forces dans les sous-sols du ministère de la Défense nationale, entourés de soldats en colère. Une découverte pathétique ! Dans un couloir faiblement éclairé, des taches de cendres et d’encens, des figurines percées d’aiguilles, des restes de bougies dégoulinantes, des abats de moutons en décomposition, un autel improvisé ! (...) Une célébration d’une messe noire en plein Ministère de la Défense ! (...).

L’affaire Greenpeace n’est pas si loin derrière nous. Un magicien appelé en renfort a identifié Charles Hernu, alors ministre de la Défense (...) comme la victime”.

Note - Franchement, qu’ils soient trente ou soixante mille, ces milliers de lanceurs de destins constituent une sorte de “clergé” qui compose le côté “occulte” (lugubre) de notre culture.

Un autre témoignage. -- A. Ober/ J.-Y. Casoha, *La France ensorcelée*, in : VSD (Paris), 31.08.1889, 44/51. -

“Les sorciers” (les sorcières, les magiciens) sont parmi nous. Ils prennent soin de notre santé, de nos amours, de notre avenir, de notre vie. Sorciers, marabouts (*note* : sorciers islamiques), destinateurs, exorcistes, -- jamais ils n’ont été aussi nombreux ; jamais leur commerce n’a été aussi florissant que maintenant.

Il s’agit de porter malheur à la récolte d’un paysan, de se venger de son chef de service (*op. Le Français d’aujourd’hui* n’hésite pas à consulter des “magiciens” ou même à se faire “apprenti magicien” - oui, il ose “jeter son sort”, célébrer des messes noires et autres cérémonies (...).

Les auteurs expliquent ce rôle : “Le magicien d’aujourd’hui remplace à la fois le psychothérapeute (‘le psy’) et le prêtre. En tant que tel, il joue le rôle d’un fiduciaire. Il/elle est le dernier recours. Il représente, avant tout, la dimension magique, dont l’absence rend notre empressement si désespéré”.

Remarque : tout ceci n’est pas du New Age, mais de l’héritage traditionnel. Et pourtant, ceci est parallèle quelque part : “Ce qui, en revanche, est nouveau - souligne ainsi Ed. Brasey, *Les sorciers*, Ed. Ramsey - est le fait que ce ne sont plus seulement les “classes arriérées” dans lesquelles on trouve une forte majorité de femmes, mais aussi des artistes, des acteurs, des journalistes, des écrivains, des spécialistes de la publicité, -- des hommes politiques, des chefs d’entreprise, des financiers. La moitié sont des hommes, l’autre moitié des femmes. De plus en plus jeunes. La raison a également changé : moins de problèmes amoureux, plus de soucis professionnels”.

Note. -- Les auteurs attirent l’attention sur une redéfinition :

(1) Au XIXe siècle - par exemple dans le Littré - le “magicien” est décrit comme “celui qui passe pour celui qui fait un pacte avec le diable” ;

(2) Aujourd’hui, cent ans plus tard - par exemple dans le Robert - le “magicien” est “celui qui pratique la magie” et la “magie” est “l’art de transcender le cours ordinaire de la nature au moyen de méthodes occultes”. -

Note -- Ph. Alfonsi/ P. Pesnot, *L’Oeil du sorcier*, Paris, 1973, est l’un des meilleurs ouvrages sur le sujet, sérieusement réalisé et avant tout informatif (et non pas d’abord condamatoire).

Explication : New Age, -- Nouvel Occultisme (avec la Nouvelle Magie comme base). -- Ce n'est pas la même chose. Le cœur de la magie est "occulte", c'est-à-dire hors de portée des méthodes ordinaires (y compris les méthodes rationnelles, y compris les méthodes ecclésiastiques).

Alors, quelle est l'essence de la magie ?

- (1) Ce point a été quelque peu abordé kf 3 (Magie négro-africaine et puritanisme).
- (2) Il est apparu, en particulier, dans le kf 119, où la structure du pouvoir était le thème : l'un des sens archaïques du mot grec ancien " fisis ", nature, est " pouvoir magique ".

Le pouvoir magique est :

- (i) être confronté à une situation cynique (kf 73 (Machiavellisme) ; 209 (Reductivisme, sadien ou non) ; 232 (Raison cynique))
- (ii) **de manière à** pouvoir y faire face (en réalisant sa propre identité, en les réalisant avec sa propre volonté et, si nécessaire, aux dépens du reste de la réalité).

Eh bien, c'est clair : la modernité devient progressivement un parti cynique. Il est naturel que la magie traditionnelle, qui connaît ce problème depuis longtemps, renaisse, -- précisément parce que la modernité crée la situation pour elle, -- par son cynisme.

En bref, quiconque veut survivre dans un monde de plus en plus cynique n'a qu'une seule issue à long terme : faire de la magie. Prise en compte de tous les moyens "naturels" (ordinaires, non occultes) dans le cadre de la survie. -- C'est le spectacle de la Nouvelle Magie. Du moins pour ceux qui sont prêts à ouvrir les yeux.

Modèle appliqué. -- *Fernanda Pivano, Beat/Hippie/ Yippie (De l' Underground à la Contre-Culture)*, Paris, Chr. Bourgois, 1977, 66/70 (*Allen Ginsberg : Mantra à Denver*) (Il Giorno).-- Nous citons simplement. -

"À Boulder, une fille du Colorado a épousé un lama tibétain (*notecit.* : homme sage au Tibet et en Mongolie ; pensez au Dalai Lama), Cho. gyam Trungpa Tulku Rimpoche.

Dans son environnement, des contemporains viennent pratiquer la méditation et suivre des études bouddhistes. -

En mai 1972 (kf 295), Allen Ginsberg lui rend visite. Au cours de l'année 1968, des troubles ont eu lieu, qui ont provoqué une onde de choc à Chicago - pendant la convention démocrate. Pendant ces troubles, Ginsberg avait déjà appliqué des résultats similaires de ses recherches : il avait reçu une "preuve" suffisante de la possibilité d'agir sur les réactions imprévues et incontrôlées des masses au cours des défilés.

Modèle appliqué. -- Un certain jour, les jeunes manifestants ont été particulièrement incités par la violence soudaine de la police. Ils étaient effrayés (...).

Le poète a fredonné la syllabe sacrée “om” (*note* : également “aum”) pendant sept heures et demie.

Résultat : il a réussi à calmer certains groupes dont le nombre augmentait par ailleurs progressivement. -- La presse a réagi. Un procès a été intenté contre “les conspirateurs de Chicago”. Ginsberg a comparu en tant que témoin et a expliqué en quoi consistaient ses “fredonnements”.

Sur quoi les agents assermentés eux-mêmes - pendant l’intervalle entre deux audiences - ont essayé de l’imiter : ils ont “fredonné” sur le sol, les jambes croisées, -- en position de lotus, ni plus ni moins”. -

Note -- Ce que l’auteur mentionne est de la magie, -- de la magie actualisée, dans un cadre contre-culturel, postmoderne. -

On voit tout de suite que le New Age est en effet une extension de la culture beatnik et hippie. Et que le “renouveau” de la sorcellerie traditionnelle s’inscrit dans la même veine. Bien que différent. C’est tout simplement la postmodernité.

Le “pouvoir” particulier de la magie.

Les rationalistes du genre des Lumières considèrent la magie comme naïve, enfantine, etc. La question de savoir si les magiciens/mages sont vraiment si “naïfs” et “enfantins” ou même “puérils” deviendra claire lorsque l’esprit éclairé s’informerait un peu mieux avant de porter des jugements rationnels.

Les gens de la Bible considèrent la magie comme “diabolique”. Ici aussi, une information plus complète et de meilleure qualité ne ferait peut-être pas de mal. Il ne faut pas voir le diable là où il n’est pas forcément. -- Mais le “pouvoir” possède la magie.

Modèle appliqué. *R.P. Trilles, Chez les Fang (Quinze années de séjour au Congo français), DDB, Lille, 1912, 174/197 (Le Ngil).* -

Les Fang sont un type de nègres bantous, en Afrique de l’Ouest (Cameroun, Gabon). Le Ngil n’est pas “le féticheur”, l’homme (ou la femme) d’église, qui appartient à la religion publique et est estimé de tous (kf 14 ; 33), mais “le sorcier” ou la sorcière, en marge de la société - dans la jungle - qui est méprisé, mais aussi craint.

O.c., 190s. -- “Chaque Ngil a le droit, respectivement le devoir de choisir ou plutôt de former un successeur. Il adopte généralement un enfant d’une dizaine d’années. Le Ngil y imprime ses idées.

Les premiers secrets magiques, apprendre à parler d'une voix grave et creuse, partir en tournée avec lui, être écuyer devant lui avec la pelle du magicien. Cette première période dure jusqu'à la dix-huitième année. -

Ces enfants vivent sans interruption avec de "mauvais exemples" sous leurs yeux, au milieu de la déchéance la plus révoltante.

Par conséquent, ils ont été corrompus jusqu'à la moelle en peu de temps. Ils ont vécu toutes sortes de choses difficiles ; ils sont prêts à commettre n'importe quel crime".

Remarque : il ne s'agit pas d'un "stade naïf", d'une pensée enfantine. L'homme ou la femme qui appartient à la religion publique est régulièrement confronté à ce problème : il vit donc lui aussi dans cet environnement cynique. Ils ne sont donc pas si naïfs non plus. -

Et maintenant le (im)pouvoir des églises établies. Nous citons Trilles : "Souvent ils sont venus à la mission, attirés par une camarade, par l'attrait de l'inconnu. Ils y sont restés parfois jusqu'au baptême, -- trompant leurs maîtres avec une dissimulation profonde. ils en sont toujours repartis plus mauvais encore qu'ils n'y étaient entrés. La formation chrétienne n'a eu sur eux aucune emprise".

En bref : malgré tous les moyens de grâce surnaturels, l'Église - la puissante Église - ne parvient pas à "convertir" ou du moins à améliorer légèrement ces enfants formés par des moyens purement naturels et extra-naturels. "L'éducation chrétienne n'a eu aucun effet sur eux". Telle est la conclusion d'un expert.

Trilles est un connaisseur. Il y est entré. Complètement. Peut-être saint Paul aura-t-il raison après tout lorsqu'il parle des "éléments du monde" dans un tel contexte (kf 8v.). Mais comment se fait-il que "le(s) diable(s)" puisse(nt) façonner si profondément l'Église qu'il(s) semble(nt) n'avoir aucun pouvoir sur elle ? Ne serait-ce pas le même "pouvoir" qui fait que malgré la modernité, le nouvel âge et la nouvelle magie émergent si fortement ?

Un aspect. -- On ne peut pas séparer le New Age de l'érotisme "alternatif" ou "sacré" (kf 178 : Tantrisme par exemple). -

Mais la Nouvelle Magie ne peut pas non plus être séparée de la "magie sexuelle" : pensez à *Lynn V. Andrews, Medicijnvrouw*, Katwijk, Servire, 1987 (// *Medicine Woman*, San Francisco, Harper and Row, 1981), surtout o.c., 181vv ; 200v,... Qu'on le veuille ou non, cela aussi est postmoderne.

Un trente-cinquième échantillon : le holisme(n).

Ce terme était, à l'origine, plus courant dans les pays anglo-saxons. -

(1) *Une première signification est :*

(P. Foulquie/ R. Saint-Jean, *Dictionnaire de la langue philosophique*, Paris, 1969-2,323) - "Doctrine selon laquelle le tout (= totalité, -- collection, système) -- en grec ancien : 'holon' -- en tant qu'ensemble, notamment tout ce qui est vivant, présente des caractéristiques qui ne se retrouvent pas dans ses parties intégrantes. -

En bref : le tout est plus et différent des parties ou des éléments. C'est ce que préconise, en psychologie, la théorie de la Gestalt, entre autres. Ou en français "psychologie de la forme". L'organicisme des romantiques revendiquait, au siècle dernier, quelque chose d'analogue.

(2) *Une deuxième signification. -*

Paul Kurtz, *Decision and the Condition of Man*, Seattle, Univ. of Washington Press, 1965, 65/84 (*Reductionism, Holism, and the Logic of Coduction*). -

"Un ensemble fait référence à tout individu ou contexte qui maintient une unité intégrée de ses sous-systèmes". Un ensemble désigne tout individu ou contexte singulier dans la mesure où il maintient une unité intégrée de ses sous-systèmes" -- Kurtz définit le holisme en termes de théorie des systèmes (modèle) (original).

Note -- Kurtz semble définir à un stade antérieur au postmodernisme, qui met l'accent sur les écarts dans la réalité, en particulier au sein de la culture (dans la version lyotardienne surtout ; voir kf 277 (écart entre les spécialités) ; voir aussi kf 307 (Postmodernité comme pluralité radicale)).

C'est le fameux Differenti(al)isme ou pensée de la différence (opposé à l'Assimilisme, qui met l'accent sur la similarité et l'unité, mais aussi à l'Analogisme, qui essaie de voir à la fois la différence (écart) et la similarité (cohésion)).

Nous avons vu, kf 278, qu'un différentisme absolu est intenable (il y a toujours des points de contact, même entre hypo- ou sous-systèmes d'un (hyper- ou super-) système, qui comprend des sous-systèmes (fortement) contradictoires). -

En termes postmodernes, un système est "un système de sous-systèmes divers", de sorte que la "grande histoire" lyotardienne (le système) est une vue globale de toutes les "petites" histoires (conflictuelles). Si l'on veut : une vue inclusive de données exclusives ! -

En d'autres termes, même après le différentialisme, la théorie des systèmes reste défendable.

Holisme méthodologique. -

Si nous voulons comprendre le holisme du Nouvel Âge et de la Nouvelle Magie, nous devons compléter la triple étape de la méthode. - Cf. kf 11, 24,-- 193 (Descartes) ; 201 (Locke) ;

(1) ***Première méthode : le scepticisme*** : le sceptique s'en tient à ce qui est immédiatement donné (Husserl : le phénomène, vécu intérieurement ; Behaviourisme : le phénomène comme comportement vu de l'extérieur). Ainsi, on obtient une première tranche de la réalité totale. -

(2) ***Deuxième méthode : la rationalité, par exemple sous la*** forme de la Science moderne, telle que conçue par Descartes et Locke, et, immédiatement, les Sciences modernes. Ainsi, on obtient une deuxième tranche de la réalité totale. -

(3) ***Troisième méthode : la transrationalité***. On prend ici en compte le cosmos total avec lequel l'humanité forme un système (kf 316). -

Note : Il est clair que la rationalité est plus holistique que le scepticisme et la transrationalité encore plus holistique. Ou, si l'on veut, plus inclusif.

Modèle appliqué. -- J. V.-Manevy, *Nouveau : la médecine holistique*, in : Vital (Paris), n° 106 (1989 : juillet). - Voyez ce qui y est écrit. -

(1) “Au printemps dernier, la médecine holistique a fait la une des journaux, notamment au *Congrès de la médecine coutumière* de Lausanne (Mednat), mais aussi au Salon des médecines douces de la Porte-de-Versailles (Paris).

Parallèlement, la première clinique holistique a ouvert ses portes au château de Cambous (près de Montpellier)”.

(2) **a.** Les guérisseurs, magiciens, charlatans, ésotéristes (kf 333) jouent sur les déficiences apparentes de la médecine établie.

b. Inquiets de cette résurgence de l’“obscurantisme”, les vrais médecins élargissent leur formation médicale : ils deviennent homéopathes, acupuncteurs, mésothérapeutes, ostéopathes, naturopathes, phytothérapeutes et aromathérapeutes (kf 326) ; ils utilisent la musique, la lumière et les couleurs comme thérapie ; ils apprennent la nouvelle diététique. -

(3) Cette médecine est dite “holistique” dans la mesure où elle combine à la fois la médecine dure, scientifique, et la médecine douce (alternative, “naturelle”). “Une médecine qui réconcilierait la science et l’empirisme (*note*: expérience pré-scientifique), le rationnel et l’irrationnel. le savant et le mage”. Oui, c’est comme ça que c’est écrit ! Descartes et Locke ont dû se retourner dans leurs tombes ce printemps-là !

Au fait : Centre holistique de Berkeley, *Das Buch der ganzheitlichen Gesundheit*, Berne, 1982.

Le holisme ontologique. -

Avec le sens méthodologique du tout comme “hypothèse” (en termes platoniciens), on arrive au tout de la réalité (kf 1 : ontologie) elle-même. Dans ce cas : l’humanité en tant que système unique avec le cosmos.

Modèle appliqué. -- Hans Bouma/ Frits Wiegel, *Holisme (Briefwisseling over een ander wereldbeeld)*, qualifie cette approche de “dialectique” :

La réalité est **(a)** la totalité et **(b)** le “dynamisme” (changement). En bref : tout (totalité, holon) est relié dynamiquement (mobilisme). Ceci était déjà enseigné par Héraclite d’Ephèse (-535/-465).

L’organicisme du siècle dernier représentait aussi quelque chose comme ça. -- Le contre-modèle est le réductionnisme : on “réduit” la “réalité” à ce que le rationalisme établi comprend qu’elle est.

Conséquence : crise environnementale, tensions liées à l’armement moderne, crise des riches et des pauvres, crise de notre individualité déchirée. -

Le modèle : l’ancienne volonté de survie (kf 335). Qui ici ne pense pas à *Shall we survive de Moreno* ? Illustrations :

a. L’éthique des peuples sans écriture et la mystique orientale ; la tradition judéo-chrétienne ;

b. la “nouvelle physique”, qui, en plus des sciences dures, tente également d’intégrer des connaissances douces. -

Echantill. Bibl. : *Rol. de Miller, Les noces avec la terre (La mutation du Nouvel Age), L’ Isle sur la Sorgue*, Ed. Scribe, 1982 (toute une série de pamphlets New Age, dont chacun consacre un chapitre à un aspect de la “nature” dans le New Age);--

M. Ambacher, Les philosophies de la nature, Paris, PUF, 1974, surtout o.c., 79/122 (*Les caractéristiques des philosophies de la nature au cours des temps modernes*), où il apparaît que le romantisme (allemand) y a utilisé des concepts bien définis (pensez à Schelling par exemple, mais aussi, en quelque sorte, à Hegel et à Bergson) : bien que critiquable, il se dégage ici une physique qui apporte un correctif au rationalisme des Lumières. -

Remarque : le Rolfing (une méthode qui remonte à Ida Rolf) se situe - au Cambous par exemple - dans une telle perspective physique : par le massage, on ramène le patient dans son centre (équilibre) dans le cadre de la gravité terrestre.

La psychologie transpersonnelle de Stanislas Grof. -- Un exemple d’holisme ! E. Pigani, Interview : *Stanislas Grof, La dimension spirituelle de la psychologie*, in :

Psychologie (L'harmonie du corps et de l'esprit), n° 65 (1989 : mai), 22/25. --

À Prague, sa ville natale, en 1956, le Dr St. Grof, versé dans la psychanalyse freudienne, a commencé un projet de recherche sur les drogues psychédéliques (kf 296). 1967/1973 : Continuation en tant que responsable de la recherche psychiatrique à l'hôpital de Spring Grove (Baltimore, USA).

Il rejoint un groupe de psychologues professionnels (dont Abraham Maslow) et fonde, avec eux, l'Association for Transpersonal Psychology. -

Le terme "transpersonnel".

(i) La "personne" est ici, dans un sens très restrictif (pas comme les personnalistes, par exemple), le "je" ("ego"), dans la mesure où il vit dans le monde étroit de l'activité rationnelle quotidienne ou unilatérale.

Le terme "transpersonnel" désigne tout ce qui transcende cette vision individuelle limitée. Le holisme méthodique, alors. -

(ii) - Le terme "transpersonnel" se développe progressivement pour devenir plus et différent de la simple psychologie, de la psychiatrie et de la psychothérapie : la vision transpersonnelle est inclusive.

Elle intègre par exemple la physique des quanta (M. Planck) et la théorie de la relativité (Einstein), -- la biologie moléculaire et la génétique, -- les sciences de l'information et de la communication, -- la parapsychologie et l'étude du mysticisme, - - oui, l'écologie. Donc le holisme ontologique. -

Selon Grof : "Tout comme les mystiques, nous pouvons atteindre des niveaux de conscience extraordinaires, sans être du tout "anormaux".

En effet, la psychologie humaniste, dans les années 1960, a rejoint tout un mouvement, notamment en Californie, qui incluait la dimension " spirituelle " de l'âme.

D'humaniste, elle est devenue transhumaniste : les ECA (États modifiés de conscience ; kf 319), entre autres dans les systèmes de yoga, le bouddhisme, le soufisme (note : un mysticisme islamique), le kabbalisme (note : système de pensée mystico-magique juif) ont commencé à intéresser les psychologues humanistes. -

En conclusion, la psychologie transpersonnelle devient ainsi une science unifiée. Voici le paradigme holistique (hypothèse) de Grof et al :

(i) les fausses encyclopédies sont exclues (accumulation de toutes les informations spécialisées possibles) ;

(ii) mais une attitude différente, inclusive, vis-à-vis de cette masse de données. Une approche globale et pluraliste situe les spécialisations dans un holon, un tout.

En effet, Platon essayait déjà de situer les échantillons inductifs à l'intérieur d'un tout, sa dialectique !

Un trente-sixième échantillon : le néo-sacralisme(n).

Commençons par une parabole historique. -- “Toute la vie est un chagrin. Il n’y a pas, tout de suite, d’arrêt de la douleur (de la vie). -- Mais “ta d’hetera”, “ces autres choses”, quelles qu’elles soient, sont plus précieuses que la vie : elles cachent les ténèbres enveloppantes dans les nuages, une réalité sans nom qui donne de la “lumière” à travers le monde. -- Il est clair que nous y aspirons mal”. (Euripide de Salamine (-485 -406 ; troisième grand tragédien). -

Dodds, le connaisseur, résume l’idée centrale d’Euripide par ces mots, en disant que “Euripide - au sens large - est un poète profondément religieux”.

En effet, plus on le lit sous l’angle du Nouvel Âge et même de la Nouvelle Magie, plus on sent une “ atmosphère néo-sacrée “. Le succès, d’ailleurs, de ce grand poète prouve qu’il était en avance sur le “néo-sacralisme” après lui.

Il avait vécu la philosophie sceptique (kf 117v), mais quelque chose en lui, au fond de lui, le poussait sur la voie d’une religiosité plutôt “vague”, ainsi que sur celle des nouveaux “mystères” (une forme de religion basée sur la magie et l’initiation). Il n’est pas resté un déraciné sofiste.

H. De Dijn, Religion et vérité, in : Tijdschr.v.filosofie (Louvain), 51 (1989) : 3 (sept.), a.o. 415, passe rapidement en revue quelques positions - mieux : interprétations - concernant god(heid).

L’homme traditionnellement religieux, quant à lui, affirme que - si l’on prend au sérieux la science, la “rationalité” et autres - Dieu(s) se situe(nt) en dehors et au-dessus de ce que la science peut appréhender.

L’athée - pensez à Russell - ne voit rien d’autre qu’une contradiction entre l’hypothèse d’un dieu et la “science” ou plutôt la science avec une grande majuscule. Ce que De Dijn appelle le holiste, fusionne ce qui est science et ce qui est dieu(heid).

“Ce qui semble être une sorte de négation de la religion”, dit De Dijn. Avec Wittgenstein et d’autres différentialistes, De Dijn croit que ce que la science comprend et ce que Dieu(x) est, sont tellement éloignés qu’ils sont ... “incomparable”. Ni contradictoires, ni “conformes”, dit M. De Dijn. Autrement. Au degré fort.

Le néo-sacralisme d’aujourd’hui. -- Le terme couvre toute une série de néo-sacralismes. -

Un premier échantillon. -- Catherine Mantil, *Tout nouveau, tout beau ?*, dans : *Psychologies* (Paris), n° 76 (1990 : mai), 30/31.

Thèse :

(i) Les valeurs matérialistes inhérentes à notre société, résumées par “le primat de la rentabilité économique“ (cf. 78ss.), ont détruit le sacré, -- l’ont réduit à une pratique religieuse, en voie de disparition ;

(ii) un véritable changement de paradigme, c’est-à-dire un changement des postulats fondamentaux, est en cours. “De nouvelles valeurs technologiques, économiques et sociales émergent et se situent dans le cadre d’une pensée appelée New-Age”.

“Premièrement, le New Age est une célébration du sacré (‘le sacré’) dans la vie quotidienne ; deuxièmement, le New Age est un rapprochement avec la nature et Dieu (...)”. (a.c., 30). -

Note -- Ce que De Dijn appelle “Holisme” concernant le(s) dieu(x), serait mieux appelé “Assimilisme”. Mantil, un holiste, n’identifie pas simplement Dieu avec ce que la science comprend. Même si l’humanité et le cosmos (et Dieu(heid)) constituent un seul système. Et “athée” ne l’est pas.

Un deuxième échantillon. -- *Eliane Caro, La spiritualité est de retour*, in : *Psychologies* (Paris), n° 76 (1990 : mai), 28/29. -

Caro commence par un constat : les spécialistes de la culture - les sociologues en particulier - appliquent au New Age l’étiquette “renouveau des religions”.

Argumentation :

a. Les trois grands monothéismes (kf 47), dans leurs versions fondamentalistes ou intégristes - islam, judaïsme, intégrisme catholique - sont ravivés ;

b. Le New-Age se situe dans la même sphère. -- Caro critique ce point.

1.1. Il est vrai que certaines souches du New-Age s’inspirent d’une ou plusieurs de ces trois Traditions ;

1.2. Il est également vrai que la transgression du rationalisme éclairé (par exemple dans le domaine de la science professionnelle, dont la portée est limitée) est commune à ces Traditions et au Nouvel Âge. -- Mais il y a aussi des différences.

2.1. Les trois monothéismes affichent une forme autoritaire du sacré : le croyant n’atteint le(s) dieu(x) que par l’intermédiaire de médiateurs, les clercs (l’imam, le rabbin, le prêtre). Le New-Age est néo-sacré : chaque individu entre directement en contact avec le sacré (commonsensisme sur un terrain sacré ; ajouter les possibilités humaines (kf 315)). Dans la Tradition, la foi est plus grande que l’expérience individuelle ; dans le Nouvel Âge, l’expérience individuelle est plus grande que la foi.

2.2. Immédiatement, le monothéisme traditionnel a codifié la religion, l’a inscrite dans un système de dogmes. --

Il est vrai que, dans ce cadre autoritaire-dogmatique, il existe des mystiques et des mysticesses qui prétendent contacter directement le(s) dieu(x) (kf 341 : Grof).

Ils échappent aux rigidités des Traditions. Dans ces enseignants de la sagesse, les néo-Ager voient “le ou les maîtres spirituels” qui ne sont pas autoritaires, mais doués de charisme, qui peuvent nous montrer le chemin. Caro se réfère à *J. Brosse, Les maîtres spirituels* (Bordas). -

Plus encore : le New Age élargit l'accès au sacré : l'astrologie, -- yi king (un système chinois de mantique), la numérologie (arithmétique), la cartomancie (lecture de cartes), - - la réincarnation, etc. ne sont pas exclus, du moins en principe. -

Note -- Nous rencontrons ici l'analyse du destin contenue dans ces techniques et systèmes : Le New Age veut rendre les problèmes de la vie solubles et ainsi améliorer le sort de chacun, de manière pratique. Ce qui manque aux trois grands monothéismes, qui sont trop “laineux” et étrangers à la vie. -

Note -- Canalisation. -- *E. Picani, Channels (Les médiums du Nouvel Age)*, Paris, L'Age du verseau, note que des “entités cosmiques” - pensez aux éléments du cosmos de Paul - entrent en contact avec des hommes et des femmes ordinaires par l'intermédiaire d'êtres médiaux, que l'on appelle, aux Etats-Unis, des “channels”. Canaux de communication et d'interaction entre les entités invisibles et l'humanité terrestre. Un exemple que nous avons déjà vu en passant : kf 332 (écrit sous inspiration),

Exemples archaïques :

cf 321 (Cordoba est un canal) ; ibid. (Susana est un canal) ; 323 (Juan est un canal).

Elisabeth Warnon, L'ère du Verseau et ses orientations, Le Hierarch, s'offre également comme mot à mot par une entité extraterrestre. -- Depuis que Shirley MacLaine a présenté à la télévision certains de ces canaux aux États-Unis en 1986, on assiste à une véritable explosion du channelling. -

Note - Il s'agit de résoudre les problèmes de la vie - analyse de la destinée, amélioration de la destinée - : comme le chaman d'autrefois, un canal - de manière holistique - traite l'individu **(i)** comme un corps animé, **(ii)** dans un contexte social, **(iii)** situé dans le cosmos.

2.3. Œcuménisme planétaire : le New Age élargit également le sacré pour inclure les religions en dehors des trois monothéismes : Les religions négro-africaines, afro-brésiliennes (Voodoo par exemple), --

Les religions orientales sont, elles aussi, considérées comme des points d'accès au sacré. Ce que les monothéismes traditionnels ne pouvaient tolérer (kf 327).

Notes supplémentaires. -- Erik Pigeni, *New Age : l'homme, la terre, le cosmos (L'unité retrouvée)*, in : *Psychologies*, n° 76 (1090 : mai), 27/29, est un historique. -- Il précise cependant le sacré dans le New Age.

(1) Contrairement aux Hippies/Yippies, la Nouvelle Ere inspire par exemple les religions orientales à ne pas vivre comme des marginaux - ce qui est un vol mondain - mais à participer à la construction d'une nouvelle humanité. Cela se passe, par exemple, dans un certain nombre de "petites communautés" qui, cependant, diffèrent radicalement des "communautés" hip/hip.

(2) Contrairement aux sectes avec leurs "gourous" (maîtres de sagesse), qui conservent la méthode traditionnelle autoritaire-dogmatique, le New Age n'est pas élitiste : tout le monde peut enquêter sur les réalités transrationnelles, directement, bien que guidé par une certaine tradition, sans "maître" ou "maîtresse". Sans cadre rigide fondamentaliste ou intégriste.

Deux types de religion "naturelle".

(i) Les canaux, les médias, (ii) les entités cosmiques, -- ils posent sans aucun doute de (lourds) problèmes. C'était le cas dans le passé. C'est toujours le cas. -- *K. Leese, Recht und Grenze der natürlichen Religion*, Zurich, 1954, reste, à mon avis, le meilleur ouvrage sur ce problème.

La religion naturelle.

Saint Thomas d'Aquin (1225/1274 ; figure de proue de la Haute Scolastique ; grand maître reconnu par le Vatican), dans sa *Summa theologia* (1:2,2) écrit : "*Saint Paul*, dans son *épître aux Romains* (1:19) dit tout : l'existence de Dieu et tout ce que l'esprit naturel ('per rationem naturalem') peut connaître de Dieu, n'appartient pas aux points inhérents à la foi (surnaturelle), mais à la phase ('praeambula') qui la précède". -

Le Concile Vatican I (1869/1870), le serment antimoderniste de Pie X (1910 ; cf. 240), confirment pleinement cette thèse moyenâgeuse : l'homme, en principe du moins, est capable de connaître Dieu en vertu de ses seuls dons naturels et extra-naturels. En principe. -

Plus encore, la théologie catholique traditionnelle soutient que la lumière naturelle de la raison peut fournir la preuve de l'existence d'une maladie.

- 1.1. L'existence de Dieu,
- 1.2. Le fait qu'il ait créé l'univers ;
- 2.1. la liberté de la volonté humaine,"
- 2.2. l'immortalité de l'âme humaine...

Conséquence : le Nouvel Agésacralisme est possible, en principe.

Note -- A. Gelin, *Les contours de l'Ancien Testament*, Anvers, Patmos, 1962, a.o. et esp.33v. (*Jér. 31:31/34*), pourrait également être interprété en faveur de la Nouvelle-Éligion.

“Alors (*note* : dans ce temps à venir) ils n’ont pas besoin de se traiter en disciples, - l’un ne disant pas à l’autre : ‘Apprenez à connaître Yahvé’. Non, alors tous me connaîtront (Yahweh), petits et grands. -- Ainsi parle Yahvé. -- Car je leur pardonnerai leur crime, je ne me souviendrai plus de leur péché.” C’est ainsi que se lit le texte de l’Ancien Testament.

Note -- Les réformateurs -- Luther, Calvin -- partent de la même hypothèse. Ils modèrent toutefois cette hypothèse à deux niveaux :

(i) En effet, la raison humaine ne dispose pas de “ la pleine mesure “ de sa lumière naturelle ;

(ii) conséquence : un surnaturalisme, qui met fortement l’accent sur la foi surnaturelle, pur don de Dieu ou “grâce” : seule la foi (surnaturelle) - sola fide - voit clairement ce que la raison (naturelle et extra-naturelle) devrait/peut voir.

(A) La religion naturelle.

C’était l’hypothèse, la thèse, des penseurs à partir de la stoa grecque antique (fondée par Zénon de Kition (= Citium) (-336/-264), -- avec Herakleitos d’Ephesos (-535/ -465 ; “le patriarche de la Stoa” (selon Leese)) comme précurseur.

Thèses :

Les phénomènes de l’univers (la nature) ont pour prémisse commune le “logos” (esprit cosmique) - pensé comme divin ou même comme Être suprême. -

Ce Logos est un esprit qui englobe tout, qui rend toutes choses “sensibles” (compréhensibles, intelligibles, examinables) (informatif). Il est le fondateur de la base de la morale et du droit (éthico-politique). Cette dernière est appelée “droit naturel”.

Cette conception stoïcienne est reprise par les humanistes - Th. More (+1535), J. Bodin (+1595) :

- a. Ils s’éloignent du dogmatisme autoritaire et rigide des Eglises ;
- b. Ils adhèrent à une religion naturelle (providence de Dieu ; immortalité de l’âme ; châtement dépravé).

Thomas More, le saint catholique est le premier : dans son *Utopie* (1516). -- Cette conception humaniste est adoptée, en partie réinterprétée, par le rationalisme éclairé (sauf un de Sade, etc.).

(B). *La religion de la nature.*

Leese, o.c., 41/43, considère un autre type de religion basé sur le raisonnement naturel. -- On pourrait l'appeler la religion vitale-mystique.

(i) Ici aussi, on échappe à l'emprise des dogmatismes et des églises autoritaires et rigides, comme les humanistes rationalistes et les illuministes. -

(ii) Mais, au lieu d'inclure la raison, les lois, les concepts innés ou non et les vérités générales, le sacré est atteint par l'intuition inspirée et le sentiment vivant, situé dans l'individu, qui est confronté au cosmos et à l'histoire culturelle vivante. -

J. G. Herder (1744/1603, adversaire de l'illuministe I. Kant), surtout dans la période de Bückeberg (1771/1776) - cf. *Horst Stephan, Herder in Bückeberg*, Tübingen, 1903, 118/157 - et le *P. E. D. Schleiermacher* (1768/1834), dans ses *Reden über die Religion* (1759), montrent l'engagement pour une religion postrationaliste de la nature.

Note -- Le romantisme joue un rôle décisif ici. également, o.c., 305, Leese dit que la nature en tant qu'agent de la révélation divine a été redécouverte par les romantiques (allemands) (après la période du Sturm-und-Drang).

La nature. -

(1) La nature a été interprétée de manière moderne par Galilée, Newton, -- Kant et d'autres. Elle est l'objet des sciences naturelles qui l'expriment le plus précisément possible dans des formules mathématiques (physique mathématique), testées ou non par des expériences (cf. 193 : scientisme). --

(2) La nature est interprétée de manière romantique, vitale et mystérieuse par les adeptes de la religion naturelle.

Les phénomènes abordés sont, selon Leese, les suivants

a. tout ce qui jaillit de la vie de la dérive, tout ce qui est intuitivement sensible, tout ce qui est jouissance intacte (subjective) et

b. Tout ce que la vie - un concept central du romantisme - offre à l'homme et au cosmos en termes de "splendeur et de beauté abondantes", considérées comme des manifestations du divin, voire de Dieu. -

Conséquence :

a. Chez l'homme : la physicalité, la sexualité, la soif de vivre, le sentiment, -- l'esprit (au sens large) au lieu de la "raison" (conçue de manière étroitement rationaliste),

b. Dans le cosmos : la terre, avec ses paysages, -- substances inorganiques, plantes, animaux, personnes ; le cosmos, à travers le firmament, avec le soleil et la lune et avec les corps célestes de toutes sortes. -

Note : Philosophiquement, cela devient une autre philosophie de la nature (Schelling d'abord ; cf. 347 (Ambacher)).

Le témoignage de Max Planck (1858/1947). -

Th. Ott, Der magische Pfeil, Zürich, 1979, 166, cite ce physicien allemand, connu pour la théorie des quanta, qui fut une véritable révolution pour la physique. Prix Nobel de physique 1918. -

Voici ce que dit ce physicien mathématicien. -- En tant que physicien, c'est-à-dire en tant que personne qui a passé toute sa vie à servir la science professionnelle, dans la mesure où elle étudie la matière, je suis certainement au-dessus de tout soupçon : on ne peut pas me faire passer pour un fantaisiste ou un bigot comme ça. -- De ce point de vue, je prétends, après mes recherches atomiques, ce qui suit.

(1) La matière en elle-même n'existe pas ! Toute matière n'est créée que par une force (énergie) qui fait vibrer les particules atomiques et leur donne une cohésion au sein de la plus petite particule solaire qu'est l'atome.

(2) Eh bien, dans l'univers, on n'a trouvé ni une puissance douée de raison ni une puissance éternelle et abstraite. Par conséquent, l'humanité n'a jamais réussi à inventer un "perpetuum mobile", (*note* : quelque chose qui se déplace par lui-même, sans être déplacé de l'extérieur, de manière autonome).

(3)1. (3)1 Par conséquent, nous devons placer un esprit conscient et raisonné au premier rang de cette force. Cet "esprit" est l'"Urgrund", le principe de base, de toute matière.

(3)2. Ce n'est pas la matière visible et en même temps périssable qui est le réel, le vrai, le vrai. Car sans cet esprit - comme nous l'avons vu - cette matière n'existait tout simplement pas. L'esprit invisible et immortel est le vrai.

(4)1. Mais l'esprit en soi est impossible : tout esprit est l'esprit d'un être quelconque. Par conséquent, nous devons, par la force des choses, mettre en avant les êtres porteurs d'esprit ("Geistwesen !").

(4)2. (4)2 Mais les êtres spirituels ne sont pas capables d'exister de leur propre chef (par leur propre pouvoir) : ils doivent être créés. -- C'est pourquoi je n'ai pas honte d'appeler le mystérieux Créateur par le nom que les anciennes cultures de la terre lui ont donné au cours des premiers millénaires : Dieu (*Max-Planck-Gesellschaft, Forschungsberichte und Meldungen, PRI 17/8 du 11.08.78, Munich, 1978*). -

C'est l'une des nombreuses "preuves" possibles (au sens très large, bien sûr) d'une pensée fondée sur la lumière naturelle de la raison.

Base, depuis St-Paul (et la Stoa, oui, Herakleitos), des religions naturelles, dont le New Age est une fois de plus fondateur.

Deo Trino et uno Mariaque mediatrici gratias maximas
(21.05.1990).

Postface. -- W.B. Kristensen, *Verzamelde bijdragen tot kennis van de antieke godsdiensten*, Amsterdam, 1947, 272/275 (*Les dieux démoniaques de la totalité*), nous fournit, peut-être, un aperçu de base du Néosacralisme. -

Totalité”, au sens sacré, signifie “harmonie des contraires” (informatif : vrai/faux ; éthico-politique : bien/mal juste/juste ; - destin-analytique : salut/mal, vie/mort, santé/maladie, bonheur/malheur). -

Appl. mod. -- Le dieu suprême babylonien Anu (Anoe) était une divinité fondatrice de l’univers : il était le “responsable” (Söderblom) du destin sans faille ; il accordait le bien et le mal.

En conséquence, il était impénétrable, incalculable - au-dessus de toute “rationalité” sur terre ; “mysterium-tremendum et fascinans”, terrifiant et confiant.

Selon Kristensen, un expert, la plupart des cultures païennes anciennes avaient une telle divinité : le Zeus grec, la Fortuna romaine, le Varuna indien, et même autrefois Ahura Mazda (Iran), - ils affichent une “nature démoniaque, c’est-à-dire qu’ils sont à la fois bons et mauvais, comme l’arbre de la connaissance dans le livre de la Genèse. Même le Yahvé de Job montre une telle harmonie des contraires. Selon Kristensen. -

Conséquence : de tels “éléments du cosmos” ne sont pas du tout consciencieux au sens biblique ou rationnel éclairé. Les lois éthico-politiques, qu’ils prescrivent eux-mêmes à l’humanité terrestre, sont niées par leur comportement. -- Telle est la thèse des théologiens de la mythologie antique. -

Il est clair que la Bible et le rationalisme partagent ce point de vue. Ils partagent donc tous deux une méfiance à l’égard des éléments du cosmos. La méfiance, que de nombreux pionniers du New Age ne semblent pas nourrir. Cependant, *Christina Stanley Hole, Fairy*, dans : *Enc. Britannica*, Chicago, 1967,9,39/ 40 (un article sur les esprits de la nature), souligne “l’harmonie des opposés“ dans le folklore.

Conclusion. Tout ce qui n’est pas Trinité (kf 268;317) est “en principe, suspect d’harmonie des opposés.

Echantill. Bibl. :

-- Concernant le New Age : *S. Crossman / Ed. Fenwick, Le Nouuel Age*, Paris, 1981;-- *M. Ferguson, Les enfants du Verseau*, Paris, 1981;-- *J. Exel, Bible et astrologie*, Paris, 1986;--.

-- *D. Ulansy, Les mystères de Mithra*, in : *Pour la science* (Paris), n° 48 (1990 : févr.), 96/104 (sur le Nouvel Âge dans l’Antiquité tardive) ; -- *M. Eliade, Occultisme, sorcellerie et modes culturels*, Paris, 1976;-- id., *Méphistophélès et l’androgynie*, Paris, 1962.

New Age et la méthode hypothétique. -

La possibilité prééminente dont dispose l'homme est la méthode hypothétique. Certaines -personnes du New Age -l'appliquent.

(I), -- *Dr Margaret Millard, Cases from the Practice of a Medical Astrologer*, Amsterdam, Bark, 144. --L'introduction, o.c.,7/9, de J.M. Addey, voit l'astrologie actuelle à la croisée des chemins. -

a. L'hypothèse traditionnelle (ensemble de règles astrologiques) s'est améliorée. -- Le Dr Millard, cardiologie pédiatrique, met en avant la tradition, éventuellement améliorée, et la confronte à une médecine professionnelle rigoureuse et établie (kf 339), en collaboration active avec l'ensemble du corps médical de la clinique. En d'autres termes : la méthode réductrice (kf 2v).

b. Recherche fondamentale. -- Addey, en revanche, avec un groupe d'astrologues, estime que : trop de doutes et de distorsions gâchent l'astrologie traditionnelle ;

Conséquence : nous repartons de zéro, nous ne prenons rien pour acquis, nous testons la vérifiabilité de toutes les propositions. En d'autres termes : une recherche fondamentale sérieuse (la méthode rétrograde). Addey : "une réévaluation drastique et une recherche fondamentale" (o.c.,8)

(II)... *Gina Covina, The Ouija Book*, Londres, R. Hale, 1979. -- Cette Américaine, avec ses penseurs, continue la tradition spirite qui remonte aux Paléopythagoriciens (o.c., 94f.), mais avec "un scepticisme ouvert, un optimisme critique" (o.c.,20).

La méthode hypothétique a pour elle sa propre application : elle se rend compte que les "entités" contactées (leur identité est invariablement douteuse) sont des "harmonies de contraires".

Sa déclaration : "Attention ! Les entités auxquelles vous faites appel vous prendront par vos préconceptions individuelles ; elles vous tromperont, si nécessaire, si vos préconceptions, conscientes, mais surtout inconscientes, ne correspondent pas à la réalité objective (par exemple, si elles ne correspondent pas aux préconceptions de Dieu (o.c., 22)).

"Avant de se demander d'où viennent les réponses de la planche ouija, nous devons nous demander d'où viennent nos questions. (...). Vos motivations, vos attentes, seront dépeintes dans les réponses !" (O.c., 21). Vos "hypothèses cachées" sont le grand danger, le point faible, là où les entités (élevées ou non) vont vous emmener, dans votre canalisation.

Recherche fondamentale, oui, mais maintenant individuelle-psychologique.

Introduction à la philosophie 1998/1990, troisième année
Questions spéciales en philosophie culturelle

Avant-propos 1 (01-06)

Avant-propos 2 : Questions thématiques de la troisième année (07-11)

1 : L'“élément” des primitifs (peuples de la nature, “sauvages”) dans notre modèle.
Monde (12-15)

2 : Historiologie traditionnelle et moderne (16-18)

3 : Ethnologie (ethnologie, anthropologie culturelle) (19-25)

4 : Primitivisme (26-32)

5 : magie négro-africaine et puritanisme (33-35)

6 : Multiculture harmonieuse, oui, si non situations absurdes (36-53)

7 : une minute. Points de suture. Dans une population. V. Un milliard deux cent millions. Chinois (54-62)

8 : Le discours marxiste éclairé sur la richesse des enfants en Chine (63-77)

9 : L'élément de l'économie “moderne” (78-90)

10 : éléments de l'économie (91-101)

11 : La rationalité de l'économie (102-123)

12 : Le triomphe actuel du libéralisme (124-134)

13 : La première et la deuxième révolution industrielle (135-142)

14 : Le Japon comme élément du monde (143-151)

15 : Le communalisme dans la multiculture indienne (152-155)

16 : L'élément fasciste (156-163)

17 : L'élément nazi (164-174)

18 : Le fusionnisme des jeunes (175-182)

19 : La modernité comme liberté (183-187)

20 : Le rationalisme moderne (188-191)

21 : Le rationalisme cartésien (192-196)

22 : Le rationalisme empirique de John Locke (197-205)

23 : Le rationalisme sadien (206-222)

24 : Modernité (223-228)

25 : La révolution scientifique (229-231)

26 : Raison cynique (232-239)

27 : Modernisme (240-252)

28 : Modernisme et postmodernisme en architecture (253-261)

29 : La post-modernité (crise des fondements) (262-266)

30 : La ‘fin’ postmoderne des méta-récits selon Lyotard (267-278)

31 : Une multitude de postmodernismes (279-281)

32 : les beatniks comme postmodernes (282-313)

33 : nouvelle ère et médecine traditionnelle (314--327)

34 : coupures de presse sur le new age (328-337)

35 : holisme(n) (338-341)

36 : néo-sacralismes (342-350)